



Né an 1945

Paul Roux

Prologue

J'ai finalement écrit mon autobiographie. Non, je ne prends pas pour Barack ou Michelle Obama. Ni même pour Janette Bertrand. Mais je songeais depuis longtemps à raconter cette vie qui dure maintenant depuis 78 ans. Ce projet, je le remettais toujours au lendemain, à la faveur de mes longs voyages. La pandémie, en me forçant à rester à la maison, a ravivé cette envie, qui a fini par se matérialiser.

Les lecteurs qui me connaissent remarqueront vite d'importantes omissions. Dans *Né en 1945*, il sera peu question de ma vie sentimentale, qui tient pourtant une grande place dans mon existence. Certains auteurs n'hésitent pas à parler de leur(s) compagne(s). Pour ma part, j'avais commencé à le faire, mais certaines réactions, plutôt vives, m'ont convaincu que le sujet était trop délicat. Si un jour j'aborde mon parcours amoureux, ce sera plutôt dans une œuvre de fiction, où les noms seront modifiés et où je me permettrai certaines libertés.

Certains chapitres pourraient avec le temps être retouchés et augmentés. C'est le cas notamment des deux derniers, qui portent sur la spiritualité et sur la vieillesse. Le grand âge m'amènera sans doute à les étoffer.

J'ai ajouté un chapitre sur mes parents à cette autobiographie. Il n'est pas impossible que j'en ajoute d'autres. Je me rends compte, par exemple, que je n'ai pas beaucoup traité de l'importance de la culture dans ma vie. Bien sûr, j'ai parlé de la littérature, mais fort peu du cinéma et de la musique, qui m'accompagnent depuis longtemps.

Ces modifications et ajouts sont d'autant plus faciles à faire que *Né en 1945* n'est pas un livre imprimé. J'ai choisi de le diffuser sur l'internet, sans même chercher un éditeur, de sorte qu'il restera un « work in progress ». Comme moi, il continuera à vivre.

Ouvrage terminé le 25 juin 2021 et augmenté le 15 décembre 2022, à Montréal.

*À Lise Roy,
ma compagne, ma complice
et ma première lectrice.*



Rue Laviolette

Je suis né le 15 janvier 1945. Dans les Ardennes, les Alliés avaient mené ce jour-là une série de contre-attaques contre les Allemands. La Deuxième Guerre mondiale n'était encore ni gagnée ni finie, mais de ce côté-ci de l'Atlantique, la confiance était revenue. Les Québécois, qui avaient tellement rechignés à participer à cette guerre, savaient désormais qu'ils allaient la gagner.

C'est le début du fameux *baby-boom*, dont je suis un des premiers rejetons. Mes parents s'étaient mariés sept ans plus tôt. Mais ma mère n'était pas encore parvenue à mener une grossesse à terme. Était-ce l'anxiété de la guerre qui l'avait rendue infertile ?

Là, je viens tout juste de naître à Trois-Rivières. Dehors, il fait très froid, mais dans la chambre où maman vient d'accoucher, entourée de deux tantes, il fait chaud. Je la trouve très belle avec ses longs cheveux presque noirs et son sourire si engageant, si bienveillant. Elle est fatiguée sans doute, mais radieuse d'avoir enfin un fils. Son premier fils, tant attendu. Son fils chéri ! Dans quelques jours, elle aura 32 ans.

J'apprendrai bientôt que j'ai une sœur, une grande sœur, Yvonne. Mais elle est pour l'heure chez une tante. Mes parents l'ont adoptée cinq ans plus tôt. Sa maman est morte en couche. Elle était la dixième de la famille. Papa et maman sont allés la chercher pour donner du répit au père. Elle n'est jamais repartie de la maison. Elle restera pour toujours ma grande sœur.

J'ai aussi un papa, mais il n'est pas là. À l'époque, les pères n'assistaient pas aux accouchements. Il travaille juste de l'autre côté de la rue dans une entreprise de portes et fenêtres.

Je vais vous montrer à quel endroit. Suivez la caméra qui sort par la fenêtre et s'élève au-dessus de la rue Laviolette, dévoilant un bâtiment de taille moyenne en bois. C'est la boutique Albert Roux, portes et châssis. Papa en a hérité de son père Albert, mort quelques mois plus tôt. Grâce à elle, nous ne manquerons de rien. Camille, c'est le nom de mon papa, travaille dans le bureau, à la gauche du bâtiment. La machinerie occupe le rez-de-chaussée, les travaux de peinture se font au sous-sol. Dans la cour, un grand entrepôt abrite les matériaux de construction, le reste étant occupé par des piles de madriers.

À l'étage, mon oncle Édouard, partenaire de mon papa en affaires, occupe un logement. À gauche de l'immeuble, mon oncle Pit vit au rez-de-chaussée d'une maison de trois étages dont il vient d'hériter. À droite, c'est l'oncle Paul qui a reçu une maison semblable. Dans les rues avoisinantes, j'ai aussi plein d'oncles et de tantes, qui eux n'ont hérité de rien. Les filles d'Albert, en particulier, devront attendre que la grand-mère meure pour toucher quoi que ce soit. C'est elle qui a mis la main sur les sous.

Puis, la caméra pivote sur elle-même, montrant cette fois notre petite maison de brique. Elle est plutôt coquette. Mon papa, qui était menuisier avant de devenir patron, l'a construite le soir après le travail et les fins de semaine.

Entre les deux, on peut voir une rue plutôt achalandée. C'est par là que passent les autos qui se rendent sur les côteaux de Trois-Rivières, en plein essor. Comme je ne marche pas encore, je ne sais pas que notre joli cottage est situé du mauvais côté de la rue, coincée entre cette voie passante et la voie ferrée. Je ne sais pas non plus, mais je l'apprendrai bien assez vite, que je n'aurai pas le droit de la traverser seul et que je m'y ennuierais beaucoup.

C'est là donc que tout commence pour moi. Je vais tenter de vous raconter ce qui s'est passé depuis. Mais pas nécessairement par ordre chronologie. Plutôt par thèmes.

1. Les études

*« Si je m'arrêtais d'agir, d'étudier, de chercher,
alors malheur à moi, je serais perdu. »*

- Vincent Van Gogh



L'école Saint-Sacrement

En 1950, l'année de mes 5 ans, mon petit frère Raymond est né et nous avons déménagé dans la grande maison du boulevard Saint-Louis.

Mettons la caméra sur un drone. Elle monte au-dessus du boulevard Saint-Louis, découvrant un lotissement récent qui s'étend jusqu'au pied du deuxième coteau au nord et jusqu'à la rivière Saint-Maurice à l'est. Beaucoup de terrains sont encore inoccupés, couverts de buissons et même de plants de bleuets, dont nous nous délecterons l'été jusqu'à ce que tous les terrains soient occupés.

Au premier plan, notre maison occupe une position dominante. Peut-être n'est-elle pas si grande que je l'ai longtemps cru, notre belle maison. Rien à voir, par exemple, avec ces demeures de riches qu'on peut admirer sur le Summit Circle à Westmount ou dans le Mille carré doré à Montréal. Mais juchée sur un haut talus, contrairement aux autres résidences du voisinage, elle en imposait. Mon père en était très fier et du coup nous aussi. Ses affaires allaient bien. Aussi venait-il également de troquer sa vieille voiture pour une rutilante Chevrolet de l'année.

Le déménagement nous avait fait grimper sur le premier coteau. Et les coteaux, à Trois-Rivières, en ce temps-là du moins, délimitaient les classes sociales. Les quartiers de la ville basse, le centre-ville excepté, étaient ouvriers. Le premier coteau, sans être vraiment cossu, était nettement plus florissant. On y trouvait des dirigeants de PME, de petits commerçants, des entrepreneurs de PME, des contremaîtres, des enseignants. Bref, des gens qui, sans être riches, sauf rares exceptions, gagnaient bien leur vie.

L'élite de la ville habitait plutôt le deuxième coteau. C'est là que résidait tout ce que Trois-Rivières comptait de médecins, d'avocats, de comptables agréés, d'hommes d'affaires prospères et de dirigeants d'entreprise. Mais mon père, qui était

un peu vantard, répétait qu'il n'échangerait pas son salaire contre celui d'un médecin. Il se définissait comme un industriel, un beau mot, un peu surprenant dans sa bouche, mais dont il était très fier. J'aimais aussi employer ce terme recherché lorsqu'on me demandait quelle était la profession de mon père.

Était-il vraiment fortuné comme il le laissait entendre ? Sans doute pas, comme nous allions le découvrir plus tard. Mais à cet âge tendre, je ne demandais pas mieux que de le croire. Dans la paroisse comme dans notre parenté, nous passions d'ailleurs pour riches. Il faut dire que toute la partie basse de Saint-Sacrement était au mieux ouvrière, sinon carrément pauvre. Beaucoup de familles tiraient le diable par la queue, et c'était vrai pour une bonne partie de mes oncles et de mes tantes.

La tante Madeleine et l'oncle Frank, par exemple, s'entassaient dans un appartement de deux chambres avec leurs neuf enfants. Les parents occupaient l'une d'elles, les filles accaparaient l'autre. Les garçons s'installaient dans le salon la nuit. Il y en a même un, m'avait confié ma mère, peut-être pour que je sache à quel point nous avons de la chance, qui dormait sur un lit pliant dans le couloir menant aux toilettes. J'y étais allé une fois avec elle ; j'avais trouvé le logement sombre et vieillot.

Alors, quand on habitait une jolie demeure en pierre et en brique, avec une belle vue sur la ville, quand de surcroît on roulait dans une belle voiture de l'année, on passait pour des nantis.

L'école Saint-Sacrement, en revanche, constituait pour les petits enfants douillets et surprotégés que nous étions un lieu plus menaçant. C'est qu'elle réunissait les rejetons de la partie haute et de la partie basse de la paroisse, les fils de bourgeois et les fils d'ouvriers, engendrant un mélange qui pouvait être casse-gueule.

Il y avait dans chaque classe des redoublants, qu'on appelait les doubleurs, ces élèves qui devaient recommencer leur année scolaire pour la deuxième, voire pour la troisième fois. Comme

par hasard, ils venaient des coins les plus pauvres. Ils n'étaient pas seulement plus âgés que nous. Ils étaient aussi plus costauds, plus forts et surtout plus rudes. Certains nous dépassaient d'une bonne tête. Et, ce qui n'arrangeait rien, ils ne nous aimaient pas beaucoup. On avait donc intérêt à se tenir à carreau.

Pour ma part, j'ai rapidement appris comment me comporter avec les malabars ; la peur me rendait futé. Je savais instinctivement quoi dire et surtout, ne pas dire. En revanche, mon ami Denis, plus frondeur, ne reculait devant personne. Il avait le don de provoquer et d'irriter les intimidateurs, de sorte qu'il a vite été placé sur leur liste noire. Les menaces se faisaient de plus en plus fréquentes et inquiétantes. Et comme il n'en tenait pas compte, ses ennemis ont fini par passer à l'acte.

Sitôt les cours terminés, à quelques maisons de l'école, trois brutes parmi les plus redoutés, les deux frères Désaliers et le grand Bébert, se sont rués sur lui et l'ont roué de coups. J'ai assisté à la toute scène, brève et pourtant interminable, sans m'interposer, tremblant et pétrifié.

Quand ils ont fini par le lâcher, Denis était salement amoché. Son visage saignait de partout. Je l'ai aidé à se remettre sur pied et à revenir à la maison. C'est moi qui ai raconté à son père ce qui s'était passé. Il a tout de suite compris que je n'étais pas intervenu pour défendre mon ami. Il en a paru très irrité. Il m'a dit de sa voix de stentor : « Quand son ami est attaqué, il faut le défendre. » Je ne me souviens plus si j'ai bredouillé une excuse ou si je suis resté sans voix. La seconde option est la plus vraisemblable. Je me sentais honteux, mais je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire d'autre.

Le courage, c'est comme la sécurité : je ne suis pas non plus tombé dedans quand j'étais petit. Du moins pas ce courage-là. Les attaques verbales ne m'ont jamais terrorisé ; j'ai toujours pu y faire face avec aplomb. Mais face aux armoires à glace, je me suis immanquablement comporté comme un pleutre.

Je n'étais d'ailleurs pas le seul poltron du quartier. Un jour où nous étions allés en bande à la grande piscine municipale. L'un de nous a malencontreusement accroché un bambin en se lançant à l'eau. Celui-ci a protesté avec véhémence. Le petit voyou n'était pas bien grand, mais il a hurlé qu'il allait chercher son grand frère à sa rescousse. Nous n'avons pas attendu de voir le frangin, que nous imaginions grand et brutal. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nous avons ramassé nos serviettes et couru nous rhabiller. Nous étions arrivés à la piscine à 14 h. À 14 h 25, nous étions à la porte. Nous avons sorti de nos poches les 10 cents que nous donnaient nos parents et nous sommes allés nous consoler en achetant une glace, avant de retourner piteusement à la maison.

En ce temps-là, la carte de Trois-Rivières était constituée de quartiers de durs, donc à risque, et de quartiers de mous, donc sans risque. Les durs, c'étaient ceux qu'on appelait les *bums*, les prompts à la taloche et au coup de poing, voire au coup de pied. Les mous, c'était nous, les trouillards, les poltrons, les peureux, les petits garçons couvés par leur maman, qui n'avaient pas appris à se battre et à se défendre.

Il y avait des rues, des quartiers où l'on ne s'aventurait jamais. La rue Hertel, par exemple, avait une terrible réputation. C'est devenu une place de bobos, paraît-il. Mais en ce temps-là, un enfant étranger (c'est-à-dire d'une autre paroisse) ne pouvait s'y risquer sans être agressé et tabassé. C'est en tout cas ce que propageait la légende et nous ne sommes jamais allés vérifier sa véracité. On racontait aussi des horreurs sur les enfants de Notre-Dame-de-la-Paix. Ce bidonville, surnommé La Pierre, remplacé aujourd'hui par un quartier résidentiel banal, près du centre commercial Les Rivières, nous paraissait au moins aussi risqué que le Far West peuplé d'Indiens.

Comme on n'y mettait jamais les pieds, les dangers étaient surtout hypothétiques. En revanche, il y avait des lieux comme le parc de l'Exposition, difficile à éviter, où l'on risquait de tomber sur ces voyous qui nous donnaient tant la trouille.

J'aimais beaucoup l'école

L'intimidation exceptée, j'aimais beaucoup l'école. Elle était faite sur mesure pour moi. Bien sûr, la discipline était rude, voire violente. Dès la première année, j'étais tombée sur une institutrice, Mme Gauthier, qui avait l'air d'une matrone. Et les manières aussi. Elle s'était faite, au fil des années, une réputation, amplement justifiée, de sévérité.

Toute règle ayant des exceptions, j'ai eu en deuxième année une institutrice adorable, Mme Roy, si ma mémoire est bonne.

En troisième année, la maîtresse avait une grande règle, dont elle n'hésitait pas à se servir. Nous faisons une dictée quotidienne, où elle ne tolérait que trois erreurs. Au-delà, les élèves fautifs recevaient chacun un coup de règle par faute, et elle frappait sèchement. Il n'y a qu'un élève qui ne se mettait jamais à pleurer, et pourtant c'était lui qui en recevait le plus. Encore aujourd'hui, je reste admiratif. Si son français était déficient, sa bravoure était à toute épreuve.

L'année suivante, nous sommes tombés sur un prof complètement dingue, M. Laferté, un rouquin plutôt sanguin, qui lançait des craies à la tête des élèves. Dans ces mauvais jours, même les brosses du tableau lui servaient de projectiles. Quand nous nous mettions en rang, si un élève avait le malheur d'être distrait ou de parler, il recevait une taloche derrière la tête.

Mais en tant que chouchou, je n'en faisais jamais les frais. J'étais attentif en classe, maîtres et maîtresses m'aimaient et je comprenais tout aisément. Aussi les résultats ont-ils été tout de suite excellents. Ma mère a longtemps conservé mon premier bulletin, où j'étais premier de classe. Elle qui adorait l'école mais qui avait dû la quitter après sa septième année pour aller travailler dans une fabrique de textiles, elle était très fière que j'y brille.

Dans les années cinquante, être parmi les premiers vous conférait rapidement un statut privilégié. Les notes étaient annoncées chaque mois, dans la grande salle commune, devant l'école tout entière. À tour de rôle, les élèves de chaque classe montaient sur la grande tribune. Le principal de l'école faisait alors l'annonce des notes en commençant par le premier, qui allait s'installer à la première place, et on continuait ainsi jusqu'au dernier. De cette façon, chacun savait qui étaient les premiers et qui étaient les derniers. Et contrairement à l'Évangile, jamais les derniers ne devenaient les premiers.

Pendant les sept années passées à la petite école, j'ai toujours fait partie des tout premiers, cette caste à la fois admirée et haïe, mais toujours respectée.

Un été toutefois, j'ai été relégué dans le clan des derniers. L'école des métiers ouvrait ses classes, en juillet le matin, aux élèves de l'école primaire. On pouvait donc s'y initier à différents métiers pendant les vacances estivales. Mon ami Denis m'avait convaincu d'y aller. Ça me faisait peur, parce que c'était dans une paroisse « à risque », mais il a dû se montrer persuasif, car j'ai fini par le suivre. Il faut dire que j'avais très envie d'apprendre à travailler le cuir repoussé.

Mal m'en prit, car j'étais aussi doué pour cette technique artisanale qu'un hippopotame pour le ballet classique. Non seulement étais-je toujours le dernier à terminer le travail qu'on nous demandait, mais j'étais aussi le plus maladroit. Heureusement qu'on ne nous attribuait pas de note, car cette fois j'aurais reculé jusqu'à la dernière place sur la tribune.

J'aurais pu en conclure, avec joie, que je serais un intello plutôt qu'un manuel. Mais durant tout ce mois où je n'ai pas réussi une seule pièce dont je puisse être fier, j'ai été vraiment malheureux. L'expérience m'avait déprimé. J'étais devenu un enfant nerveux et inquiet. Les mois suivants allaient me fragiliser encore davantage.

Je ne peux parler de mes premières années à l'école sans parler de ma découverte du français, cette langue si belle que je l'ai tout de suite adorée.

Jusque-là, je parlais québécois. J'hésite à dire, en effet, que le français est ma langue maternelle. Certes, on ne parlait pas anglais chez nous, encore moins italien, espagnol ou arabe. La langue de la maison était celle de la majorité des familles québécoises de l'après-guerre. Elle était plus proche du joulal que du français.

Mon père avait une voiture munie d'un *power steering*, d'un *power brake*, d'un *windshield* et de *bumpers*. Il y mettait du *gaz* plutôt que de l'essence. Ma mère parlait de notre auto comme d'une *machine*. « Êtes-vous venus en machine ? » « On va faire un tour de machine. » On ne montait pas dans l'automobile, on *embarquait* ; on n'en sortait pas, on en *débarquait*. À sa boutique, notre père avait deux *trucks*. Chez *pépère* Baril (c'est ainsi que nous appelions notre grand-père), on nommait *shed* la remise dans laquelle il mettait le bois de chauffage. Chez nous, l'évier était un *sink*, la cuisinière, un *poêle*, le réfrigérateur, un *frigidaire*, l'appareil photo, un *kodak*. Nous ne portions pas des chandails, mais des *sweaters*. Nous appelions nos chaussettes, des *bas*, même si, comme toutes les chaussettes, elles ne montaient pas en haut du genou. Nous disions toujours que nous portions des *pantalons*, même si nous n'en mettions qu'un seul à la fois.

Notre langue était un mélange de français moderne, de vieux français, d'anglais et de calques de l'anglais, le tout amalgamé dans une syntaxe qui devait à la fois à la langue de Molière, à celle de Shakespeare et à celle de Tremblay.

Nous n'étions pas pires que les autres. Notre vocabulaire était celui de nos *monocles* et de nos *matantes* des deux familles. C'est aussi celui qu'utilisaient nos voisins. Je dirais même que mes parents, à qui je ne veux surtout pas lancer la pierre, s'exprimaient mieux que la moyenne de notre entourage. Mon père, qui avait de bonnes oreilles, écoutait beaucoup Radio-

Canada. Et ma mère, pleine de verve, avait un sens exceptionnel du récit. Ils m'ont donné l'un et l'autre le goût de l'expression.

J'ai continué, il est vrai, à parler québécois à la maison, avec mes amis ou avec mes camarades de classe. Mais à l'école, j'apprenais le français. Nos enseignants le parlaient correctement et l'écrivaient sans faute. Quant à nos manuels, ils étaient bel et bien des manuels de français.

J'ai appris à lire rapidement. J'ai aussi appris à écrire sans faute. Je ne me souviens pas d'une seule dictée où j'aurais fait plus d'une faute. Habituellement, je n'en faisais aucune.

À la fin de la quatrième année, j'ai découvert les livres. À l'époque, on récompensait les meilleurs élèves à la fin de l'année en leur donnant des bouquins. Un cadeau extraordinaire pour moi qui avais grandi jusque-là dans une maison sans livres. C'est ainsi que j'ai lu mes premiers romans. J'ai tout de suite aimé la lecture. Très jeune, l'été surtout, il m'arrivait de lire au lit, tard le soir, avec une lampe de poche. Dix ans plus tard, je lisais toujours tard le soir, voire la nuit, mais en faisant ma licence en lettres.

Le séminaire Saint-Joseph

En septembre 1957, je suis entré au séminaire Saint-Joseph. Aujourd'hui, on dirait plutôt collège. Mais à l'époque, c'était un séminaire, un petit séminaire, par opposition au grand séminaire, où l'on formait les prêtres. C'est là que se donnait le fameux cours classique.

Je vous parle d'un temps que les moins de 60 ans ne peuvent pas connaître. Imaginez un cours qui s'étendait sur huit ans, où la majorité des profs étaient des prêtres, où l'on apprenait le latin et le grec, où l'on allait à l'école le samedi jusqu'à 17 h 40. Ce cours élitiste coûtait cher, mais il menait à l'université, y compris aux facultés les plus prestigieuses comme la médecine et le droit. C'était aussi le seul cours qui permettait d'accéder à la prêtrise. Avoir un prêtre, c'était le vœu le plus cher des familles canadiennes-françaises à l'époque.

Mais avant d'arriver au séminaire, imaginons un long travelling. La caméra nous survole Denis, André et moi, les trois voisins, vêtus, comme l'exige le règlement, d'un blazer bleu marine, d'une chemise blanche, d'une cravate rouge grenat et d'un pantalon gris.

Nous descendons fièrement la rue Laviolette en direction sud. Après être passés rapidement par le coin où j'étais né, nous arrivons, passé la voie ferrée, dans un quartier ouvrier qu'on appelait la Petite Pologne. S'il y avait des Polonais là, ils ne devaient pas être très nombreux. C'était un quartier de travailleurs, québécois pure laine pour la plupart et plutôt pauvres. Un quartier bâti autour de la Wabasso, une usine de textiles qui payait mal son monde et où les patrons étaient anglophones. Ma mère y avait travaillé tout comme son père et une bonne partie de sa famille. Dans cette partie de la ville, la rue Laviolette ne payait pas de mine.

Mais une fois passée la rue Saint-Maurice, la Laviolette devenait cossue. C'est là, sur la gauche, qui s'étendait le séminaire Saint-Joseph. On longeait d'abord un grand terrain où étaient situés les jeux. Puis venait le grand et impressionnant édifice de pierres grises, où l'on donnait les cours. Derrière se cachait le grand séminaire, qui en fait était petit. Enfin, à sa gauche, il y avait un magnifique jardin, jalonné d'arbres centenaires, auquel les élèves n'avaient pas accès. Il était réservé aux prêtres qui vivaient au séminaire et qui se consacraient à l'enseignement pour la plupart. C'était dans des lieux pareils qu'on formait l'élite du Québec.

C'est là que nous devons passer les huit années qui séparaient l'école primaire de l'université. Mais pour moi, comme pour mes deux voisins, ce serait plutôt sept, car nous avons été placés dans des classes où nous ferions Élément et Syntaxe, les deux premières années du cours classique, en une seule. Nous avons ainsi été classés en fonction de nos résultats scolaires et de nos tests de quotient intellectuel.

Pour cette première année, je n'étais pas dans la classe de Denis et d'André. J'étais tombé sur l'abbé Beaubien, dont la réputation de tortionnaire était bien connue. C'était un homme grand, à la voix forte et métallique. Il faisait régner une discipline de fer. Il n'employait jamais la force ; il n'en avait pas besoin. Si un élève arrivait en retard, par exemple, il faisait mine de ne rien voir. Mais le lendemain, il demandait au fautif s'il avait copié 300 fois « Je n'arriverai jamais plus en retard dans la classe de l'abbé Beaubien ». Si l'élève, convaincu qu'il n'avait pas été remarqué, n'avait pas exécuté la punition de son propre chef, les 300 fois devenaient 600 fois. Au séminaire, il était de notoriété publique que les élèves qui couraient comme des dératés dans les couloirs étaient ceux de l'abbé Beaubien.

Cette année-là, on lui avait confié une trentaine d'élèves. Dès le premier cours, notre prof s'en est plaint ouvertement. Ce fut même ses premières paroles. « Trente, nous a-t-il prévenus,

c'est trop. C'est inconfortable et ça pue. Mais d'ici les Fêtes, il n'y en aura plus que 20, les 20 meilleurs. Les autres seront retournés dans les classes ordinaires. On va enfin respirer mieux. » Il nous répétait ces propos apocalyptiques tous les matins.

On a donc commencé l'année sous la menace du couperet. Les cours étaient exigeants et les devoirs nombreux. Mais mes premiers résultats ont été excellents. J'ai fini troisième, derrière un élève plus vieux de deux ans, qui avait fait les deux premières années du cours scientifique avant de venir au cours classique, et un petit génie qui passait sa vie le nez dans les livres. Le résultat, à lui seul, m'aurait rassuré. Mais l'abbé Beaubien, pendant un test, s'est amené près de mon bureau, m'a mis la main sur l'épaule et, d'une voix rude qui se voulait gentille, m'a dit de ne pas m'inquiéter : j'étais tout à fait à ma place dans cette classe spéciale.

L'abbé Beaubien a continué à jouer les brutes. Certains jours, il aimait s'acharner sur un élève. Il lui posait, et à lui seul, une série de questions pointues. Si les réponses ne venaient pas assez vite ou si elles n'étaient pas justes, les remarques devenaient moqueuses et désobligeantes. Habituellement, l'élève soumis à la torture de la question paniquait. Ainsi un jour, le pauvre Nolet, un Autochtone qu'on prenait tous pour un Chinois, mélangeant allégrement le latin, l'anglais et le français, avait traduit « Porcius Cato » (Caton l'ancien) par le « chat cochon ». La classe entière s'était esclaffée. C'était souvent le résultat de ce jeu cruel.

L'abbé Beaubien aimait beaucoup aussi nous faire improviser. Chacun écrivait un mot sur un bout de papier placé dans un récipient. Nous pigions un mot à tour de rôle et il nous fallait parler sur le sujet pendant une minute devant toute la classe. L'exercice, qui suscitait souvent des rires malicieux, terrorisait la plupart de mes camarades. Une fois, Nolet, encore lui, était tombé sur « chaise roulante ». Tout ce qu'il avait trouvé à dire c'était : « Dans les hôpitaux, il y a des chaises roulantes. Ça se promène et ça roule... » La minute avait été longue pour lui. Dans ces moments-là, la classe n'était pas loin du « freak

show ». Cela dit, j'adorais cet exercice, sans doute parce que je m'en tirais bien.

L'année précédente, mon cousin Daniel, qui allait devenir mon meilleur ami, avait été dégoûté du cours classique par l'abbé Beaubien. Pour ma part, je n'ai jamais subi ses foudres ni fait partie de ses souffre-douleur. Certes, l'atmosphère était parfois pesante. Notre titulaire nous accueillait avec un air de bœuf qui piaffe avant d'écorner quelqu'un. Ces jours-là, nous savions tous qu'il fallait se tenir le corps droit et les oreilles molles, ne pas le provoquer, attendre que l'orage passe.

Mais sur le plan scolaire, ce fut la meilleure année de ma vie. Aux examens finaux des quatre classes de Syntaxe, j'ai fini parmi les premiers. J'avais relevé le défi de cette classe spéciale et j'avais adoré l'expérience.

J'avais aussi beaucoup aimé la vie de collègue. Fini le clivage de la petite école entre nantis et pauvres et surtout, entre fils à maman et voyous qui menaçaient de casser la gueule aux premiers. Dans ce séminaire élitiste, subsistaient assurément des différences de richesse, de classe et de culture. Mais elles tendaient à disparaître sous l'uniforme qu'on portait et à se diluer dans la formation qu'on recevait.

Dans ces collèges également, la différence n'était pas énorme entre les premiers et les derniers. Ceux qui n'étaient pas assez forts pour poursuivre ou qui ne se sentaient pas à l'aise dans ce séminaire disparaissaient pendant les premières années pour aller grossir les rangs du cours scientifique public, plus court et moins exigeant. Ne restaient que les plus motivés, qui pouvaient exceller sans qu'on leur lance la pierre.

Dilettante et impertinent

Après l'exigeante année où nous avons gobé l'Élément et la Syntaxe, les études étaient devenues presque trop faciles. Nous n'avions en effet qu'une année à réussir au lieu de deux. J'ai commencé à moins étudier, en particulier dans les matières qui m'intéressaient peu. C'était le cas du grec, que nous commençons à apprendre. J'aimais bien le latin pourtant. Mais le grec, même si nous avons un bon professeur, ça ne me branchait pas. Et l'algèbre, alors là, je détestais franchement.

Il faut dire que je m'étais brouillé assez tôt avec notre enseignant. Il aimait se lancer dans des tirades passéistes sur la jeunesse de l'époque ; elles m'agaçaient. Un jour où il déblatèrait encore contre nous, les jeunes d'aujourd'hui, j'ai profité d'une pause, où il reprenait son souffle, pour lancer : « Jeunesse corrompue, vieillesse sur le cul ! » L'éclat de rire fut général. Pitou, comme nous l'appelions, a accusé le coup sans mot dire, mais il a « pris mon numéro de plaque ». Je crois qu'il ne m'a jamais pardonné cette insolence.

À compter de cette année-là, j'ai continué à être le préféré de certains profs. Mais fait nouveau, j'ai aussi commencé à en agacer d'autres, qui me jugeaient impertinent.

Si mes notes baissaient, ce n'était pas le cas en français, notamment en composition où j'étais toujours parmi les premiers. En Belles-Lettres, en revanche, quand on a troqué la composition pour la dissertation, j'ai quitté le groupe de tête, ce qui m'a frustré. De ne pas être parmi les premiers dans la plupart des matières m'indifférait. Mais de ne pas l'être en français me chagrinait. J'avais de bonnes notes, mais pas exceptionnelles. J'ai compris bien plus tard que ce genre contraignant n'était pas fait sur mesure pour un esprit fantaisiste comme le mien.

J'étais bien plus à l'aise quand j'écrivais pour le journal du collège, où je m'investissais beaucoup depuis la Versification. En Rhétorique, deux ans plus tard, l'abbé Dostaler m'en avait confié la codirection avec mon ami Denis. Nous en avons rapidement fait une publication au ton volontiers provocateur. Si ma mémoire vieillissante n'embellit pas trop la réalité, ce fut l'âge d'or de notre mensuel, dont les exemplaires s'envolaient dès sa parution. Il faut préciser que nous avons des collaborateurs extraordinaires, qui ne manquaient ni d'idées ni de talent.

Dans un numéro, par exemple, nous avons publié une page complète qui était une critique mordante de la jeunesse bourgeoise de Trois-Rivières. Denis, Lester et Raymond avaient aussi écrit chacun un texte, mais c'est moi qui, connaissant le mieux ce milieu où j'étais souvent invité, avais fourni les détails les plus croustillants. Le jour de la sortie, mes potes et moi étions tous les quatre sortis dans la cour de récréation en fumant la pipe, fiers de notre coup et un brin insolents.

Les exemplaires s'étaient arrachés. Fait rare, la page avait même été commentée dans le journal local, *Le Nouvelliste*. Je n'allais plus être invité dans les soirées mondaines du quartier huppé, il va sans dire. Deux décennies plus tard, une de mes petites amies de l'époque était encore si furieuse de ma « trahison » qu'elle m'avait tourné le dos, faisant semblant de ne pas me voir, au cours d'une réception chez mon frère Gilles.

Cependant, d'être devenu persona non grata ne me dérangeait pas outre mesure. C'était le début d'une série de polémiques qui allait s'étendre sur plusieurs décennies. Je ne le savais pas encore. Pour l'heure, je découvrais juste que le consensus n'était pas mon truc, que j'étais plus à l'aise avec les divergences, les dissensions et les désaccords, voire avec les controverses. Plus encore, je prenais conscience que de choquer ou de déplaire, eh bien, ça ne me remettait pas en question. Même que ça me faisait plutôt plaisir, puisque ça étoffait ma conviction d'avoir raison.

N'étant jamais à court d'idées audacieuses, j'avais aussi proposé à notre comité de lecture qu'on publie un sondage sur la foi des collégiens, du genre : êtes-vous pratiquant, agnostique ou athée ? Quand j'y repense, je me dis qu'il fallait être complètement givré pour nourrir un plan pareil dans le séminaire Saint-Joseph de Mgr Albani Mélançon, notre supérieur, un homme austère et autoritaire.

J'avais illico été convoqué dans le grand bureau du directeur spirituel en chef, l'abbé Berthiaume, qui avait tranché : « Il n'en est pas question ! » J'avais argumenté pour la forme, mais j'avais vite compris que le projet était mort-né.

Je me suis vengé ultérieurement, pendant notre dernière retraite fermée, celle où il fallait choisir sa vocation ou sa profession. Nous devions remplir un petit feuillet pour dire avec qui on désirait se confesser. J'avais répondu que, n'ayant pas la foi, je n'avais aucune intention de me confesser. Cette fois-là, je n'avais pas été convoqué ; c'est la montagne qui était venue à moi. L'abbé Berthiaume avait naturellement les yeux globuleux ; mais cette fois-là, j'ai cru qu'ils allaient lui sortir de la tête. Vous dire comment l'homme était énervé !

Heureusement, j'étais mieux préparé que lors de notre première discussion. L'art du débat, qu'on nous enseignait si bien dans notre bon vieux séminaire, m'a beaucoup servi. Pendant une grosse heure, j'ai tenu tête au directeur spirituel, sans me faire dévorer par le loup comme la chèvre de M. Séguin. L'abbé a dû se résigner à partir sans me convaincre.

Cela dit, il m'aimait bien, je crois. Je le soupçonne de m'avoir protégé à quelques reprises, de sorte que je n'ai jamais été mis à la porte, ni même suspendu, même si je lisais de nombreux livres à l'Index. Soit dit en passant, l'Index était une liste d'ouvrages que les catholiques romains n'étaient pas autorisés à lire, sinon en morceaux choisis d'où était expurgé tout ce qui était jugé pernicieux. Le but était d'empêcher la lecture des œuvres jugées immorales ou contraires à la foi. Or un bon nombre d'ouvrages, depuis ceux de Voltaire et de Diderot à ceux de

Sartre et de Beauvoir, en passant par ceux de Zola et de Gide, étaient condamnés par l'Église.

Je lisais beaucoup. Je lisais tellement que mon professeur de littérature trouvait que je lisais trop. Il avait dit à deux de mes amis que j'irais loin dans la vie, à condition de sortir des livres. Mais je ne voulais pas sortir des livres. La majeure partie de mon argent de poche passait à en acheter et de mon temps à les lire. Je crois que ce que mon professeur, qui était un prêtre, craignait, ce n'était pas la lecture, mais mes choix de lecture. Il redoutait que je perde la foi. Un jour, je lui avais parlé d'un poète maudit, Alfred de Vigny. Il m'avait répondu, d'un air triste et de sa voix nasillardes : « Cet homme était malheureux parce qu'il n'avait pas la foi. » Ma foi, l'abbé Dostaler l'avait pressenti, j'étais en train de la perdre. Je croyais de moins en moins en Dieu. (Mais de cela, je reparlerai dans le chapitre sur la spiritualité.)

Comme j'avais déjà une grande gueule, que j'ai toujours eu du mal à cacher mes opinions et que j'aimais débattre, souvent passionnément, j'hésitais de moins en moins à étaler mon peu de foi à l'égard du catholicisme avec mes confrères.

Mon attitude était risquée dans un collège qui était en fait un séminaire et où la religion restait importante pour de nombreux élèves. L'année où nous avons terminé, environ le tiers de mes confrères a choisi la prêtrise. Mais même si je discutais fort, j'étais en général respecté par les cathos. Parce que je respectais les choix de chacun, m'a dit un confrère catho des années plus tard. En tout cas, aucun d'eux ne m'a dénoncé. Il n'y avait pas de collabos parmi nous.

Avec les autorités du collège et le personnel enseignant, je restais cependant prudent. En classe, je me permettais à l'occasion de poser des questions jugées irrévérencieuses, d'apporter le point de vue d'écrivains ou de philosophes incroyants. Mais j'évitais de pousser le bouchon trop loin.

« Juste bon dans une matière »

Quand les deux dernières années sont arrivées, je ne m'intéressais plus guère qu'à la littérature et à la philosophie. Malheureusement, il nous restait encore une année de mathématiques, avec à la fin le terrifiant examen du Ministère, plus la chimie et la physique. J'ai essayé de les éviter en allant terminer mon cours classique à Montréal, dans le seul collège du Québec où j'aurais pu éviter ces matières. Bien sûr, cela m'aurait fermé la porte de la plupart des facultés. Mais il s'agissait de facultés où je n'avais de toute façon pas l'intention de mettre les pieds.

Cependant, il m'aurait fallu obtenir le feu vert de mes parents, et il n'est jamais venu. L'abbé Dostaler, à qui ils en avaient parlé, jugeait que ce n'était pas une bonne idée, estimant sans doute que j'allais perdre la foi pour de bon dans la grande ville.

J'ai donc achevé mon cours à Trois-Rivières, en m'emmerdant à faire des maths et des sciences dont je ne voyais pas l'intérêt. Je savais déjà que j'irais étudier en lettres à l'université. J'ai réussi de peine et de misère à obtenir la note de passage en mathématiques, en chimie et en physique.

Un confrère qui réussissait bien dans toutes les matières m'avait dit : « T'es chanceux, t'as des bons résultats dans un seul domaine. Pour moi qui ai des bonnes notes partout, c'est pas mal plus difficile de choisir une faculté. » Il avait fini par choisir le génie. Évidemment !

Cela dit, la remarque d'André n'était pas tout à fait juste. Je ne le dis pas parce qu'elle m'avait vexé ; elle m'avait surpris mais amusé. Non, j'excelsais aussi en philosophie. Encore plus même qu'en littérature. À l'examen final, qui était provincial, j'ai même décroché, je crois, la meilleure note du collège. Toutefois, l'appel de la littérature a été le plus fort. À vrai dire, je n'envisageais pas d'étudier autre chose.

Pour moi la littérature, c'était la littérature française. Je lisais peu d'œuvres en traduction. La production française me comblait. Je me passionnais en particulier pour les œuvres du XIXe et du XXe siècle.

J'avais la conviction que la langue française était la plus belle du monde. Comme je ne parlais que cette langue, je me rends compte, avec le recul, que ma certitude était forcément subjective et assurément prétentieuse.

À l'inverse, je n'aimais pas l'anglais. Sans doute parce que c'était la langue du conquérant. Mais pas seulement. Je n'ai jamais aimé la syntaxe de cette langue. Je trouvais horribles, en particulier, ces phrases qui se terminaient par un adverbe. Traduites littéralement, je les trouvais hideuses. Je considérais des formulations comme « the man that I work for » (l'homme que je travaille pour) ou « the guy I talked with » (le gars je parlais avec) comme des horreurs alors que le français est une langue si élégante.

Notre professeur d'anglais, ce cher Henry dont on se moquait tant, avait eu beau répéter que la langue anglaise avait engendré et continuait à produire des chefs-d'œuvre, je n'en avais cure. Je n'avais pas encore découvert, je dois l'avouer, les grands écrivains anglais et américains.

Pour moi, la grande littérature, c'était celle de la France. Il faut dire que le programme des collèges classiques était calqué sur celui des lycées français. Comme les Français de notre âge, nous étudions la littérature française, et qui plus est dans le même manuel, celui de Lagarde et Michard.

Depuis plusieurs années déjà, je rêvais de devenir écrivain. À 15 ans, j'avais entrepris un roman. J'avais dû écrire quelque 150 pages avant de laisser tomber le projet. Je ne me souviens pas du sujet, sinon que c'était terriblement sentimental. Il me semble aussi que c'était terriblement mauvais.

Un peu plus tard, j'avais écrit une nouvelle pour une revue du collège. C'était larmoyant et mélodramatique. Un confrère qui m'aimait bien, Jacques D., s'en était beaucoup moqué. Plus il racontait ce qui était dramatique dans mon récit, plus il riait. Sa réaction m'avait un peu froissé. J'aurais aimé être un grand tragédien. Mais manifestement, j'étais beaucoup plus à l'aise dans les textes courts, ironiques, moqueurs et drôles. J'en avais d'ailleurs écrit plusieurs pour le journal des finissants. Il fallait me rendre à l'évidence : j'aimais la tragédie grecque, *Oedipe roi* me bouleversait, mais je ne serais jamais Sophocle.

L'Université Laval

J'ai quitté Trois-Rivières en 1965 pour aller étudier à l'Université Laval. J'avais 20 ans. Je rêvais de ce départ depuis des années. Ma ville natale était conservatrice et homogène, à l'image du Québec de cette époque. Elle n'était pas facile à vivre pour un jeune intello révolté et athée. Être intello, c'était mal vu par un peu tout le monde. Être révolté n'était pas une qualité dans une ville où l'on se révoltait si peu et où l'idéal était de ressembler à son voisin. Enfin, être athée était une tare dans une cité encore dominée par le clergé. Je rêvais donc de quitter Trois-Rivières depuis des années. L'université était la clé de ma libération.

J'ai eu bien peur que mon évasion ne tombe à l'eau quand l'Université du Québec à Trois-Rivières, alors naissante, a décidé d'offrir la première année de la licence en Lettres. Le recteur de la faculté m'a même téléphoné pour me convaincre de m'y inscrire. Pour moi, c'était non, non et non ! Mais encore fallait-il en convaincre mon père, qui payait mes études. Et m'installer à Québec allait coûter très cher. J'ai plaidé que l'Université Laval offrait des cours plus nombreux, plus variés et sans doute meilleurs. Ce qui était vrai. Mon père a accepté mon argumentaire et j'ai pu mettre le cap sur la capitale.

La grande question avait été non pas Québec ou Trois-Rivières, mais Québec ou Montréal. Je ne me souviens pas d'avoir beaucoup hésité. J'avais rapidement choisi d'aller étudier à l'Université Laval. En toute logique, j'aurais pourtant dû choisir Montréal, la vraie grande ville, avec laquelle j'avais beaucoup plus d'affinités. D'autant que ma petite amie de l'époque y terminait son cours classique. Pourquoi alors avoir choisi la direction opposée ?

Il y a sans doute plusieurs raisons, plus ou moins conscientes. J'ai sans doute suivi mes amis, notamment Raymond, Denis et Lester, mes complices du journal étudiant, qui avaient choisi Québec. À l'époque, j'étais assurément un peu trouillard. Il n'est

donc pas surprenant que j'aie opté pour leur présence rassurante. D'autant que ma petite amie était entourée de jeunes gens brillants et cultivés, qui m'impressionnaient beaucoup et auxquels je redoutais d'être comparé. C'est ainsi que je me suis retrouvé à Québec plutôt qu'à Montréal.

Malgré tout, quitter Trois-Rivières était déjà un immense bonheur. Dieu que cette ville m'avait pesé au cours des dernières années ! Et puis Québec était une jolie cité, la plus belle sans doute de la province. Ce n'était pas la métropole, certes, mais c'était quand même une grande ville, comparée en tout cas à celle que je quittais. Je m'y suis donc amené avec beaucoup d'espoir en septembre 1965.

Mes parents avaient proposé de me conduire à Québec pour la rentrée. Denis et Jacques F., un élève du collège qui avait également opté pour les Lettres, étaient du voyage. Nous nous sommes assis tous les trois sur la banquette arrière de la grosse Buick blanche à l'intérieur rouge. Il a fallu nous arrêter en route parce que Jacques, qui avait trop fêté la veille, a été malade. Je m'attendais à ce que mon père en soit mécontent, mais il s'est montré stoïque et même gentil.

Mes parents ont sans doute été rassurés en découvrant le sous-sol que Denis, Raymond, qui allait venir nous rejoindre, et moi avions loué à Sillery, près du campus. Rassurés sans doute aussi par la propriétaire, une veuve d'une cinquantaine d'années, qui allait veiller sur nous. Et de fait, il paraissait bien confortable ce sous-sol. On y trouvait trois chambres, un séjour avec table de ping-pong transformable en billard et une cuisine bien aménagée. Rien à redire. Et en prime, ce n'était pas cher.

C'est là que j'allais entreprendre ma nouvelle vie, ma vie rêvée. J'étais radieux.

J'ai vite déchanté. D'abord, la colocation a mal débuté entre Denis, Raymond et moi. Ou plus précisément entre Denis et

Raymond. Il fallait se partager les chambres. J'avais tout de suite opté pour celle du milieu, que personne d'autre ne convoitait. Mes colocataires voulaient tous deux celle du fond. Il a fallu tirer au sort. Denis a perdu. Je crois qu'il l'a mal pris. Dans les jours qui ont suivi, en tout cas, il s'était montré renfrogné. Puis à la fin du mois, il nous a annoncé son intention d'aller s'installer sur le campus. Il faut dire à sa décharge que l'atmosphère à l'appartement ne lui plaisait pas. Il nous trouvait lourds, Raymond et moi, et je peux le comprendre.

Cependant, là n'était pas le pire. J'ai tout de suite pris en grippe le campus de l'Université Laval. L'année précédente, la faculté de lettres était encore dans le Vieux-Québec, un très beau quartier que des générations d'étudiants avaient adoré. Mais en 1965, la faculté était allée rejoindre toutes les autres sur un immense terrain situé à Sainte-Foy, près des grands centres commerciaux. Un nouveau lieu, froid à tous les égards, peu hospitalier et sans vie, que j'ai rapidement surnommé La Steppe.

Je n'étais pas entiché non plus par notre quartier. À l'origine, j'avais envisagé d'habiter le Vieux-Québec, même si ma faculté n'y était plus. Mais le quartier historique m'avait finalement paru trop loin, d'autant que les transports en commun étaient déficients. C'est ainsi que nous en étions venus à nous installer près de l'université, à Sillery. En principe, c'était la plus jolie ville de l'agglomération. C'est vrai pour les secteurs qui longent le fleuve ou pour le quartier proche de la rue McGuire. Mais notre lotissement était composé de bungalows sans charme particulier. J'ai regretté rapidement ce choix.

Quant à l'appartement lui-même, il était certes confortable, mais la propriétaire était une femme de principes, surtout moraux. De surcroît, elle s'est révélée envahissante, autoritaire et peu commode. Pas question, notamment, de recevoir des filles dans sa maison. L'interdiction était aussi stricte que dans les résidences d'étudiants du campus et bien plus sévère que dans ma propre famille, que j'avais pourtant quittée pour être enfin plus libre.

Le quartier environnant n'était pas plus accueillant que le campus. Pas de bars, pas de cafés, encore moins de tavernes, pas de cinémas, pas de salles de spectacles, rien. Un désert. Bien sûr, on pouvait trouver dans le Vieux ce qui nous manquait tant. Mais c'était à l'autre bout de la ville. Les autobus étaient rares et le parcours était long. On y allait donc peu souvent. Le quartier historique était resté très beau, très européen avec ses remparts. Mais il avait perdu une partie de son âme avec le départ de l'université. Ce n'était pas encore ce centre touristique sans grand intérêt qu'il allait peu à peu devenir, dévasté par les chambres d'hôtes et les appartements loués par Airbnb, mais les germes du changement étaient déjà visibles.

Le pire toutefois, c'était la faculté de Lettres. Dans mon âme d'adolescent romantique, j'avais imaginé cet endroit comme un incubateur de futurs écrivains, comme un haut lieu de passionnés de littérature, de peinture et de musique. Je m'étais imaginé en Zola discutant avec Mallarmé et Cézanne. Je découvrais une faculté infestée par les prêtres, les frères et les sœurs, venus chercher un diplôme avant la création des cégeps, ainsi que par des étudiants refusés en droit, en médecine ou en génie, qui s'étaient rabattus sur un département où l'on acceptait tout le monde. La plupart des étudiants n'écrivaient pas et ne rêvaient pas de le faire. Beaucoup ne lisaient même pas, exception faite des lectures obligatoires, et encore.

Je m'en étais aperçu dès l'étape du choix des cours. Il fallait rencontrer à tour de rôle le frère R., installé dans une salle de cours. C'était un homme gros et grand, plutôt aimable et néanmoins imposant. Il parlait d'une voix de stentor, de sorte qu'en attendant son tour on entendait très bien ses questions. Moi qui rêvais de faire de la radio, j'ai tout de suite été envoûté par la rondeur de sa voix et par la qualité de son français. Comme la faculté offrait un grand choix de certificats, le frère posait des questions pour mieux connaître les intérêts et les motivations des étudiants. Il devenait vite évident, en écoutant les réponses, que bien peu s'intéressaient vraiment à la littérature.

Dès le premier cours de littérature française, j'ai croisé l'abbé Cossette, qui était pion au séminaire Saint-Joseph. On l'appelait méchamment La Bécosse. Très athlétique, il était doué pour les sports. Mais à tort ou à raison, je le voyais mal comme mon confrère en lettres.

Bien sûr, rien ne nous obligeait encore à aller à la messe tous les jours et il n'y avait plus de cours de religion. De plus, la littérature n'était plus enseignée sous l'angle du catholicisme. Personne ne nous interdisait de lire des livres à l'Index. Nous pouvions lire ce qu'on voulait et penser ce que nous voulions. Pour moi qui avais craint d'être mis à la porte du séminaire Saint-Joseph en raison de mon athéisme, c'était un grand progrès. Reste que le religieux restait très présent, tant parmi les étudiants que parmi les professeurs. Parmi ces derniers, il me fallait supporter un prêtre, un religieux et une religieuse, laquelle portait encore la cornette. Sept années de cours classique dans un séminaire catholique ne m'avaient guère rendu tolérant, je dois le reconnaître.

Les cours étaient souvent donnés dans de grands auditoriums où l'on s'entassait par dizaines. Si au moins les professeurs avaient été intéressants. Mais peu pédagogues et plutôt distants, ils débitaient des généralités sans intérêt sur des écrivains que nous avons déjà étudiés au collège. Il fallait en effet se taper à nouveau les auteurs du Moyen-Âge, de la Renaissance et du siècle des Lumières. La littérature contemporaine, que je rêvais d'étudier depuis des années, on ne l'aborderait pas avec la troisième année, et encore, dans la seconde partie de l'année.

Ça, c'était pour la littérature française, celle qui m'intéressait le plus, pour ne pas dire exclusivement. Pour ce qui est de la littérature québécoise, qu'on appelait encore canadienne, elle était peu abondante dans les années 60. Et le menu qu'on nous proposait était plutôt indigeste. On y trouvait surtout des « classiques » du XIXe siècle, aussi pompeux qu'ennuyeux pour la plupart.

Heureusement, il y avait le certificat dit de français moderne, que j'avais intégré à ma licence libre et duquel, au départ, je n'attendais pas grand-chose. Mais à ma grande surprise, ces cours de grammaire, de stylistique, de lexicologie et de phonétique m'ont passionné. Au bout de quelques mois, ce fut même les seuls auxquels j'ai continué à assister. Pour la littérature, j'avais plutôt décidé d'étudier seul les auteurs au programme. Les cours, de toute façon, ne m'apprenaient rien. Je lisais toutes les nuits jusqu'à 3 ou 4 h. J'adorais ces heures tranquilles dominées par le silence et l'obscurité. Je lisais les auteurs au programme, bien entendu, pour pouvoir réussir les examens. Mais je me passionnais surtout pour les romanciers du XIXe et du XXe siècle. Mes favoris étaient Camus, Proust, Balzac et Maupassant. Je faisais les travaux exigés et je ne me rendais à la fac que pour les cours de français.

Le premier hiver pénible

Malgré cet arrangement, le premier hiver a été pénible. Je n'aimais déjà pas la saison froide. Or, j'avais l'impression d'habiter désormais la Sibérie. Je ne venais pourtant pas de la Floride ou du Mexique, mais de Trois-Rivières, 125 kilomètres plus au sud. Mais je n'ai pas connu ville plus glaciale que Québec.

L'automne, quand il pleuvait, j'avais l'impression qu'il tombait de la glace. Et il ventait tellement que le parapluie était, dans cette cité bâtie sur le cap Diamant, un accessoire inutile. L'hiver venu, évidemment, c'était pire encore. Certains jours, juste d'entendre à la radio qu'il faisait -25, voire -30, me glaçait tellement que je restais dans notre sous-sol. Et pourtant à l'époque, il n'était pas encore question du facteur éolien ou du ressenti. Je me sentais presque comme les Africains du campus, qui commençaient à porter la tuque dès le mois d'octobre et qui nous lançaient : « Ah ! Dis donc. C'est froid l'hiver chez vous ! » Eh oui, mec, attends janvier et on en reparlera !

Québec m'ennuyait et l'atmosphère de l'université me déprimait. Je ne devais pas être le seul, car il y a eu cette année-là une vague de suicides, notamment parmi les étudiants africains, accablés par la froidure une fois que l'hiver, le vrai, était venu. La vague a été forte au point d'inquiéter les autorités de l'institution. Pour ma part, je n'ai jamais songé à mettre fin à mes jours. Mais je traînais mon spleen. En fait, en bon romantique, je me complaisais sans doute dans cette mélancolie douce-amère.

Un soir du mois d'octobre, je me suis saoulé en compagnie de deux copains. Ils venaient de recevoir leurs bourses et nous voulions fêter l'événement. Mais j'avais le gin triste. Mes potes avaient acheté deux bouteilles, une de 40 onces et une de 26. C'était beaucoup pour trois. Beaucoup trop ! Nous sommes allés les boire dans la chambre de Michel, un étudiant en médecine, au dixième étage d'une résidence du campus.

Plus le niveau d'alcool montait dans mon sang et plus je déblatérais. D'abord contre Québec : « Quelle ville de merde ! Je croyais qu'on ne pouvait pas trouver pire que Trois-Rivières. Mais oui pourtant ! Il fait déjà froid. C'est venteux. Autour du campus, il n'y a que des centres commerciaux. Pour trouver un bar, il faut aller au bout du monde. On s'ennuie ici. » Puis contre l'université : « Ils n'auraient pas pu là laisser où elle était l'université au lieu de la déménager en Sibérie, en pleine steppe. » Puis contre les cours : « Toi Michel, en médecine, tu apprends quelque chose. Mais nous, on reprend ce qu'on a appris il y a quatre ans en Belles-Lettres : Corneille, Racine, Boileau et compagnie. Et ce n'est pas plus intéressant. C'est même pire. D'abord parce que c'est la deuxième fois. Ensuite parce que les profs qu'on a, ils ne sont pas intéressés à enseigner. C'est nul ! » Puis contre les confrères, que j'appelais mes cons frères : « On est entouré par La Bécosse, par des curés, des frères ou des sœurs, par des recalés du droit. » Et enfin, contre les filles : « Dans tous les cours où je suis allé, je n'ai pas vu une seule belle fille. Exception faite de sœur Je-sais-pas-trop-qui, qui est bien mignonne. Mais sous sa cornette et sa longue robe noire, elle n'est pas très sexy. » Bref, j'étais absolument déprimant.

Je n'avais jamais été aussi ivre. Vers la fin de la soirée, j'ai ouvert la fenêtre et j'ai crié de toutes mes forces à quelques reprises : « Allez vous faire foutre, bande de connards ! » J'ai senti que mes amis, même s'ils étaient eux-mêmes assez éméchés, avaient honte de moi. Mais j'étais si bourré et si révolté que je m'en balançais.

Je suis revenu péniblement à notre sous-sol. Quand je me suis couché, la chambre s'est mise à tourner. J'avais souvent entendu parler de ce phénomène, mais je ne l'avais jamais éprouvé. Je n'avais jamais été assez paf pour que tout se mette à vaciller. C'était flippant. J'ai fini par m'endormir, mais au réveil, je me sentais faible et nauséux. J'étais incapable de manger. Le malaise a duré trois jours. Une fois, j'ai essayé d'aller aux

cours, mais je suis revenu presque tout de suite, tant je filais un mauvais coton.

Peu de temps après ma beuverie, j'ai songé sérieusement à décrocher. Le décrochage était à la mode, notamment parmi les intellos. L'université était alors moins nécessaire qu'elle ne l'est devenue. Plusieurs quittaient les études, entre autres, pour devenir journalistes.

Moi ce qui m'intéressait, c'était plutôt de devenir animateur de radio. J'avais une belle voix, très radiophonique. Mon professeur de phonétique ne cessait de me répéter : « Vous, vous devriez faire de la radio. » Je me disais que, si j'allais m'établir à Montréal, j'avais de bonnes chances de décrocher un job dans un des nombreux postes de la métropole. Je pourrais, croyais-je, devenir lecteur de nouvelles, et plus tard, animateur d'une émission musicale.

J'étais en effet un passionné de musique et de chansons. Mon objectif, à plus long terme, était d'être à la barre d'une de ces émissions animées par quelqu'un qui, sur un ton très personnel, présente ses choix musicaux, entrecoupés de réflexions philosophico-littéraires. J'écoutais religieusement toutes les émissions du genre sur les ondes de Radio-Canada. Il y en avait plusieurs en ce temps-là. Je pense notamment à ce grand classique du dimanche soir, *Le cabaret du soir qui penche*, animé avec grâce, finesse et intelligence par Guy Monfette. À Québec, sur les ondes de Radio-Canada également, Richard Joubert animait une très belle heure de chansons chaque matin. Il y avait aussi Luc Granger, mon préféré, qui, tard la nuit, ouvrait son émission pour *happy few* sur *Les copains d'la neuille*, de Léo Ferré.

Je m'en suis ouvert à des amis, qui ont réussi à m'en dissuader. Tous trouvaient que ce serait une erreur monumentale. Je regretterais, m'assuraient-ils, de renoncer à l'université et à son précieux diplôme. Il faut ajouter que mon père, à l'égard duquel j'étais très injuste, payait généreusement mes études. Aller à Montréal pour dénicher un emploi, c'était courir un gros risque.

Finalement, j'ai décidé de rester à l'université, au moins jusqu'à la fin de l'année. Après, je verrais bien, me disais-je. Mais le verbe « décider » est sans doute inadéquat. En fait, je n'ai pas osé ne pas poursuivre mes études ; c'était une décision pusillanime.

Avec le recul cependant, je peux dire que c'était la bonne. Même si j'avais l'impression de perdre mon temps, j'apprenais plus que je le croyais. C'est grâce à la faculté de lettres, entre autres, que j'ai appris à mieux écrire. Quand j'y suis arrivé, je croyais prétentieusement le savoir. Mais en fait j'écrivais, au mieux, moyennement. Les profs corrigeaient les travaux avec une grande sévérité. Ils n'auraient sans doute pas fait un semestre dans l'UQAM d'aujourd'hui, où les étudiants les auraient vite virés. À l'époque, nos professeurs pouvaient multiplier les remarques désobligeantes en rouge, dans les marges, sans qu'on proteste, et ils ne s'en privaient pas.

Une fois, une seule, j'avais dû réussir une belle introduction, car notre professeur avait pris la peine de la lire devant tout le monde, tout en insistant pour dire que c'était la seule bonne intro. Il avait vite ajouté que le reste versait dans la banalité, comme tous les autres textes de la classe.

Cela dit, j'allais de moins en moins aux cours. J'y allais si peu que, lorsque je me suis présenté à l'examen de littérature québécoise, à la fin du semestre, la religieuse à la collerette qui donnait le cours m'a dit : « Je crois que vous vous êtes trompé de salle. » « Je suis au bon endroit », ai-je répondu avec un sourire amusé. J'avais suffisamment lu pour m'en tirer avec un résultat correct.

Il faut dire que, si les profs n'étaient pas avarés de remarques désobligeantes, ils hésitaient à nous recalcr. En histoire (mon quatrième certificat, que je ne prenais pas au sérieux), j'avais remis un travail très bâclé. Ma copie était revenue lourdement annotée. Le prof n'avait pas été dupe. Il manquait de mots pour dire à quel point mon devoir était médiocre. Néanmoins, j'avais obtenu la note de passage. Ce qu'on demandait à l'université, c'était une fournée de diplômés pour le futur réseau de cégeps.

Il aurait fallu être pitoyable pour échouer, et je ne l'étais pas.

Le reste de l'hiver m'a paru interminable. Les cours m'intéressaient de moins en moins. Pour le second semestre, je n'avais choisi que des cours dispensés l'après-midi. Je pouvais donc lire toute la nuit et me lever seulement vers 11 h. Mais au bout d'un certain temps, même si les cours avaient lieu l'après-midi, j'y allais rarement. En fait, je ne me rendais plus à la faculté que pour la phonétique et la lexicographie. J'avais développé une passion pour la phonétique. J'étais flatté que le professeur, Jean-Denis Gendron, un phonéticien en vue, fasse mon éloge toutes les semaines. Au bout de quelques mois, j'avais totalement perdu l'accent de Trois-Rivières et de Maurice Duplessis. Même quand je retournais chez mes parents, je parlais comme un lecteur de nouvelles de Radio-Canada du temps des Jean-Paul Nolet, Gaétan Montreuil et Gaétan Barrette. Il se passait rarement une journée sans qu'on me demande si j'étais français.

En dehors de ces cours toutefois, je m'emmerdais beaucoup. J'ai songé à me joindre au journal étudiant de l'université. Après tout, j'avais participé activement au journal de notre collège pendant des années. C'eût été la meilleure façon de m'intégrer à ma vie nouvelle. Mais j'avais l'impression que je n'y serais pas à ma place. J'avais été impressionné par le directeur de ce journal, Félix Maltais, lors d'une table ronde à laquelle il participait. C'était pourtant quelqu'un d'une grande simplicité, comme je l'ai découvert plusieurs années plus tard quand nous sommes devenus amis. Je souris encore d'avoir pu penser que cet étudiant était un intello inaccessible et gauchiste. Mais loin de mon petit Trois-Rivières, tout me paraissait impressionnant.

Je n'ai pas participé non plus cette année-là au livre que les étudiants de la faculté avaient l'habitude de publier. On y trouvait presque exclusivement des poèmes. Or, la poésie était un genre que je ne pratiquais pas et qui ne m'attirait pas beaucoup. Certes, comme tout le monde j'aimais Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, ou encore, Aragon, Éluard et Prévert. Mais je trouvais

la poésie contemporaine trop hermétique, voire barbante et prétentieuse. Cela dit, ce n'est pas pour ça que je suis resté en marge de la publication. Je n'arrivais pas à sortir de ma coquille. Tout m'intimidait. Cette année-là, Pierre Morency, qui avait déjà une certaine réputation comme poète, et Sylvain Lelièvre, qui allait devenir un chansonnier bien connu, ont publié quelques-uns de leurs poèmes dans ce livre. Ils terminaient l'un et l'autre leur licence. C'était trop pour moi.

J'écrivais pourtant des nouvelles inspirées par Nathalie Sarraute, une des vedettes du nouveau roman que j'admirais beaucoup. Mais je n'étais pas encore prêt à les montrer à qui que ce soit.

Dans ce petit Trois-Rivières que j'avais tant voulu quitter, je retournais dès que la semaine était terminée, et pour moi, elle se terminait de plus en plus souvent le jeudi. Je sautais dans le train et deux heures après j'étais dans la maison familiale.

Ma mère était toujours contente de me voir. Elle était sans doute un peu intimidée de me savoir à l'université, un lieu mythique où elle n'avait jamais mis les pieds. Mais elle était heureuse pour moi. De toute façon, il y avait entre ma mère et son fils bien-aimé une relation très forte que rien ne pouvait détruire, ni même ébranler. Pas même mon nouvel accent de Radio-Canada, mes propos intellos et mes airs fendants.

Avec mon paternel, en revanche, la relation était un peu plus délicate. Il n'aimait pas du tout mon nouvel accent, bien qu'il ne m'en ait jamais parlé. Mais ce qu'il détestait par-dessus tout, comme presque tous les hommes de sa génération et de son milieu, c'était ma barbe, que j'avais laissé pousser dès que j'étais arrivé à Québec. Il n'aimait pas davantage mes cheveux qui descendaient maintenant jusqu'aux épaules. Et il se demandait sans doute ce que je faisais dans cette faculté des lettres, où l'on apprendait quoi finalement ? Au moins si j'avais choisi un certificat d'anglais, ça lui aurait paru utile. Mais la littérature ? Il aurait sans doute préféré que je choisisse le droit, comme l'avait fait notre voisin Denis, par exemple. Mais de cela non plus, il ne m'a jamais

parlé. Je n'en sentais pas moins qu'il me trouvait rêveur, distrait et idéaliste. Et en prime, j'avais l'air d'un pouilleux à ses yeux.

Toutefois, et c'était tout à son honneur, il payait mes études sans rechigner. Quand j'étais sur le point de manquer d'argent, je lui disais : « Mon compte est à sec », et il me faisait un nouveau chèque de 500 \$, une jolie somme pour l'époque.

Loin de l'université

La première année finie, j'ai quitté l'appartement en saluant plutôt sèchement la propriétaire. Je crois qu'elle était soulagée de me voir partir. Le plaisir était réciproque. Mon coloc Raymond m'a raconté qu'un soir où j'étais passablement bourré, je lui avais crié de remonter quand elle était descendue dans notre sous-sol. Mais je n'en gardais aucun souvenir.

Dans mon esprit, il était clair que je ne reviendrais pas là. Pas plus d'ailleurs que dans Sillery ou Sainte-Foy. J'avais plutôt l'intention d'habiter le Vieux-Québec ou Saint-Baptiste, ces deux quartiers fussent-ils éloignés du campus. Au moins, il y avait de la vie. Je n'en avais pas parlé à Raymond. Je n'étais pas sûr qu'il avait adoré notre cohabitation. Mais on n'en avait pas discuté non plus. Plus tard cet été-là, j'ai appris par quelqu'un d'autre qu'il allait louer un appartement avec Louis, un confrère de la faculté. Sur le coup, j'en ai été blessé.

Toutefois, cela n'avait pas une grande importance, ne serait-ce que parce qu'il avait l'intention de rester près de l'université. De plus, ma petite amie a proposé de venir me rejoindre à Québec. Nous avons opté pour le quartier Saint-Jean-Baptiste, près de la vieille ville et de ses remparts.

À l'université, où il avait bien fallu retourner, je m'emmerdais de plus en plus. J'allais rarement à plus de quatre ou cinq cours par semaine, presque essentiellement ceux du certificat de français moderne. Je ne manquais jamais ceux de phonétique, de lexicologie et de stylistique. En revanche, je continuais à fuir les classes de littérature, sauf celle de l'écrivain Gérard Bessette, qui s'était joint à la faculté et que j'admirais. J'avais beaucoup aimé ses premiers romans, *Le libraire* et *La bagarre*. Enfin, un romancier pour nous enseigner, et non un fonctionnaire de la littérature ! Cela dit, je continuais à lire beaucoup chez moi.

Je profitais aussi de mon temps libre pour continuer à écrire. Quand je ne lisais pas la nuit, je continuais à composer des nouvelles, toujours influencées par la romancière Nathalie Sarraute.

Cette année-là, je suis aussi devenu membre du comité de lecture du livre publié chaque année par les étudiants en littérature. J'ai même osé soumettre un de mes textes.

J'en étais plutôt content. Mais mon ami Raymond, à qui je l'avais fait lire, ne l'avait pas aimée du tout. Et la poétesse Suzanne Paradis, qui écrivait des critiques de livres pour *Le Soleil*, sans éreinter ma prose, l'avait traitée à la légère, ce qui m'avait choqué. Ah l'hypersensibilité des auteurs ! Ironie du sort : quelques années plus tard, j'ai eu l'occasion de l'interviewer pour *Le Soleil*. C'était une femme charmante et tout mon ressentiment a disparu d'un coup quand je suis allé la rencontrer chez elle.

Malgré le peu d'enthousiasme suscité par ma prose, ce fut une belle expérience. J'ai connu la joie d'être publié et de vivre un lancement, même s'il s'agissait d'une œuvre collective. De plus, la participation au comité de lecture m'a beaucoup occupé tout en me sortant, en partie du moins, de ma solitude. Je crois même qu'elle a sauvé mon année de la débâcle.

C'est cette année-là aussi que je me suis mis à l'étude de l'anglais. À l'université, en effet, j'ai commencé à avoir une vision un peu plus nuancée du rapport entre les langues. Mon professeur de linguistique, Jean Darbelnet, un Français spécialiste de la traduction de l'anglais au français qui m'a beaucoup influencé et pour qui j'avais une grande admiration, soutenait que les grandes langues de civilisation (c'est ainsi que ce linguiste appelait le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et le russe notamment) se valaient. Les langues, expliquait-il, trouvent des façons de compenser leurs limites. L'anglais, par exemple, pallie l'absence du vouvoiement par de nombreuses formules de politesse. Et pour exprimer la familiarité du tutoiement, les anglophones usent abondamment de mots affectueux (*dear, honey, sweet heart*, etc.).

Je ne suis pas devenu amoureux pour autant de l'anglais. Mais j'ai décidé de m'y mettre à fond, une bonne décision qui m'a aidé ultérieurement à obtenir un poste au journal *Le Soleil*. J'ai acheté la méthode Assimil et je faisais une leçon tous les jours. C'est ainsi que ma connaissance de l'anglais écrit est devenue assez bonne.

Depuis, j'ai toujours regretté d'avoir longtemps boudé l'esperanto du monde contemporain. Ma maîtrise en serait sans doute meilleure, en particulier à l'oral. Je regrette aussi d'avoir attendu la cinquantaine pour me mettre à une troisième langue, en l'occurrence l'italien, que j'ai eu beaucoup plus de plaisir à apprendre que l'anglais. Il m'a semblé que j'étais doué pour les langues latines. Peut-être le latin, appris au séminaire, y était-il pour quelque chose, même si j'en ai presque tout oublié.

L'année du décrochage

Ma petite amie m'ayant largué, j'ai commencé la troisième et dernière année de ma licence en lettres en partageant un appartement avec mon ami Denis. Mais assez rapidement nous avons été expropriés de notre bel appartement qui donnait sur les plaines d'Abraham, pour la construction de ce qui allait devenir le complexe H.

J'ai alors pris une chambre dans un immeuble du Vieux-Québec, la Mansarde. C'était minuscule et pas très pratique. Mais je m'y suis fait de bons amis, étudiants en médecine pour la plupart, de sorte que la vie à Québec m'est devenue presque agréable.

Même si je vivais dans une chambrette, je ne me sentais jamais seul. Juste à l'étage au-dessous, vivaient mon ami Lester et sa compagne Louise, venue le rejoindre à Québec, Jean, un étudiant en médecine particulièrement sympathique, que venait souvent voir sa petite amie Michèle, étudiante en médecine elle aussi et particulièrement mignonne. Deux autres étudiants de leur faculté habitaient également cette maison de chambres et se joignaient régulièrement à nous.

Nous allions souvent manger au Biarritz, un bistrot tenu par une famille française, où l'on nous faisait des prix qui défiaient toute concurrence. Parfois en soirée, nous allions au Chalet suisse, un restaurant fréquenté à l'époque par René Lévesque et Yves Michaud, de même que par de nombreuses vedettes de Radio-Canada à Québec.

Je ne me sentais pas tout à fait à l'aise dans ce lieu où mes chandails de couleur tranchaient avec les costards et les cravates de cette clientèle chic. Et c'était sans compter mes cheveux longs et ma grosse barbe. Mais la nourriture était bonne et les conversations, souvent très animées, étaient toujours plaisantes.

En tant qu'étudiant en lettres, j'étais l'*outsider*. Je critiquais souvent la médecine, à l'égard de laquelle, très influencé par Yvan Illich, j'entretenais de grandes réserves. J'étais aussi très critique vis-à-vis les privilèges attribués aux médecins. Bien qu'étudiants, mes futurs médecins d'amis roulaient déjà dans de belles voitures sport et ne manquaient pas d'argent. C'était parce qu'ils faisaient de grandes études, me répondaient-ils en chœur. Je leur rétorquais que mes collègues qui se rendraient au doctorat feraient aussi de longues études, ce qui ne les empêcherait pas de gagner des pinottes et d'avoir du mal à trouver un bon job.

Pour moi qui étais de plus en plus fasciné par la culture hippie, ces gens-là allaient devenir de grands et riches bourgeois avec lesquels je serais probablement en complet désaccord. Mais il fait croire que je n'étais pas un contestataire trop déplaisant, car ils m'aimaient bien.

En revanche, je supportais de moins en moins la faculté de lettres. Non seulement les cours de littérature me déplaisaient toujours, mais nous avons un travail long à faire, et je n'y arrivais pas. J'ai oublié le sujet, mais je me souviens qu'il me rebutait. De plus, j'étais bien plus à l'aise, et je l'ai toujours été, avec les sujets courts. J'avais beau m'y atteler régulièrement, le travail n'avançait toujours pas.

À la fin du semestre, un examen devait porter sur la poésie québécoise. Mais la question, particulièrement vache, demandait : « En quoi le frisson est-il un carrefour affectif chez Nelligan ? » J'ai regardé autour de moi ; c'était la panique. J'ai souri. Après quelques minutes de réflexion, j'ai compris que je n'arriverais à rien de bon. Aussi ai-je écrit : « Votre question, je l'avoue me prend les culottes baissées. Comme dirait Brel : Au suivant ! » J'ai plié la feuille et suis allé la remettre au surveillant, qui s'est montré surpris de ma célérité. Je m'étais dit : si le prof a de l'humour, il me donnera la note de passage. Mais il n'en avait pas. Il m'a collé un zéro.

Au début du deuxième semestre, je me suis pointé à la faculté. Le moment était venu de remettre notre travail long, mais j'en avais écrit à peu près le quart. J'avais pris du retard dans à peu près toutes les matières. Je me suis assis. Là où j'étais, je pouvais voir les étudiants aller et venir. Ils semblaient à leur place. Pas moi. Je ne me sentais pas mal. J'avais juste l'impression de ne pas appartenir à ce lieu. Je me suis demandé ce que je faisais là. Je n'ai pas trouvé de réponse. Quand Raymond est venu me rejoindre, je lui ai dit : « Je ne reviendrai pas. Les lettres pour moi, c'est fini ! » S'il s'est montré surpris, il n'a pas cherché à me retenir cette fois. Il avait sans doute compris que c'était inutile.

Dans les semaines, voire dans les mois qui ont suivi, beaucoup m'ont demandé pourquoi j'avais pris une décision aussi folle. Après tout, il ne me restait que trois mois à purger. Même si je suis habituellement un homme de beaucoup de mots, j'ai toujours eu beaucoup de mal à l'expliquer. Bien sûr, ce coup de tête n'était pas rationnel. Logiquement, il aurait mieux valu que je supporte cette faculté encore quelques mois, le temps d'obtenir ma licence. Mais je ne pouvais pas rester, et cela, je n'arrivais pas à l'expliquer.

Quelques années plus tard, quand le cinéaste Gilles Carle m'a raconté avoir quitté l'ONF dans un état d'esprit semblable, j'ai compris que certains choix s'imposent comme une évidence, si illogiques puissent-ils paraître. Et que ce sont des décisions pareilles qui donnent à nos vies une trajectoire qu'elles n'auraient pas eue autrement.

Pour ma part, ce départ précipité, je ne l'ai jamais regretté.

2. Le journalisme

« Pour bien écrire, il faut beaucoup lire. »

- Pape Diouf



L'entrée au *Soleil*

J'étais arrivé à la faculté de lettres sans savoir ce que je ferais après. Bien sûr, je voulais devenir écrivain. Mais je n'avais pas écrit grand-chose et il était évident que je n'étais pas en mesure de gagner ma vie en écrivant des livres.

La licence en lettres était plutôt une autoroute vers l'enseignement. Mais ayant décroché, je n'avais pas mon diplôme en poche. De plus, les quelques expériences que j'avais faites comme enseignant suppléant m'avaient rapidement convaincu que l'enseignement ne serait jamais mon fort. Non seulement je détestais me retrouver devant des élèves, sur lesquels de surcroît je n'avais aucune autorité, mais je n'avais pas aimé l'atmosphère des écoles et je n'avais pas senti d'affinités avec les enseignants.

Deux ans plus tôt, quand j'avais songé à décrocher pour la première fois, j'avais envisagé de devenir animateur de radio. Je me suis tourné de nouveau vers ce média. Je savais que je n'avais aucune chance de décrocher un poste à Radio-Canada, du moins à Québec ou à Montréal. Au mieux, on m'enverrait faire mes gammes dans un poste éloigné. Mais je n'avais aucune envie de m'exiler à Chicoutimi, à Rimouski ou à Moncton, même pour acquérir de l'expérience.

J'ai donc tenté ma chance à CHRC, qui était alors le grand poste privé de la capitale. On a accepté de me faire passer un test. Je devais, entre autres, lire un bulletin de nouvelles, ce que j'ai cru bien faire. En revanche, il me fallait dire une pub, « en criant », était-il précisé. Je n'ai jamais eu les résultats, car on ne m'a pas rappelé. J'ai sans doute été jugé trop sérieux et trop intello pour cette station populaire. Québec n'était pas encore devenu la capitale de la radio-poubelle. Reste que les postes privés étaient déjà criards et superficiels.

Je me suis alors souvenu que j'avais fait quelques années de journalisme étudiant et que l'expérience m'avait beaucoup plu.

J'ai commencé à écrire de petits textes rigolos, sous forme de chroniques. J'en ai envoyé quelques-uns à la revue *Perspectives*, qui était intégrée à *La Presse* du samedi. Son directeur m'a rapidement répondu, me disant avoir bien aimé mes articles, qu'il trouvait bien écrits. Sa réponse m'a fait plaisir. Mais *Perspectives* était sur le point de fermer.

Je me suis donc présenté au *Soleil*, qui était, à la fin des années soixante, le grand journal de la capitale, et j'ai demandé à voir le rédacteur en chef. Quand j'y repense, je n'en reviens pas de mon culot.

Je suis donc monté à la rédaction, où j'ai demandé à la secrétaire de Mario Cardinal si je pouvais voir son patron. Elle est revenue quelques minutes plus tard en disant qu'il acceptait de me recevoir, mais qu'il me faudrait attendre un peu. Une heure plus tard, je me suis retrouvé dans le grand bureau du patron de la rédaction, un journaliste chevronné qui avait commencé sa carrière au *Devoir* et qui la poursuivrait à Radio-Canada, après l'intermède du *Soleil*. Je lui ai fait l'article assez bien pour obtenir un rendez-vous devant le comité paritaire d'embauche, quelques semaines plus tard.

Là, je me suis retrouvé devant un groupe de six personnes, composé moitié de représentants patronaux, moitié de représentants syndicaux. C'est un membre du syndicat qui m'a posé les questions les plus piégées. J'étais évidemment impressionné, mais j'avais du bagout. J'ai parlé avec aplomb et assurance.

On m'a demandé, notamment, ce que je pensais du *Soleil*. À vrai dire, je n'en savais rien, car je ne lisais pas ce quotidien, ni aucun autre d'ailleurs. J'étais plutôt un lecteur de revues. Mais je ne pouvais l'avouer sans torpiller ma candidature. Heureusement, j'avais lu un article quelques mois plus tôt sur la nouvelle orientation du journal. J'ai brodé à partir de ce que j'avais appris et j'ai dû le faire assez habilement pour qu'on me croie. À la fin, j'avais l'impression que tout s'était bien déroulé et j'étais confiant.

Mais rien n'était sûr. On m'a dit qu'on me donnerait des nouvelles. Sans plus.

L'ennui, c'est que j'avais de moins en moins d'argent et que je n'osais pas en redemander à mon père, à qui j'avais caché mon départ de l'université. Que faire si *Le Soleil* ne me choisissait pas ? Devrais-je retourner piteusement à Trois-Rivières ? Un soir avant de m'endormir, j'ai fait une petite crise d'angoisse. Mais j'ai réussi à trouver le sommeil et je me suis éveillé plus confiant. Ma chambrette était modeste et je dépensais peu. J'avais assez de fonds pour tenir quelques mois, mais pas davantage.

Quand *Le Soleil* a confirmé mon embauche au mois de mai, il devait me rester moins de 100 \$. J'ai poussé un soupir de soulagement. Nous étions trois élus. Une jeune femme, Micheline Paradis, avec laquelle je me suis rapidement bien entendu, un Africain qui portait de beaux costards et moi qui arrivait au journal avec mes cheveux longs, ma grosse barbe, avec ses chemises de couleur, mais sans veston.

Dès que j'ai su la nouvelle, je suis allé acheter une voiture, une Mini Cooper, dont j'étais très fier. Pourtant, rien ne m'assurait que j'allais être gardé à la fin de l'été. De plus, je ne savais même pas conduire. Mais j'avais confiance.

On m'a d'abord affecté au pupitre de jour, dont l'horaire courait de 7 h à midi. Ça voulait dire me lever à 6 h, c'est-à-dire presque à l'heure où je me couchais habituellement. Mais trop content de travailler, je ne m'en suis pas plaint.

Heureusement, dès la deuxième semaine, on m'a transféré au pupitre de nuit, dont l'horaire, de 19 h le soir à 4 h le matin, me convenait beaucoup mieux. J'étais affecté au pupitre international, où l'on m'a rapidement confié la rédaction des grands textes d'actualité. Le journal était abonné à de nombreuses agences de presse, en français et en anglais. Les textes arrivaient dans la salle des télétypes, où ils étaient crachés par les machines en format papier. Quand on vous confiait le dossier principal, souvent pour la une du journal, un gros tas de

papiers grossissait rapidement sur votre pupitre. Il fallait en choisir les meilleurs extraits et en faire un texte.

C'était un exercice difficile, mais il me plaisait beaucoup et je m'en tirais bien. La direction était heureuse de ma performance. Une seule fois, le directeur de l'information, Florian Sauvageau, m'a fait venir dans son bureau pour me reprocher, mais très correctement, d'avoir retenu trop de réactions négatives à l'encyclique de Paul VI, *Humana Vitae*, sur la contraception. Mes préjugés athées et pro-pilule avaient trop paru. J'ai compris la leçon.

C'était une année où il se passait beaucoup de grands événements. J'ai commencé à travailler au beau milieu des événements de mai 68. C'était aussi le début des négociations de paix pour le Vietnam, les élections présidentielles américaines, les assassinats de Martin Luther King et de Robert Kennedy, la houleuse convention démocrate de Chicago... L'actualité était passionnante.

C'est pourquoi j'ai été déçu quand on m'a affecté à la couverture des commissions scolaires. On voulait tester mes aptitudes au reportage avant de m'accorder la permanence. Les assemblées générales des commissions scolaires, c'était d'un ennui mortel. Il y en avait une par soir. Celle de Québec, bien sûr, mais également celle de Lévis, de la Côte-de-Beaupré et de L'Ancienne-Lorette. Il arrivait que les commissaires discutent pendant une heure de sujets aussi futiles que de savoir s'il fallait accorder une subvention de 150 \$ à la fanfare du coin. Après avoir traité les grands dossiers internationaux, c'était un saut périlleux arrière.

Par bonheur, à l'automne de cette année-là, la contestation étudiante a gagné le Québec et on m'en a confié en partie la couverture.

Je n'étais pas un super reporter, et pour être honnête, je ne le suis jamais devenu. Mais mon travail était assez bon apparemment pour que je devienne permanent.

Critique de cinéma

Peu de temps après, ma carrière a changé de nouveau de cours. Le poste de critique de cinéma s'est libéré. Quelques journalistes ont rapidement posé leur candidature pour ce poste convoité. Mais Jean Garon, le chef de la section des Arts et Spectacles, ne voulait d'aucun d'eux. C'est le directeur de l'information qui lui a suggéré mon nom. Jean était d'accord. C'est ainsi que je me suis retrouvé à 23 ans critique de cinéma au *Soleil*.

J'ai tout de suite aimé mon nouveau poste. Mais j'avais deux limites importantes. Primo, mon anglais n'était pas très bon. Or Jean, qui était parfaitement bilingue, tenait à ce que je fasse la critique des films qui prenaient l'affiche en version originale à Québec. Heureusement, il n'y en avait pas beaucoup, car chaque fois je souffrais du syndrome de l'imposteur. Secundo, j'étais d'une timidité presque malade, ce qui n'était pas un atout, on s'en doute bien, lorsque je devais interviewer de grands noms du cinéma.

Rapidement, j'ai été confronté à mes deux limites quand Jackie Gleason, grande vedette de la télé américaine, est venu tourner un film à Québec. *Le Soleil* voulait évidemment que j'aie l'interviewer, ce qui me terrorisait. On comprendra que je n'aie pas beaucoup insisté quand la production m'a répondu que M. Gleason, un acteur plutôt imbu de lui-même, n'accorderait pas d'entrevue pendant son séjour chez nous. Tout au plus ai-je obtenu de me rendre sur le tournage et de faire un portrait de la star. Mais au journal, j'ai senti beaucoup de déception. De toute évidence, on aurait aimé que j'obtienne davantage.

Je n'étais pas au mieux non plus avec les belles actrices. J'aurais voulu me cacher derrière les tentures quand j'ai rencontré Françoise Fabian, que le succès de *Ma nuit chez Maud* venait de propulser au rang de vedette du cinéma français. Déjà, au journal du collègue, j'étais ainsi. Quand j'avais eu à interviewer

Pauline Julien, j'avais amené avec moi mon ami Denis. Seul je n'aurais pas été capable de le faire. Je laissais volontiers les interviews aux autres. Ce n'est pas moi, entre autres, qui avais interviewé Félix Leclerc ou Claude Léveillée.

En revanche, comme critique de cinéma, je me débrouillais bien. J'avais rapidement trouvé un ton, une façon de parler du cinéma. Certes, comme beaucoup de critiques, j'étais élitiste. J'avais détesté, par exemple, *Love Story*, dont j'avais dit beaucoup de mal, ce qui n'avait pas empêché cet immense succès planétaire de garder l'affiche un an dans la capitale. Un vieux journaliste m'avait dit d'un ton moqueur : « J'ai des amis qui t'aiment beaucoup comme critique. Quand tu recommandes un film, ils savent qu'ils ne l'aimeront pas. Et quand tu démolis un film, ils courent le voir. » Mais j'assumais.

Comme beaucoup de critiques de l'époque, je pouvais me montrer très dur. Je me souviens d'avoir écrit : « Ce film est si mauvais que je ne sais pas par où commencer pour en dire du mal. » Aujourd'hui, un ton pareil serait impensable. L'époque des critiques impitoyables à la Claude Gingras est révolue. Mais dans les années soixante, cette sévérité était, sinon courante, du moins largement acceptée. Certes, le directeur de l'information, qui avait adoré la production américaine que je descendais en flammes, avait trouvé que j'exagérais. Mais mon directeur de service avait bien défendu ma liberté de critique.

Avec les films étrangers, cette franchise plutôt brutale était sans conséquence. Pour les films québécois, c'était en revanche beaucoup plus risqué. Je me souviens de m'être retrouvé sur le plateau de tournage de *Mon oncle Antoine*, où l'on m'a présenté la comédienne Olivette Thibault. En lui donnant la main, je me suis souvenu que j'avais dit d'elle qu'elle « jouait mal comme d'habitude ». Un frisson m'a traversé. Mais elle m'a gratifié de son plus beau sourire. Ou elle ne m'avait jamais lu ou elle était une bien meilleure comédienne que je le croyais.

J'avais l'avantage, il est vrai, d'écrire pour un journal de Québec, donc de ne pas être très lu à Montréal, là où vivait la majeure partie du milieu du cinéma. J'étais ainsi beaucoup moins sous

les feux de la rampe que le critique de *La Presse*.

Peu à peu cependant, à mesure que je rencontrais des gens de ce milieu, j'ai commencé à être plus connu. Ma réputation semblait plutôt bonne. C'était agréable, bien sûr, mais c'était aussi un piège. Le danger était de devenir trop amical, notamment avec les réalisateurs, qui étaient souvent des charmeurs. Sur un plateau certes, ils pouvaient se transformer en tyrans. Mais le reste du temps, ils étaient pour la plupart très sympathiques.

Lors du Festival du cinéma francophone de Dinard, en 1969, j'avais accompagné la délégation québécoise, composée notamment des cinéastes Gilles Carle, Jean-Pierre Lefebvre et Arthur Lamothe, avec lesquels j'avais noué une excellente relation. J'étais devenu très proche, en particulier, de Jean-Pierre, avec qui je traînais dans les bars souvent jusqu'à tard dans la nuit.

L'ennui, c'est qu'il allait sortir cette année-là *La chambre blanche*, un film très godardien que je n'avais pas aimé. Mais comment éreinter l'œuvre de quelqu'un qui est devenu presque un ami ? Avec Carle, j'étais moins familier, mais je l'avais trouvé très sympathique. Il était sur le point de tourner *Les mâles* et je m'étais étonné que le scénario n'ait pas encore été écrit. Il m'avait répondu qu'il y consacrerait quinze jours à son retour au Québec. Moi qui rêvais de devenir scénariste, je n'en revenais pas. Aussi n'ai-je pas été étonné que l'histoire du film ait été bâclée. Mais en faire la critique m'avait torturé.

Je me rappelle également avoir été mal à l'aise d'interviewer Monique Mercure, pour laquelle j'avais beaucoup d'admiration, lors du lancement de *Deux femmes en or*. Je crois que l'embarras était réciproque. Même malaise lors du lancement de *La queue et les pépins*, du même Claude Fournier, où Louise Turcot, sentant ma gêne, m'avait reproché gentiment d'être trop sérieux. Elle avait beau être ravissante, je trouvais que ce film burlesque était d'une bêtise à faire pleurer.

Si j'ai quitté ce beau métier au bout de trois ans, c'est en bonne partie parce que je trouvais de plus en plus difficile d'être à la fois critique et interviewer. Le premier doit être honnête, voire sévère, le second doit se montrer ouvert et accueillant. Les deux facettes ne font pas toujours bon ménage.

La deuxième raison, c'est que je perdais peu à peu le plaisir d'aller au cinéma. Dès que je mettais les pieds dans une salle, j'étais obsédé par la critique à écrire. Le bonheur de fréquenter les salles obscures disparaissait lentement mais sûrement.

Et puis, il faut bien le dire, ma vie sentimentale prenait l'eau de toute part. La relation avec ma compagne de l'époque allait de travers. De plus, j'avais commis l'erreur d'avoir une liaison avec la femme d'un collègue, ce qui avait rendu l'atmosphère de travail à la section des Arts insupportable.

J'étais au bord du burn-out. Le mot n'était pas encore connu et je n'en étais pas moi-même conscient. Mais je ne me sentais pas bien. Aussi ai-je remis ma démission. J'ai demandé à être intégré au pupitre du week-end, ce qui fut fait illico. C'était pour moi un travail pas très difficile. Pendant quelque temps, je me suis senti beaucoup mieux. Si mes problèmes avaient été liés seulement au travail, je serais sans doute vite retombé sur mes pieds.

Cependant, c'était loin d'être le cas. J'ai commencé à faire des crises d'angoisse. Des crises très fortes (que je raconterai ultérieurement) qui m'ont rendu agoraphobe.

Si j'étais resté à la section des Arts, je n'aurais pu continuer à travailler. Mais au pupitre, c'était possible. Difficile mais possible. Chaque vendredi, je devais mobiliser tout ce qui me restait de courage pour me rendre au travail. Mais j'ai tenu bon, ne manquant jamais une journée.

Chef de division

Deux ans plus tard, sans être complètement guéri de mes angoisses, j'ai accepté de diriger le comité de révision et de correction, qui venait d'être créé à la suite d'une grève éclair provoquée par les changements technologiques. Je n'y suis resté qu'un an, mais ce fut une belle expérience. C'est à cette époque-là que j'ai commencé à rédiger des fiches linguistiques. Des années plus tard, ces petites fiches se transformeraient en bulletins de terminologie et je deviendrais responsable de la qualité du français au *Soleil*. Et des années plus tard encore, j'allais jouer le même rôle à *La Presse*. Puis ces bulletins allaient devenir la matière première de mon *Lexique des difficultés du français dans les médias*, publié en 1997 et réédité en 2000 et en 2004.

Mais revenons au *Soleil* des années 70. Je ne suis pas resté au comité de Révision et de Correction. Je me suis souvent demandé pourquoi, car c'était à bien des égards le poste idéal pour moi. J'excellais dans ce que je faisais, tant les journalistes que la Direction aimaient mon travail, j'étais à la tête d'une solide équipe et j'adorais les horaires.

Cependant, j'ai toujours éprouvé beaucoup de difficulté à tenir en place, et c'était encore plus vrai à cette époque. J'ai refait un peu de travail d'édition au pupitre, puis je suis retourné à la section des Arts et Spectacles, mais cette fois en qualité de directeur.

Notre rédacteur en chef, Claude Beauchamp, n'était pourtant pas très chaud à l'idée de me confier ce poste. Il s'en est ouvert à moi très honnêtement, disant qu'il me trouvait compétent certes, mais trop idéaliste et trop perfectionniste. « Dans tous les journaux, m'a-t-il dit, la section la plus difficile à diriger, c'est celle des Arts et Spectacles. C'est là que se retrouvent les caractères les plus originaux, les natures fortes. » Il pensait sans doute à *La*

Presse, d'où il venait, où des gens comme Claude Gingras et Louise Cousineau avaient la réputation d'être ingérables.

Toutefois, les journalistes ont refusé de travailler avec l'homme que Claude avait choisi, l'un d'eux menaçant même de jeter la personne retenue par la fenêtre du 4^e étage, ce qui confirmait que la section serait difficile à gérer. Et c'est ainsi que je me suis retrouvé directeur de cette section si particulière.

Notre rédacteur en chef n'avait pas tort. C'était une section problématique, même si tous ses membres m'aimaient bien. De plus, le statut des chefs de section au *Soleil* était épineux, quelle que soit la section. Les syndiqués les considéraient comme leurs représentants auprès de la Direction, alors que la Direction les voyait comme leurs porte-parole auprès des syndiqués. Coincés entre les uns et les autres, les petits chefs essayaient de survivre.

Il faut savoir que *Le Soleil* était un journal hyper-syndicaliste, qui fonctionnait selon certains principes que je qualifierais, avec un brin d'exagération il est vrai, de communistes. Par exemple, non seulement le chef de section avait des responsabilités plus grandes que les autres, mais il était le seul à travailler selon un horaire de 5 jours, 35 heures. Pour les gens qu'il dirigeait, c'était 4 jours, 32 heures.

Vous allez en déduire que le chef de section gagnait bien davantage. À *La Presse*, c'était le cas, mais au *Soleil*, le chef de section devait se contenter de 50 \$ de plus par semaine. Cette prime avait été accordée à une époque où le salaire hebdomadaire maximum était de 240 \$. Mais des années plus tard, quand le chiffre avait franchi la barre des 1000 \$, la prime était toujours de 50 \$, le Syndicat refusant obstinément qu'elle soit augmentée. Sur une base horaire, le chef gagnait donc moins que ses subordonnés.

Pendant mes premières années à la tête des Arts et Spectacles, les tensions entre le Syndicat et la Direction étaient de plus en plus vives. Je l'ai senti d'une façon presque amusante quand mon père est mort à l'été de 1977. J'étais avec ma famille dans

un salon funéraire de Trois-Rivières quand deux représentants syndicaux, suivis de peu par deux cadres de la rédaction, sont venus me présenter leurs condoléances. Tout le monde a remarqué au salon que les uns et les autres s'évitaient. Je ne doute pas des bonnes intentions de tout ce beau monde. Mais j'ai eu l'impression d'une sorte de surenchère.

Deux mois plus tard éclatait une grève inévitable, qui allait durer dix longs mois. J'étais mal préparé pour ce conflit. Quelques mois plus tôt, j'avais acheté une maison, ma première, sans avoir le moindre sou. Ce sont mes parents qui m'avaient prêté les 3000 \$ nécessaires au comptant initial. Ils avaient même arrondi la somme de façon à ce que je puisse payer le notaire et le déménagement. C'est vous dire. Bref, je n'avais pas d'économies et j'allais devoir me débrouiller avec une allocation de 100 \$ par semaine. C'était d'autant plus inquiétant que la jeune femme qui partageait ma vie ne travaillait pas à ce moment-là.

Pourquoi avoir acheté une maison dans une période aussi incertaine ? Parce que cette grève, je n'y croyais pas. J'avais participé à l'élaboration des demandes du Syndicat. J'étais sorti découragé des réunions, tant nos revendications me paraissaient irréalistes. Mais je m'étais dit que le réalisme finirait par l'emporter.

Ce ne fut pas le cas, tant s'en faut. Seulement cinq personnes ont voté contre la grève. J'étais l'une d'elles. Sur le piquet de grève, les premiers jours, je fulminais. Je me souviens qu'une touriste française s'était arrêtée pour me demander quelles étaient nos revendications. J'avais répondu : « Ça, il faudrait le demander à ceux qui ont voté la grève. »

J'étais entouré de collègues qui avaient opté pour un affrontement qu'ils entreprenaient avec enthousiasme, convaincus que nous allions en sortir vainqueurs en quelques semaines.

L'ennui, c'est que le Syndicat ne négociait plus avec la famille Gilbert, le précédent propriétaire, qui par le passé avait cédé à

presque toutes les demandes syndicales. Cette fois, on affrontait un dur, Jacques Francoeur, qui, à la tête des journaux Trans-Canada, s'était bien préparé et n'entendait pas céder.

Le Syndicat, il faut le reconnaître, était lui aussi bien organisé et la mobilisation était impressionnante. C'est d'ailleurs les syndiqués qui ont réussi les premiers coups d'éclat. Ils sont parvenus notamment à bloquer la parution des encarts publicitaires que le propriétaire comptait publier pendant le conflit.

Une assemblée syndicale avait lieu chaque semaine, pendant laquelle notre président, Jean Garon, mon ancien chef de division, un homme à la forte personnalité, requinquait habilement le moral de ses troupes. Ne partageant pas l'exaltation collective, ses réunions m'étaient pénibles. Je ne décolérais toujours pas, convaincu que nous courions à la catastrophe.

J'étais à l'époque un passionné de photographie. Au point de disposer à la maison d'une chambre noire bien organisée. J'ai donc commencé à accepter des contrats de photo pour arrondir mes fins de mois. Mais ce n'était pas très payant. Heureusement, je faisais affaire avec un directeur de banque très compréhensif. Chaque mois, j'allais le voir et il m'avancait l'argent nécessaire pour l'hypothèque, le prêt automobile et autres nécessités.

Au bout de quelques mois, nous nous sommes tous installés dans la grève. Rien ne bougeait plus. Pour se faire un peu de fonds et pour faire connaître sa cause, le Syndicat a décidé de publier une revue. J'ai accepté d'y participer activement, à la fois comme membre du comité de rédaction et comme photographe. J'ai même contribué à vendre dans des salons les deux numéros que nous avons publiés.

Ces activités m'ont rapproché du Syndicat. Tellement que j'ai fini par vouloir, moi aussi, la gagner, cette grève. D'abord timidement, puis de plus en plus passionnément. À tel point que, lorsque le gouvernement a convoqué les deux parties à une réunion extraordinaire de la commission parlementaire sur les

relations de travail, c'est à moi que le Syndicat a confié le mandat de rédiger notre mémoire.

Notre document a été bien accueilli. J'ai aussi reçu beaucoup de félicitations pour son écriture. Mais cette journée m'a néanmoins laissé amer. Quand M. Francoeur est venu affirmer, après sept mois de grève, qu'il préférerait fermer son journal plutôt que de céder aux demandes syndicales, j'ai compris que notre bataille était perdue. Il y avait peut-être dans sa déclaration une part de bluff, mais nous n'avions pu les moyens de relancer. Nous avons joué notre dernière carte.

Je ne fumais plus depuis presque un an. J'étais parvenu à me tenir loin du tabac malgré la mort de mon père, l'effritement de mon couple et les dettes qui s'accumulaient. Mais de découvrir que notre longue grève serait inutile m'a achevé. J'ai emprunté une cigarette et j'ai recommencé à fumer.

Le conflit a duré trois mois de plus, le temps de trouver un semblant d'accord. Nous avons obtenu d'assez bonnes augmentations de salaires, qui ont mis un petit baume sur nos plaies. Mais compte tenu de ce que la grève nous avait tous coûté, c'était peu. Et de toute façon, les salaires n'étaient pas l'enjeu. Le Syndicat voulait la cogestion. Francoeur n'a rien cédé. Sinon quelques broutilles. Le Syndicat voulait aussi des moyens pour contrer l'information-spectacle. C'était un beau combat, idéaliste, avant-gardiste et presque visionnaire. Mais là aussi, les résultats n'ont pas été spectaculaires (si vous me pardonnez le jeu de mots).

J'avais commencé cette grève en fulminant. Je la terminais en tempêtant, convaincu, contrairement à ce qu'affirmaient nos représentants, que nous l'avions perdue. Aussi ai-je été le seul syndiqué à avoir voté à la fois contre la grève et contre le retour au travail. Ça, c'était bien moi !

Chef de pupitre

Au retour de la grève, j'ai retrouvé mon poste à la section des Arts et Spectacles. Le climat à la rédaction était pénible. La grève n'avait rien réglé. Syndiqués et cadres se regardaient en chiens de faïence. Pour les chefs de division, plus que jamais coincés entre les uns et les autres, ces années ont été difficiles. J'ai démissionné deux fois. Mais comme le poste était très peu couru et qu'on n'arrivait pas à me remplacer, la Direction m'a demandé chaque fois de rester en poste et c'est ainsi que mon mandat s'est transformé en septennat.

En 1982, je quitte enfin la direction des Arts et Spectacles. Je passe d'abord deux mois en plein bois, à l'ashram du Lotus. Au retour, je me retrouve dans un tout nouveau poste. J'avais convaincu la Direction de me permettre de couvrir tout ce qui était Nouvel Âge, nouvelles tendances et médecines douces. À l'époque, j'étais un précurseur ; j'en étais très enthousiaste.

Sur le plan professionnel, ce changement s'est révélé bien moins excitant que prévu. J'étais devenu en quelque sorte l'hurluberlu de service. Au pupitre, beaucoup trouvaient mes sujets farfelus et j'avais du mal à être publié. Mes textes restaient souvent en rade et, quand survenait un gros journal rempli de pubs (ça semble incroyable, mais ça arrivait encore dans les années 80) et qu'on avait beaucoup de pages à remplir, on sortait mes textes, qui devenaient autant de bouche-trous. C'était joué n'importe comment, souvent dans les dernières pages du journal, que personne ne lisait. Ce traitement me mettait en rogne.

Finalement, on a fini par trouver un arrangement. J'allais être intégré au cahier Consommation, où je traiterais essentiellement des questions de santé. Fini, les sujets jugés bizarres et excentriques.

J'ai aimé les trois années que j'ai consacrées aux médecines douces. Mais l'envie d'écrire un roman ou un essai était revenue.

Je vivais aussi une nouvelle séparation et j'éprouvais le besoin, encore une fois, d'un changement. J'ai donc demandé de revenir pour une énième fois au pupitre. À la Direction, on était ravi.

C'est ainsi que je suis redevenu membre du pupitre week-end, où l'on ne travaillait que trois jours. Ça me laissait beaucoup de temps pour écrire. Mais je n'en profitais toujours pas. En revanche, j'avais repris le tennis et je jouais beaucoup. Je consacrais aussi pas mal de temps au massage et au yoga. Et je me plaisais au pupitre, où j'avais trouvé un groupe de travail avait lequel je m'entendais à merveille. On travaillait bien, mais on rigolait beaucoup. Et c'est ainsi qu'un poste qui devait être temporaire est devenu permanent.

Trois ans plus tard, j'étais toujours au pupitre week-end. *Le Soleil* avait été vendu à Conrad Black, une nouvelle direction s'est mise en place et on m'a pressenti pour devenir chef de pupitre. Avec le temps, j'étais devenu moins dilettante. J'avais même très envie de ce poste exigeant. Une étude soutenait que, parmi les métiers les plus stressants, celui de chef de pupitre venait au troisième rang, derrière pilote de course et pilote d'avion.

Et de fait, c'était un « hot seat », particulièrement les soirs de grands événements. Mais j'aimais cette chaleur. C'est alors que je donnais le meilleur de moi-même. Je me souviens du jour où la terre a tremblé à Québec au début de la soirée. C'était un vendredi, jour où nous devions préparer le gros numéro du samedi.

Dans la salle de rédaction, les secousses avaient été fortes. Le bâtiment avait tenu, mais nous avons perdu l'électricité. J'étais rapidement retombé sur mes pieds. J'avais d'abord appelé ma compagne pour savoir si elle était saine et sauve. Une fois rassuré, je m'étais attelé au journal du lendemain. J'avais appelé des reporters pour nous assurer que nous soyons en mesure de couvrir le séisme et j'avais étoffé le pupitre pour que nous soyons prêts à mettre le journal en pages dès que reviendrait l'électricité.

Quand le rédacteur en chef et le directeur de l'information sont arrivés un peu plus tard, ils n'ont fait qu'entériner ce que j'avais mis en marche.

L'électricité est finalement revenue vers 21 h. Grâce aux équipes que j'avais doublées, nous avons terminé le journal du samedi à peu près dans les temps. C'était un exploit pour lequel on m'a beaucoup félicité et dont j'étais fier. Ce fut sans doute mon plus beau jour comme chef de pupitre.

Toutefois, les choses ne roulaient pas toujours aussi bien. Il faut se rappeler qu'on est au *Soleil*, où le seul fait d'être membre de la Direction est presque considéré comme un acte de trahison. Les relations patronales-syndicales sont compliquées. On marche constamment sur des œufs. La longue grève de 10 mois date déjà de 10 ans, mais une autre pointe à l'horizon.

Robert Normand, le sinistre PDG nommé par Black, est un ancien militaire. C'est un homme implacable qui rêve d'en découdre avec le Syndicat. « S'ils font une grève, nous dit-il, on va publier le journal quand même. » L'idée même d'avoir à franchir les piquets de grève de gens avec lesquels j'avais été syndiqué pendant 20 ans me rend malade.

Par ailleurs, j'ai des ennuis avec mon adjoint Jean-Pierre L., un adjoint syndiqué dont j'étais le subalterne avant de devenir son supérieur. Il me pardonne d'autant moins d'avoir joué à saute-mouton avec lui qu'il ne m'aimait déjà pas. Non seulement se montre-t-il très désagréable à mon égard, mais il me met les bâtons dans les roues chaque fois qu'il le peut. Quand il n'est pas d'accord avec ce que je lui demande, ce qui se produit souvent, il me force à lui donner un ordre. Charmant climat de travail !

Je m'en plains à la Direction, qui évidemment ne bouge pas. Il y a bien Robert Normand qui me dit : « Monte un dossier contre lui. On va le crisser dehors. » Outre que c'est ignoble, je sais que ce genre de manœuvre, en milieu syndiqué, n'a aucune chance de réussir.

Au bout de quelques mois, excédé, je lance un ultimatum : « C'est lui ou c'est moi ! » Là, c'est le Syndicat qui me tombe dessus. Je suis devenu le méchant patron qui s'attaque à un pauvre syndiqué. Je me rends vite compte que ce combat-là, mal engagé, je ne le gagnerai pas. Il me faudra capituler et endurer Jean-Pierre, qui sortira renforcé de cette mauvaise manœuvre.

La situation du journal continue à se détériorer. Il y avait eu un printemps à l'arrivée de M. Black, qui avait promis de faire du *Soleil* le *Washington Post* du Nord. Mais l'automne était vite arrivé, et même l'hiver. Les budgets de la rédaction, après avoir été brièvement majorés, s'étaient mis à diminuer comme un budget du ministère de l'Environnement ou de la Culture.

Et Robert Normand, sans doute mis sous pression par le nouveau propriétaire, se vengeait sur nous. Je n'ai jamais été témoin de ses crises, mais je sais que Claude Gravel, notre rédacteur en chef, sortait souvent de son bureau ébranlé. Il m'avait raconté que M. Normand se levait parfois pour donner des coups de poing dans le mur en lançant des jurons. Claude, avec qui je m'entendais bien, allait d'ailleurs finir par démissionner, refusant, m'a-t-il dit, de s'associer davantage « à ce que Black et Normand voulaient faire du *Soleil* ». Quant à Alain Gazaille, un adjoint au directeur de l'information que j'aimais bien, il allait être licencié.

C'est alors que j'ai commencé des démarches pour aller travailler à *La Presse*. J'avais contacté Claude Masson, devenu entre-temps rédacteur en chef du quotidien de la rue Saint-Jacques. Lors d'une visite qu'il avait faite à Québec, il m'avait présenté son directeur de l'information, Marcel Desjardins, avec qui je m'étais bien entendu. Puis le 15 janvier 1990, le jour de mon 45^e anniversaire, Claude m'avait fait venir à *La Presse*. Au cours d'un dîner au restaurant, en compagnie du chef de production Guy Granger, il m'avait promis un poste au pupitre.

À la porte !

Dix mois plus tard, j'étais toujours au *Soleil*. Entre-temps, la récession avait frappé durement les journaux et M. Black insistait pour réduire immédiatement le nombre de cadres. On ignorait à l'époque qu'il escroquait ses actionnaires pour financer son train de vie princier. Toujours est-il que trois cadres de la direction devaient partir.

J'ai été convoqué au bureau du rédacteur en chef, J.-Jacques Samson. Pourquoi ? Je n'en savais rien. Mais dès mon entrée, quand j'ai aperçu le directeur des ressources humaines, j'ai vite compris de quoi il retournait. J'allais être licencié à mon tour.

Pourquoi moi, car ce n'était pas sir Black lui-même qui avait demandé mon renvoi ? Primo, le bruit que j'avais fait des démarches pour travailler dans un autre journal avait filtré. Dans une rédaction, tout se sait ; d'autant que je n'avais pas été discret. On avait considéré ma démarche comme un manque de loyauté à l'égard de l'entreprise. Secundo, on estimait que j'étais trop proche des syndiqués. Tertio, on ne me l'a pas dit aussi clairement, mais à la Direction, j'étais un peu considéré comme un emmerdeur. Jamais content, toujours en train de me plaindre, contestataire de beaucoup de décisions, on ne me voyait pas comme le cadre idéal, même si, de l'avis général, j'étais un chef de pupitre fiable et compétent. Plutôt sympathique aussi, mais trop rebelle et trop indépendant.

Je me suis d'abord défendu vivement, comme j'en suis capable. Mais rapidement, je me suis rendu compte que je parlais dans le vide. Mes arguments ne servaient à rien. La décision était prise et irrévocable. Alors, à la surprise de mes interlocuteurs, j'ai lancé : « Combien ? » On m'a offert neuf mois de salaire. J'ai dit : « Ce n'est pas assez. Je veux un an. » L'homme du bureau du personnel a rechigné, mais j'ai fini par l'obtenir.

Avant de quitter le bureau, J.-Jacques m'a souhaité bonne chance en me donnant la main. Il paraissait soulagé que je

prenne mon renvoi plutôt sereinement. Cette poignée de main mettait fin à 22 années de travail au *Soleil*.

J'ai annoncé la nouvelle aux collègues que je croisais. Personne n'en revenait. J'ai ensuite fait part de mon licenciement à ma compagne Lise, qui l'a pris stoïquement, puis à mon beau-fils Antoine, qui s'en est montré très inquiet.

Ce soir-là, je suis allé jouer au tennis avec mon pote Normand Provencher, qui a eu la gentillesse de me laisser gagner. Après, nous avons pris un verre. « Dans un an, a-t-il prophétisé, c'est probablement toi qui vas être le plus heureux des deux. »

Les premiers temps, je suis resté dans ces bonnes dispositions. Pendant quelques jours, je suis allé au journal faire mes adieux à mes ex-collègues. J'ai reçu de nombreux témoignages d'affection. Étant un journaliste populaire dans la salle de rédaction, le bureau du personnel avait estimé qu'il valait mieux que les choses se passent ainsi.

Grâce à une amie et collègue Louise Lemieux, j'ai pu rencontrer rapidement un des meilleurs avocats spécialisés dans les relations de travail. Estimant que l'arrangement proposé était bon, il m'a déconseillé d'intenter un procès au journal. Mes chances d'obtenir davantage, estimait-il, n'étaient pas très bonnes. De toute façon, n'ayant pas d'économies, je n'avais pas les moyens d'attendre un jugement qui aurait pu mettre du temps à arriver et qui ne m'aurait pas été forcément favorable.

Financièrement, avec une année de salaire en poche, je n'étais pas inquiet. Je me disais que je trouverais un poste avant de me retrouver sans le sou. D'autant qu'on m'avait promis une place à *La Presse*. Mais cet espoir-là a été rapidement déçu. J'ai envoyé un mot à Claude Masson, qui m'a aussitôt répondu, avec son honnêteté habituelle, que les embauches étaient gelées et qu'il n'était plus sûr du tout de pouvoir tenir sa promesse.

Malgré tout, j'aurais dû aller m'installer à Montréal. D'autant que ma compagne était au chômage. C'est d'ailleurs ce que m'avait fortement conseillé Alain Gazaille, à qui j'étais allé demander

conseil dans la métropole. Il avait trouvé un emploi chez National après avoir été renvoyé du *Soleil*. « Pour des gens comme nous, c'est ici que ça se passe », m'avait-il dit.

Alain avait sans doute raison. Si *La Presse* ne pouvait m'offrir un poste à plein temps, elle aurait pu m'employer comme surnuméraire au pupitre, où l'on cherchait toujours des journalistes fiables. J'aurais aussi pu travailler à forfait pour des boîtes de publicité ou de communication, ou encore, pour des éditeurs.

Mais les dernières années au *Soleil* avaient été difficiles, pénibles même par moment. Après 22 ans de carrière, je n'étais plus très sûr de vouloir continuer à exercer ce métier. Depuis plusieurs années, j'étais très attiré par les médecines douces. J'avais notamment suivi plusieurs formations en massage. Un centre de Québec offrait une formation professionnelle en massage californien. J'ai décidé de la suivre.

Je me suis dit que je pourrais gagner ma vie en partageant mon temps entre la massothérapie et des contrats d'écriture dans le domaine de la santé. Dans l'espoir de monter ma petite affaire, je me suis aussi inscrit à des cours d'entrepreneuriat. Dans l'immédiat donc, j'ai choisi de rester à Québec.

La conseillère en orientation que j'étais allé voir m'avait pourtant résolument déconseillé de m'engager du côté de la massothérapie. Elle m'avait fait passer la batterie de tests usuels. Ils indiquaient que j'avais la personnalité d'un directeur d'agence de publicité. En revanche, tout montrait que je ne serais pas à ma place dans les métiers de relation d'aide. Mais comme d'habitude, j'ai fait à ma tête.

La formation en massage (un week-end par mois) était très agréable. Les contrats d'écriture, en revanche, arrivaient au compte-gouttes et rapportaient peu d'argent. Pour l'heure toutefois, ce n'était pas problématique.

Au fil des mois, les contrats ont augmenté, mais c'était inégal. Parfois, j'en avais beaucoup, voire trop. Puis, le mois suivant, ça retombait. Ce qui restait constant, par contre, c'est que j'étais mal payé, et encore fallait-il arriver à me faire payer. Le milieu des médecines douces à Québec n'était pas un milieu qui roulait sur l'or. Faire affaire avec des thérapeutes désargentés, ce n'était pas idéal.

Les mois ont passé. J'ai terminé avec succès mon cours de massothérapie. Mais il m'apparaissait de plus en plus nettement que j'aurais du mal à gagner ma vie comme massothérapeute. Quant aux contrats d'écriture, ils restaient aléatoires et généralement peu rentables.

De son côté, ma compagne vivait de petits contrats, eux aussi mal rémunérés. L'argent du *Soleil* baissait lentement mais sûrement. Je commençais à m'inquiéter. C'est là que j'ai eu une épiphanie. J'ai dit à Lise : « J'ai l'impression de courir deux lièvres en même temps. J'essaie de m'établir comme massothérapeute tout en cherchant des contrats d'écriture. Je crois qu'il me faut choisir. » J'ai donc choisi l'écriture.

J'ai d'abord envoyé mon CV à quelques maisons d'édition. Les éditions du Renouveau pédagogique m'ont aussitôt fait passer un test de révision. Je l'ai si bien réussi qu'on m'a tout de suite offert un contrat. La maison s'apprêtait à faire traduire un gros manuel de soins infirmiers. On m'offrait d'en superviser la traduction. J'en avais pour près de deux ans. Le hic, ce n'était pas très bien rémunéré. J'ai essayé d'obtenir plus que les 18 \$ l'heure qu'on me proposait. La cheffe de projet qui m'avait recruté a appelé son patron devant moi. Ce fut un niet irrévocable. J'ai accepté malgré tout ; c'était, et de loin, ce qu'on m'offrait de mieux.

La grosse Presse

Au moment où je ne l'attendais plus, j'ai reçu un coup de fil de Claude Masson ; il m'offrait un poste de trois mois à *La Presse*. Il partait en voyage et laissait Marcel Desjardins régler les détails. C'était très tentant, bien sûr. Mais comme j'étais encore à Québec, il me faudrait trouver un petit meublé à Montréal et faire la navette chaque semaine de la capitale à la métropole. Marcel, sentant mon hésitation, m'a dit : « C'est une occasion en or de venir faire tes preuves à *La Presse*. »

Je suis donc arrivé dans la grosse boîte de la rue Saint-Jacques en septembre 1991, un peu moins d'un an après avoir été licencié du *Soleil*. J'étais à la fois très heureux de la situation et terriblement intimidé. La salle était très grande et très animée. On pouvait y croiser des gens comme Pierre Foglia, le plus connu de tous, mais aussi Lysiane Gagnon, Alain Dubuc, Claude Picher, Louise Cousineau et Claude Gingras.

Malgré la récession qui frappait encore durement les médias, on avait réussi à me trouver une place en fusionnant l'ancien poste du représentant de la rédaction à l'atelier de typographie et le poste d'une correctrice en congé de maladie prolongé. Je remplaçais donc deux personnes. Et c'est sans compter qu'après 23 h, je devais remonter à la rédaction pour aider le chef de pupitre à faire les « recasts », ces pages qu'on remaniait pour l'édition finale.

J'arrivais donc au journal à 16 h 30. Je travaillais d'abord comme correcteur jusqu'à 21 h. Comme l'équipe était minimaliste, je ne chômais pas.

Ensuite, je descendais chez les typographes, un étage plus bas. Ça semble très loin tout ça, mais en 1991 il y avait encore un atelier de typographie. Les typos recevaient les titres, les articles et les clichés sur du papier photo qu'ils découpaient. Il leur fallait ensuite monter les pages sur ce qu'on appelait encore un

marbre, même s'il n'était plus en marbre et même si les typos n'étaient pas non plus de marbre.

On imaginera facilement que tout cela ne se faisait pas sans anicroche et sans heurt. Parfois, les textes étaient trop longs. Parfois au contraire, ils étaient trop courts. Les titres étaient parfois trop gros. Certains contenaient des fautes qu'il fallait faire corriger. Les photos pouvaient être trop grandes ou trop petites. Il ne manquait donc pas de décisions à prendre et les typos n'étaient pas autorisés à le faire. Seul le représentant de la rédaction avait ce pouvoir.

L'ennui, c'est que je remplaçais quelqu'un qui pendant des décennies avait fait ce job à plein temps. Moi, quand j'arrivais à l'atelier au milieu de la soirée, le travail était déjà largement entamé, de sorte que plusieurs typos, bloqués dans leur travail et souvent énervés, attendaient après moi. Quand je descendais au troisième, c'était la folie furieuse. C'était à qui crierait après moi le plus fort. J'étais comme un pompier qui devait éteindre plusieurs feux en même temps.

Heureusement, j'avais l'esprit vif et je trouvais les bonnes solutions rapidement. À l'atelier, à une exception près, on m'a accepté facilement, voire chaleureusement.

J'étais d'autant mieux accepté que j'étais parvenu à m'imposer sans élever la voix, sans snober qui que ce soit, toujours avec gentillesse, souvent avec humour. Tout un contraste avec le chef de pupitre avec qui je travaillais la plupart du temps, Yves B., qui engueulait volontiers les contremaîtres de l'atelier. Je devais donc réparer aussi les susceptibilités écorchées.

Vers 23 h, je remontais à la rédaction, où sous la direction de mon chef de pupitre je reprenais les pages qu'il décidait d'ouvrir pour les actualiser, les corriger ou les améliorer. Et des pages, Yves en ouvrait beaucoup, beaucoup plus notamment que l'autre chef de pupitre avec qui je m'entendais beaucoup mieux. Malheureusement, je ne travaillais qu'un mercredi par 15 jours avec Marc Doré.

Yves était physiquement imposant : environ 1 m 90, 100 kg au moins, droit comme un chêne, voix forte. Ce n'était pas un rigolo non plus. Il plaisantait rarement, sinon de façon sarcastique. Il parlait peu, souriait peu, mangeait seul, ne parlait pour ainsi dire jamais de lui-même et ne manifestait apparemment aucun intérêt pour la vie des gens qu'il dirigeait.

Cela dit, malgré les tensions inhérentes à son caractère volcanique et à sa personnalité peu communicative, les choses ne se passaient pas trop mal avec lui. Je suppose d'ailleurs qu'il aimait mon travail. Sinon, on ne m'aurait pas gardé, car et Claude Masson et Marcel Desjardins avaient une grande confiance en lui.

Au bout d'un mois, Marcel m'a fait signe d'entrer quand je suis passé devant son grand bureau encombré. Tout sourire, il m'a annoncé que, non seulement on me gardait pour les trois mois, mais qu'on allait s'arranger pour me trouver une place après. Je figurais dans les plans de *La Presse*, m'a-t-il précisé. J'étais fou de joie.

Juste avant, en revenant du cinéma (j'allais souvent au cinoché l'après-midi), j'étais allé marcher rue de la Commune, dans le Vieux-Montréal. J'ai toujours aimé cette rue, d'où on a une belle vue sur le pont Jacques-Cartier, que le soleil illuminait en cette chaude fin d'après-midi d'automne. Je m'étais dit : « J'adore Montréal, j'aimerais rester à *La Presse*. » Et voilà que 15 minutes plus tard, on me proposait d'y poursuivre ma carrière.

J'ai annoncé la nouvelle à Lise, qui en était aussi très contente. Nous avons convenu qu'elle viendrait me rejoindre à Montréal au printemps suivant, le temps de vendre notre appartement à Québec et d'en trouver un dans la métropole.

En prévision de ce déménagement, j'ai commencé à consacrer un après-midi par semaine à visiter un quartier de ma nouvelle ville. Quand le lieu me paraissait assez intéressant pour envisager qu'on y demeure, j'amenais Lise le voir lorsqu'elle venait à Montréal et nous en profitions pour visiter quelques logements.

Au travail, mon intégration se poursuivait bien. J'étais encore intimidé par certaines réputations, bien sûr. Ainsi, quand Foglia est venu me parler pour la première fois, j'étais dans mes petits souliers. D'autant que c'était pour me dire qu'il n'était pas d'accord avec moi. J'avais, quelques jours plus tôt, signé un texte dans la section Opinions, où je défendais le français international contre le français québécois. Foglia exprimait son point de vue avec clarté et fermeté, mais sans agressivité. Il m'a dit que mon texte lui rappelait ceux de Lysiane Gagnon sur le même sujet. Je savais que, même s'ils ne s'entendaient pas toujours, tant s'en faut, ces deux-là s'estimaient mutuellement.

Je trouvais que les salles de rédaction se ressemblaient. Celle de *La Presse* était plus grande, plus prestigieuse aussi, mais les journalistes avaient des personnalités semblables. C'en était surprenant. J'y trouvais donc naturellement ma place.

J'avais été bien accepté au pupitre. J'étais d'autant plus populaire que je déchargeais mes camarades de tâches qu'ils n'aimaient pas beaucoup, voire qu'ils détestaient carrément. Ainsi quand le représentant de la rédaction à l'atelier avait pris sa retraite, les journalistes avaient dû combler son absence en rotation. Ils n'aimaient pas non plus devoir rester en fin de soirée pour se taper les « recasts ». En les faisant quatre soirs par semaine, je leur permettais de finir leur journée de travail plus tôt et sans avoir Yves B. sur le dos pour les deux dernières heures.

Les sautes d'humeur et les vociférations de notre chef de pupitre n'étaient pas de tout repos. Chaque fois qu'il engueulait un pupitreux ou plus souvent un contremaître de l'atelier, je me demandais quand viendrait mon tour. De fait, il ne m'a jamais crié dessus, sauf une fois, beaucoup d'années plus tard, quand il est devenu directeur de l'information et que je faisais partie de ses adjoints. J'avais modifié le contenu de la page 3 sans demander son accord et il était furax. Je dois admettre que je n'aurais pas dû prendre une pareille initiative sans lui en parler. D'autant que j'ai probablement fait le mauvais choix.

Toutefois, quelques mois plus tard, quand François Trépanier a pris sa retraite, c'est moi qui aurais dû obtenir son poste de répartiteur au pupitre. Yves B., devenu entre-temps directeur de l'information, a préféré mon ami Yann Pineau. Même si ce n'était pas un mauvais choix, bien au contraire, j'ai trouvé la décision très injuste.

Soir de catastrophe !

Revenons à mes débuts à *La Presse*. Mon chef de pupitre se comportait correctement avec moi, mais je savais qu'il avait la mèche courte. Lorsque des problèmes se présentaient pendant mon travail à l'atelier, j'étais mal à l'aise de lui en parler. Il ne me le disait pas clairement, mais ce que je sentais au bout du fil, c'est : « Ne m'emmerde pas avec les problèmes. On t'a engagé pour les régler. »

Un dimanche soir, tard en soirée, j'ai découvert un gros trou dans la page éditoriale. Le responsable de la section avait oublié d'envoyer de nouvelles lettres pour l'Opinion du lecteur. Je l'appelle en catastrophe. C'est une erreur de sa part, il en convient volontiers, mais ça ne m'arrange en rien. Il me dit où trouver les lettres, mais il me faut les éditer, ce qui ne s'annonce pas simple, surtout à 22 h, 60 petites minutes avant l'heure de tombée. La page risque d'être terminée en retard. Lorsque je préviens Yves, il est évidemment furieux. Les jurons s'enchaînent au bout du fil. Je n'y suis pour rien, mais c'est sur moi que retombe le stress de la tombée.

Autre difficulté de mon poste : je suis le dernier à voir les pages. Si une faute m'échappe dans un titre, c'est donc moi le coupable désigné. En fait, ce n'est pas tout à fait exact. Il y a bien à la rédaction un super traducteur-correcteur. On lui envoie une épreuve des pages pour qu'il jette un œil aux titres. C'est un homme charmant et brillant. L'ennui, c'est qu'il passe une bonne partie de ses soirées à jouer aux échecs avec un journaliste (pas toujours le même) qui a fini sa journée de travail. Lui n'a pas fini la sienne. Les parties l'intéressent bien plus que les pages, il y jette un coup d'œil distrait. Je ne peux pas beaucoup compter sur lui.

Un jour, une grosse faute m'a échappé dans un titre important. Le Baron ne l'a évidemment pas signalée. Marcel Desjardins me fait venir dans son bureau pour me dire qu'il me faudra être plus

vigilant à l'avenir. C'est dit correctement, mais je trouve la remarque inutile et injuste. Je travaille à *La Presse* depuis quelques mois déjà et c'est la première fois que ça arrive. De plus, je besogne comme un dingue. Je remplace deux personnes en plus de me taper les « recasts ».

Je trouve que c'est beaucoup demander à une seule personne, nouvelle dans la boîte et, qui plus est, sans permanence. En effet, si je travaille à plein temps, je ne suis pas un permanent. Non qu'on doute de ma compétence, mais le journal étant dans une situation financière précaire, aucune embauche n'est autorisée depuis deux ans déjà.

Un soir, je me suis soudain senti très angoissé. Au cours des jours suivants, l'angoisse est revenue, de plus en plus forte. Comme je n'avais pas fait de crises de panique depuis près de 20 ans, j'en ai été très surpris. J'avais la conviction d'être devenu si solide que je n'en ferais jamais plus. Pourtant, quand j'y repense, il m'apparaît que cette rechute n'était finalement pas si surprenante.

Au cours de la dernière année, mon sens de l'adaptation avait été mis à rude épreuve. En pleine récession, j'avais été mis à la porte du *Soleil*. J'avais ensuite vécu plusieurs mois d'incertitude quant à mon avenir, avant d'être embauché à *La Presse* dans des conditions exigeantes et précaires. J'avais dû m'habituer à une nouvelle ville et faire ma place dans une nouvelle salle de rédaction. C'était beaucoup. Peut-être pas pour tout le monde sans doute, mais pour moi oui.

Je raconterai plus explicitement cette nouvelle période d'angoisse dans un autre chapitre. Pour l'instant, je me bornerai à dire que, comme je l'avais fait au *Soleil* dans des circonstances semblables, j'ai continué à travailler. J'avais cette fois une motivation supplémentaire : n'ayant pas ma permanence, je n'avais aucune assurance-emploi. Prendre un congé de maladie aurait mis fin à ma carrière à *La Presse*. Je me suis donc accroché de toutes mes forces, et je suis resté.

Quelques mois plus tard, j'ai été affecté d'office au pupitre week-end. Le poste laissé vacant n'ayant pas reçu la moindre candidature, je suis devenu l'heureux élu, pas trop heureux en fait. J'étais même plutôt mécontent. Mais au moins, j'étais à *La Presse*, et qui plus est, dans un poste régulier.

L'avantage : trois jours de travail seulement. L'ennui, quand on a une femme qui travaille du lundi au vendredi, c'est qu'on ne se voit plus beaucoup. Mais les plaisantins diront que c'était le secret de notre succès.

J'ai profité de mon temps libre pour me lancer dans un vieux projet : la rédaction d'un lexique des difficultés du français dans les médias. La Direction m'avait aussi nommé conseiller linguistique de la boîte. À ce titre, je rédigeais régulièrement des bulletins de terminologie pour les journalistes.

Marcel Desjardins aimait beaucoup ces bulletins. C'est lui qui a suggéré qu'ils soient publiés dans *La Presse*. J'ai proposé pour ma part une autre formule : un « Mot du jour » qui paraîtrait quotidiennement dans le haut de la page 3. Cette rubrique a connu un beau succès. Elle a duré plusieurs années. Jusqu'à ce que je devienne cadre en fait. Le Syndicat a alors déposé un grief, car en principe un cadre ne peut écrire régulièrement dans le journal, en dehors de la page éditoriale. Grief que la Direction a évidemment perdu et qui m'a laissé un goût amer.

En 1997, mon *Lexique* était terminé. J'ai convaincu la Direction de le faire publier par les éditions *La Presse* ; Claude Masson a accepté. On en avait imprimé 2500 exemplaires, si ma mémoire est bonne, qui s'envolaient rapidement. Pourtant, les éditions la Presse n'étaient plus une véritable maison d'édition. Il n'y avait pas de distributeur et l'ouvrage, du moins au début, n'était pas vendu en librairie. Pour s'en procurer un exemplaire, il fallait téléphoner au journal, qui en envoyait une copie par courrier.

Malgré tout, mon *Lexique* se vendait, grâce notamment à Pierre Foglia et à Lysiane Gagnon, qui tous deux en avaient dit du bien dans leur chronique. En fait, les ventes allaient si bien que les libraires ont commencé à faire venir des exemplaires de mon

ouvrage. Il a même fallu en réimprimer 1000 de plus. J'ai été interviewé à la radio et à la télé. L'ouvrage était lancé.

Chef de production

L'année suivante, j'ai été nommé cadre. J'avais hésité à poser ma candidature au poste de chef de production (c'est celui qui gère le personnel du pupitre, en plus d'en remplacer les chefs et les répartiteurs). Mais j'avais plusieurs raisons de le faire.

Primo, soyons terre à terre. Le salaire était élevé, et c'était sans compter la prime de fin d'année, l'allocation de dépenses plantureuse et la caisse de retraite généreuse. Contrairement au *Soleil*, *La Presse* était un journal qui traitait bien ces cadres. Secundo, soyons un peu superficiel. Après avoir été licencié d'un quotidien de Québec, ça me faisait un petit velours d'être nommé adjoint au directeur de l'information dans la plus grosse boîte de la province. Tertio, soyons valeureux. À 53 ans, je me sentais mûr pour un défi comme celui-là.

En revanche, j'étais heureux dans ce que je faisais, en particulier dans mes fonctions de conseiller linguistique. La vente du *Lexique* continuait à bien aller, *Le mot du jour* était une des rubriques les plus lues du journal et ma réputation de spécialiste du français des médias avait débordé du cadre de *La Presse*. Claude Masson avait d'ailleurs laissé entendre que je pourrais être nommé à plein temps à ce poste.

J'étais si plein de doutes le jour où j'ai glissé ma lettre de candidature sous la porte du bureau de l'éditeur adjoint que j'ai essayé de la rattraper, à l'aide d'une règle, quelques heures plus tard. Mais je n'ai pas réussi à le faire et ma candidature a été acceptée. C'est ainsi que je suis devenu cadre à *La Presse*.

Au début, j'ai été heureux de ma décision. Claude et Marcel, ainsi que Michel G. Tremblay, l'éminence grise du triumvirat, me faisaient confiance. J'étais consulté pour toutes les décisions relatives au pupitre.

Malheureusement, j'ai commencé à faire de l'arythmie peu après ma nomination. Y avait-il un rapport entre mes ennuis de santé

et mes nouvelles fonctions ? Je ne sais pas, mais la chose, avec le recul, me semble vraisemblable.

Je me souviens très bien de la première crise qui m'a mené aux urgences. J'avais connu jusque-là une journée particulièrement stimulante. J'avais d'abord dîné avec Claude et Marcel pour discuter du pupitre. Le stage d'été se terminait et je les avais convaincus d'offrir un poste à Rima Elkouri, alors stagiaire, car je la trouvais trop brillante pour qu'on la laisse partir. Mais nous n'avions pas grand-chose à lui offrir, sinon un poste de correctrice.

Au souper, j'ai persuadé Rima d'accepter notre offre plutôt que celle de Radio-Canada, qui de prime abord était plus alléchante, en lui faisant valoir qu'elle était davantage une journaliste de l'écrit et qu'elle ne resterait sans doute pas très longtemps au pupitre. De fait, elle n'y est jamais venue, un poste au reportage s'étant soudain libéré.

De retour au journal, les battements de mon cœur sont devenus de plus en plus irréguliers, à tel point que j'ai demandé à un collègue de me conduire aux urgences, où j'ai passé la nuit en observation. Le lendemain matin, j'ai rencontré un cardiologue, qui m'a à moitié rassuré. Le type d'arythmie dont je souffrais, m'a-t-il expliqué, était bénin. Entendez par là « qui n'entraîne pas la mort ». Mais j'allais vite découvrir que le flutter auriculaire, tout « bénin » soit-il, peut vous pourrir la vie.

Comme j'étais sur le point de partir en Italie, le cardio a jugé bon de me prescrire des bêtabloquants. Après en avoir parlé avec mon médecin de famille, qui jugeait l'ordonnance prématurée après un seul épisode, j'ai décidé de partir en voyage sans médicaments. Au retour, quand j'ai revu le cardio, il l'a très mal pris. Il m'a même mis à la porte de son bureau en me disant : « Vous verrez ça avec votre médecin traitant. »

J'ai trouvé son attitude très cavalière. Mais sur le fond, il avait raison. Quelques mois plus tard, je me suis de nouveau retrouvé aux urgences. Cette fois, j'ai accepté les médocs.

On m'a envoyé voir un autre cardio, avec lequel je n'ai pas entretenu non plus une très bonne relation. Il m'avait prescrit des bêtabloquants de nouvelle génération, dont on sait aujourd'hui qu'ils étaient peu efficaces. De fait, j'avais fréquemment des épisodes d'arythmie qui, sans être graves, me perturbaient et m'inquiétaient. Ma crainte, c'était de me retrouver à l'hôpital un soir où je serais chef de pupitre ou répartiteur.

J'en ai parlé au cardio, mais la situation paraissait l'inquiéter fort peu. « Si les choses se gâtent, allez à l'urgence », m'a-t-il dit. De fait, dans les semaines qui ont suivi, j'ai dû retourner aux urgences de Saint-Denis, deux fois plutôt qu'une, chaque fois en pleine nuit.

La seconde fois, je suis tombé sur une cardiologue qui a pris mon problème au sérieux. Aussi a-t-elle décidé de me garder en observation pendant quelques jours, le temps de tester un nouveau médicament. Dans les jours qui ont suivi, j'ai eu affaire au médecin que je voyais depuis quelques années déjà, tous les quatre mois. Croyez-le ou non, le premier jour il ne m'a pas reconnu. J'ai fait exprès pour ne pas lui dire que j'étais son patient. Le lendemain, il m'a dit, sans trop être sûr de lui : « On se connaît, non ? »

Quand je suis sorti de l'hôpital, j'ai tenté d'être suivie par la charmante dame qui m'avait soigné. Je lui ai même envoyé une jolie lettre. Elle m'a répondu avoir déjà trop de patients. Elle m'a toutefois suggéré un nom et c'est ainsi que j'ai été pris en charge par un nouveau cardiologue, qui savait écouter.

Entre-temps, il s'était passé bien des choses au journal. D'abord, Claude Masson, à qui je devais tant, est mort tragiquement dans un accident d'avion en se rendant en Égypte. Je l'avais vu la veille pour lui demander conseil afin de résoudre un problème épineux au pupitre. Je me souviens d'avoir été inquiet de le voir partir pour ce pays dangereux.

Marcel a pris sa place. C'était bien pour moi. Le plus difficile cependant, c'était de relever désormais d'Yves B., devenu directeur de l'information. Nos relations n'ont pas baigné dans l'huile. Il a confié mon poste de chef de production à quelqu'un d'autre et je suis devenu le cadre bouche-trou du pupitre. Heureusement, il a fini par partir pour devenir rédacteur en chef au *Soleil*, que l'empire Power venait d'acquérir. Pour moi, ça ne pouvait tomber mieux.

Puis, Marcel est mort lui aussi. Philippe Cantin a pris la relève. Il était d'une autre génération et je perdais une partie de mon influence. Mais Philippe est un chic type. Il avait confiance en moi et je m'entendais bien avec lui.

Je suis enfin devenu répartiteur au pupitre. Le répartiteur était le chef d'orchestre du pupitre, même si, en principe, ce rôle était dévolu au chef du pupitre. Mais dans les faits, ledit chef se concentrait sur la une du journal.

J'étais très heureux de ma nomination. L'ennui toutefois, c'est que *La Presse* était un journal dont le fonctionnement était plutôt anarchique. À *The Gazette*, par exemple, on déterminait très tôt dans la journée non seulement ce qui allait être couvert, mais la longueur des textes et la place où ils allaient être publiés. Chez nous au contraire, on mettait tout en marche sans trop se soucier de planifier, en se disant sans doute que le répartiteur s'en occuperait. Le résultat, c'est que tous les jours le pauvre répartiteur devait composer avec des textes trop longs et trop nombreux.

En fin d'après-midi, après la réunion de production, je parcourais la salle de rédaction dans l'espoir de limiter la casse. Avec les filles, c'était un moindre mal. Je ne me souviens pas d'une seule qui cherchait à faire mousser ses articles. Mais avec les gars, c'était la croix et la bannière, la plupart estimant que leurs textes méritaient mieux, voire beaucoup mieux, que le traitement que je leur proposais. Ils acceptaient mal, le cas échéant, d'être limités à deux feuillets ou d'être relégués dans les dernières pages du cahier A.

En outre, beaucoup de journalistes et de photographes étiraient les heures de tombée. Le résultat, c'est que tous les soirs, le journal était édité dans la précipitation. Les pupitreurs étaient réduits à se tourner les pouces en matinée et à rattraper le retard en soirée.

Cette situation, je l'acceptais mal. J'avais écrit un petit rapport, très ironique, intitulé « À *La Presse* rien ne presse ». Je trouvais mon titre très drôle, mais il n'a fait rire personne. Le ton était à l'avenant. Je dois avouer que ce n'était pas très diplomate de ma part ; on ne s'étonnera pas qu'il n'ait pas connu le succès espéré.

Tous les jours, je devais pousser sur les reporters, sur les photographes, sur les correcteurs, sur les graphistes et sur les pupitreurs, ce qui faisait beaucoup de gens. Si mon problème d'arythmie avait été maîtrisé, peut-être me serais-je montré plus patient. Mais je l'étais de moins en moins.

Après la crise qui m'a mené à l'hôpital pour plusieurs jours, j'ai rencontré mon rédacteur en chef pour lui demander d'être relevé de mes fonctions. Mais Philippe, estimant que la relève n'était pas prête, m'a gentiment demandé de rester deux ans de plus. Cet homme était si sympathique et si convaincant qu'il était difficile de lui dire non. D'autant qu'il avait raison.

J'ai donc accepté, et je ne le regrette nullement. Le journal continuait à fonctionner de manière anarchique, mais je me sentais utile. J'étais aussi à la tête d'une équipe rajeunie, qui m'aimait bien et travaillait fort.

Cependant, les textes, souvent trop longs, qui arrivaient en retard, les photos après lesquelles il fallait courir, la course quotidienne contre la montre m'exaspéraient de plus en plus. Si je parvenais à épargner à mon équipe mes sautes d'humeur, il n'en allait pas toujours de même à l'égard des reporters et de certains cadres.

Nous avions notamment un nouveau directeur de la photographie. Ce n'était pas un mauvais bougre, mais il aimait beaucoup les photos jolies. Moi, je cherchais plutôt des photos

informatives. Souvent, il essayait de me convaincre de publier des images, belles sans doute, mais sans intérêt journalistique. La plupart du temps, je ne les publiais pas, et les choses en restaient là.

Un jour toutefois, il a lourdement insisté. Je ne me souviens plus du sujet de la photo. Je me rappelle seulement que je n'en voulais pas. Plus tard, dans le bureau du directeur de l'information, il est revenu à la charge. Exaspéré, je lui ai lancé : « Moi, je fais de l'information, pas de la décoration. » Il a quitté le bureau en coup de vent, laissant un grand froid derrière lui. Éric Trottier m'a dit que j'avais exagéré, ce dont j'ai convenu, promettant de présenter mes excuses.

Peu de temps après, je me suis emporté contre Michèle Ouimet, qu'on avait affectée à la planification des élections en cours. Je me souviens de sa réaction : « Je sais que tu m'aimes bien. Alors, si tu m'engueules, c'est parce que t'es soumis à des pressions considérables. » Prendre à partie des gens que je n'aimais pas trop, ça pouvait aller. Même que des fois, ça me faisait plaisir. Mais les coups de gueule ou les impatiences à l'égard des gens que j'aimais bien m'ont fait réfléchir. Quelque chose ne tournait pas rond.

Je me suis dit qu'il était temps que j'aille voir ailleurs. J'avais tenu ma promesse. J'avais fait deux ans de plus et formé une relève. « Cette fois, m'a dit Philippe, j'accepte ta démission. »

Éric Trottier, de son côté, a semblé regretter ma décision. Il m'a laissé entendre que si Pierre Loignon prenait sa retraite, je pourrais obtenir son poste de chef de pupitre. J'aimais bien Éric, avec qui je me plaisais à travailler. Doté d'une forte personnalité, il pouvait se montrer autoritaire à l'occasion. Mais ses directives étaient toujours claires et sensées. Avec lui, on savait à quoi s'en tenir.

Je lui ai répondu que je n'étais plus intéressé. Mais quand Pierre a annoncé son départ quelques mois plus tard, j'ai eu un petit pincement au cœur. Je ne m'attendais pas à ce qu'il parte aussi tôt. Au fond, j'en avais marre d'attendre. C'est pour cela que

j'avais dit non. J'ai manqué de patience comme cela m'est arrivé souvent.

Le blogue de français

Continuer à travailler au pupitre, mais comme simple pupitreur n'a pas été facile. Je m'ennuyais un peu et parfois j'avais du mal à recevoir des directives après avoir passé plusieurs années à en donner. Je me souviens d'avoir envoyé paître Claude Fortin, qui de subalterne était devenu mon supérieur. Ma tirade devait ressembler aux dialogues de *District 31*. Le pauvre Claude, pas méchant pour deux sous, en était resté estomaqué. Je me suis excusé le lendemain, et mes regrets étaient sincères, mais le mal était fait.

En revanche, le fait de redevenir syndiqué me permettait de lancer le blogue des *Amoureux du français*. Éric Trottier, notre directeur de l'information, se préoccupait de la relève. Aussi a-t-il suggéré que deux collègues correctrices, Lucie Côté et Fabienne Couturier, y participent. Si la seconde a accepté avec empressement, la première a refusé l'offre.

L'expérience s'est révélée plus difficile que prévu. Non pas à cause de Fabienne, qui était une partenaire hors pair. Mais le contexte avait bien changé depuis *Le mot du jour*, quelques années plus tôt. En 2004, c'était le début des blogues et de l'interaction. Les gens lisaient et pouvaient réagir. Si beaucoup se montraient gentils, d'autres, assez nombreux tout de même, bien protégés derrière leur écran et rassurés par l'anonymat de leurs pseudonymes, nous envoyaient des commentaires acidulés.

Pour expliquer ce qui se passait, j'aimerais faire un retour en arrière. Quand on m'avait confié la responsabilité du français au *Soleil*, au début des années 70, mes conseils étaient habituellement bien reçus. Il est probable que les conseillers linguistiques de Radio-Canada n'étaient pas non plus contestés. Nous étions dans les années qui ont précédé l'arrivée du PQ au pouvoir et l'adoption de la loi 101. Dix ans plus tôt, l'Office de la langue française avait été créé en même temps que le ministère

des Affaires culturelles. Non seulement le Québec voulait-il affirmer la prépondérance du français, mais encore souhaitait-il que ce français soit de qualité. Radio-Canada, dont c'était la grande époque, donnait l'exemple d'un beau français qui s'apparentait à celui de la France. Les autres médias emboîtaient le pas.

Peu à peu cependant, le Québec s'est éloigné de cette norme. Les premiers bouleversements, il me semble, sont venus du théâtre. Après le succès des *Belles-sœurs*, non seulement s'est-on mis à écrire en joual, mais on a commencé à traduire des pièces en joual. Michel Tremblay, à qui je ne lance pas la pierre, a eu beau répéter que le langage de ces pièces était celui d'un milieu et d'une époque, et non celui d'une nation, rien n'y fit. Puis en 1968, *L'Osstidcho* a à son tour beaucoup contribué à populariser le québécois.

Dans les universités, notamment à Québec, à Trois-Rivières et à Sherbrooke, des linguistes nationalistes et identitaires, les aménagistes, ont alors commencé à lutter pour imposer une langue affranchie du français standard, considéré comme la langue d'une élite francisée, aliénée et colonisée.

Pour ma part, je ne vois pas en quoi parler ou écrire un français standard, compréhensible dans l'ensemble de la francophonie, est une attitude de colonisé. À ce compte, des écrivains comme Dany Laferrière, né à Haïti, Leïla Simani, née au Maroc, Kamel Daoud, né en Algérie, Amin Maalouf, né au Liban, Alain Mabanckou, né au Congo, Hubert Reeves, né au Québec, ou Gabrielle Roy, né au Manitoba, seraient aussi des aliénés. Mais ils ne le sont pas, car en tant que francophones, ils ont reçu la langue française en héritage.

Tout comme Fabienne, j'ai défendu ce point de vue sur notre blogue. Beaucoup de nos lecteurs partageaient cette opinion, mais pas la totalité. Le blogue des *Amoureux du français* portait bien mal son nom. Il ressemblait de moins en moins à un club de rencontres et de plus en plus à un procès devant jury. Les échanges entre partisans d'un français international et tenants

d'un français québécois étaient souvent vifs, voire acrimonieux. D'autant qu'au début du moins, il n'y avait pas la moindre modération. Tous les propos étaient mis en ligne, fussent-ils impolis ou injurieux.

Fréquemment, les débats étaient acerbes et déplaisants. Je me souviens notamment d'un linguiste, grand admirateur de la langue anglaise et grand dénigreur du français (du moins du français dit de France), qui commentait notre blogue chaque jour, parfois à plusieurs reprises, contestant la presque totalité de nos carnets. J'ai eu beau lui suggérer de lancer son propre blogue, il préférait squatter le nôtre. Plus collant que ça, tu te réincarnes en sangsue.

Tout cela était pénible à gérer. Au bout d'un certain temps, Fabienne, lassée sans doute par ces controverses répétitives, a décidé de jeter l'éponge. J'ai décidé de continuer seul.

Quand la modération s'est imposée, j'ai perdu des lecteurs, qui considéraient que le refus de certains commentaires constituait une atteinte à leur liberté d'expression. Tant pis ! J'ai beaucoup gagné en tranquillité d'esprit.

Certes, il me fallait toujours supporter mon linguiste teigneux. Mais quand je me levais le matin, je n'avais pas le déplaisir de lire en ligne ses propos négatifs et répétitifs. Tant que je ne les approuvais pas, ils restaient en rade et je prenais un malin plaisir à faire patienter leur auteur.

Il m'a fallu quatre ans et d'habiles manœuvres pour réussir à me débarrasser de mon contestataire attiré. Il a réapparu brièvement sous la plume d'un Californien, professeur d'anglais qui se passionnait pour le français québécois. Comme par hasard, il avait le même style et tenait les mêmes propos. Mais l'astuce a fait long feu.

Cependant, cette petite victoire survenait un peu tard. J'ai laissé tomber le blogue des *Amoureux du français* en 2010 en même temps que mon rôle de conseiller linguistique. J'en avais assez

d'être la cible des défenseurs du français québécois. C'était devenu trop lourd pour moi.

Une autre expérience reliée au français s'est révélée plutôt frustrante. En 2004, j'ai publié la troisième édition de mon *Lexique*. Elle proposait plus de 2000 solutions aux problèmes les plus courants du français au Québec. Et cette fois, les éditions La Presse étaient bel et bien ressuscitées, de sorte que j'espérais un beau succès.

Certes, les 3500 exemplaires ont fini par être vendus, ce qui, dans le monde de l'édition au Québec, peut être considéré comme un succès. D'autant que, en trois éditions, *Le Lexique* a été écoulé à près de 10 000 exemplaires. Mais pour être honnête, j'attendais davantage. J'estimais, à tort ou à raison, que mon ouvrage avait un meilleur potentiel.

Je me suis longtemps interrogé sur ce demi-succès, que j'ai vécu comme un demi-échec. Cela m'obsédait. Puis, la lumière s'est faite peu à peu.

Il est vrai que Les éditions La Presse ont mal distribué mon ouvrage, mais j'estime être en partie responsable de mes déboires. Moi qui étais un spécialiste des titres à *La Presse*, j'avais choisi pour mon propre ouvrage un titre long et rébarbatif. Mon ouvrage s'appelait *Le lexique des difficultés du français dans les médias*. Ouf ! À l'époque où j'étais cadre au pupitre, si un pupitreux m'avait montré un titre pareil, je lui aurais demandé de refaire ses devoirs. De plus, ce mauvais choix laissait croire que l'ouvrage était destiné aux seuls membres des médias alors qu'il s'adressait à tous les gens qui, dans le cadre de leur travail ou de leurs études, devaient parler en public ou écrire.

Il faut ajouter qu'en acceptant de devenir cadre, j'avais perdu *Le mot du jour* et, du coup, ma petite notoriété en tant que spécialiste du français au Québec.

J'ai continué pendant un moment à travailler à la quatrième édition de mon *Lexique*. J'ai ainsi ajouté quelques centaines de mots à mon ouvrage et modifié quelques entrées. Les éditions

La Presse n'ont pas l'intention de la publier, mais j'ai obtenu la permission de la mettre en ligne. Je le ferai sans doute. Mais je n'ai pas très envie de relancer les débats et de justifier de nouveau mon point de vue. Quand je le ferai, ce sera sans la moindre velléité de polémique. Juste par amour pour le français.

Le blogue de tennis

Quand en 2006, j'ai été assez fou pour accepter un autre blogue, celui sur le tennis, il est aussi devenu un terrain d'affrontements. Cette fois, entre fans de Roger Federer et fans de Rafael Nadal. Mais ces confrontations me touchaient moins profondément même si, étant moi-même un admirateur du Suisse, il m'arrivait de perdre ma zénitude. Le tennis était un jeu. Un jeu passionnant certes, mais un jeu tout de même, alors que la langue française me prenait aux tripes.

Aussi ai-je eu beaucoup plus de plaisir à animer ce blogue que celui sur le français. Quand j'ai pris ma retraite officielle en 2008, je l'ai d'ailleurs gardé. J'avais accepté de m'occuper de ce blogue, dont personne ne voulait, pour trois mois. Je l'ai finalement conservé pendant sept ans, jusqu'à ce que je prenne ma retraite pour de bon à la fin de 2013.

Mais revenons à 2005, où je m'ennuyais au pupitre et où le blogue des *Amoureux du français* me donnait bien du souci. Michelle Ouimet, devenue chef des nouvelles, a convaincu la direction de me confier la formation des jeunes journalistes. Peu de temps avant, elle m'avait confié la supervision d'une jeune reporter brillante, mais dont le français était jugé moyen. Sous ma supervision, elle avait réalisé de tels progrès que la Direction avait décidé d'étendre l'expérience.

Les reporters choisis m'envoyaient leurs textes avant publication. Je les annotais plus ou moins lourdement, selon les cas, corrigeant les fautes au passage et leur suggérant des modifications. Je les rencontrais aussi à l'occasion pour discuter de leur écriture, je leur suggérais des lectures pour améliorer leur style et je leur signalais les erreurs répétitives. C'est ainsi que j'ai aidé plus d'une cinquantaine de journalistes à améliorer leur français.

En 2006, on m'a demandé d'être le codirecteur du stage d'été, expérience que j'ai répétée en 2007. Je devais de nouveau

codiriger le stage en 2008. J'avais même supervisé les examens de sélection, mais *La Presse*, de nouveau durement touchée par une récession, a mis fin à ces formations.

C'est cette année-là que j'ai pris ma retraite officielle. Pourtant, quelques mois plus tôt, je n'avais pas du tout l'intention de quitter *La Presse*. J'avais vu un documentaire sur des Québécois connus qui étaient encore très actifs une fois passé le cap des 80 ans. Le film était si stimulant qu'il m'avait donné l'envie de ne jamais devenir retraité.

Toutefois, je me suis retrouvé coincé dans un conflit qui opposait le Syndicat à la Direction au sujet du statut des employés du site web du journal. Ces derniers avaient des conditions de travail inférieures. Avec raison, le Syndicat voulait mettre fin à cet apartheid. Mais au lieu d'attendre le renouvellement de la convention collective, on a décidé de porter immédiatement un grand coup en empêchant les journalistes de la rédaction de collaborer au site web.

Dans les faits, cette interdiction ne touchait pas grand monde, puisque peu de reporters écrivaient pour Cyberpresse. Mais la mesure frappait de plein fouet les blogueurs. Pas tous cependant. Les deux plus populaires, Patrick Lagacé et François Gagnon, étaient exclus de la liste, parce qu'ils avaient signé une entente pour bloguer en arrivant à *La Presse*. Richard Héту et Stéphane Laporte, très lus eux aussi, n'étaient pas concernés par la directive parce qu'ils étaient collaborateurs. Quelques journalistes dont j'ai oublié les noms n'étaient pas touchés non plus parce qu'ils travaillaient pour d'autres journaux de l'empire Gesca. Bref, l'interdiction de collaborer ne s'appliquait qu'à quatre blogueurs, dont moi qui écrivais deux blogues.

Je trouvais la situation injuste. En compagnie des trois autres blogueurs concernés, j'ai tenté de convaincre le Syndicat d'employer une autre stratégie, au lieu de se servir de nous comme otages. Sans succès. J'ai accepté la situation de mauvais gré.

Trois mois plus tard, quand la saison de tennis a repris en janvier 2008, j'ai décidé de braver l'interdiction du Syndicat et j'ai repris le blogue. C'était une folie, et je la regrette. Si j'avais fait partie d'un syndicat de casseurs de jambes, je me serais retrouvé à l'hôpital. On ne m'a pas cassé les jambes. Juste les pieds, mais au figuré. Le climat de travail est devenu insupportable et j'ai recommencé à faire de l'angoisse. Tant et si bien que j'ai choisi la retraite.

La solution était d'autant plus tentante que *La Presse* m'offrait neuf mois de salaire en plus d'un contrat de deux ans pour continuer les blogues de tennis et de français. Il faut préciser que, une fois retraité, je n'étais plus touché par l'interdiction. C'était aussi absurde que ça.

Quelques semaines plus tard, une entente était signée et le conflit était réglé. Mais il était trop tard pour faire marche arrière. Cela dit, je n'ai jamais regretté ma décision, qui me soulageait de bien des tensions. Mais je me reproche encore d'avoir quitté le journal dans de telles conditions. *La Presse* avait été pour moi une belle histoire. Elle m'avait ouvert ses portes en pleine récession, après que *Le Soleil* m'eut licencié. Elle avait donné un nouveau souffle à une carrière que j'hésitais à poursuivre. J'y avais connu des gens super, j'y avais fait de belles expériences, j'y avais été heureux, et voilà que je la quittais, par ma faute, dans des conditions amères en décevant des collègues qui avaient confiance en moi.

Heureusement, mes liens avec *La Presse* ne se sont pas arrêtés là. Le contrat de deux ans que j'avais signé en partant a été renouvelé à quelques reprises, de sorte que j'ai continué à collaborer avec le journal pendant plus de cinq ans.

À vrai dire, ces dernières années ont été un délice. À tel point que je me suis demandé si je n'aurais pas dû consacrer une plus grande partie de ma carrière à la couverture des sports. Mais c'était une illusion sans doute. Je couvrais les grands tournois de tennis dans des conditions quasi idéales. Je jouissais d'une

liberté à peu près totale. Personne ne me disait quoi faire ou comment le faire.

Je travaillais beaucoup pendant les grands tournois, mais c'était mon choix. Le sujet me passionnait et j'avais des lecteurs nombreux. Le blogue générait souvent des milliers de clics par jour. Il est même arrivé de sauter la barre des dix mille clics.

Si j'avais vécu seul, peut-être aurais-je continué quelques années de plus. Mais Lise, qui était à la retraite, se définissait comme une veuve du tennis. Il est vrai que, lorsque commençait un tournoi du Grand Chelem, je disparaissais pour quinze jours. Davantage en fait, car je commençais à écrire sur l'événement avec son début et je lui consacrais quelques articles une fois l'événement terminé. Bref, un Grand Chelem, c'était trois semaines de couverture. À temps plein.

Nous voyagions plus que par le passé, mais il fallait tenir compte du calendrier des tournois. Nous partions habituellement après l'Open d'Australie, au début de février, et nous revenions avant Roland-Garros, au milieu du mois de mai. L'été, nous allions voir notre fils Antoine et sa petite famille en Gaspésie, entre Wimbledon et la Coupe Rogers. Ce n'était pas si mal, mais si nous voulions nous lancer dans un grand projet de voyage, il fallait sacrifier le blogue de tennis.

J'ai fini par le faire après l'US Open de 2013, où nous sommes partis pour une grande virée de 20 mois sur les routes de l'Amérique du Nord. Toujours journaliste dans l'âme, j'ai raconté ce périple chaque semaine sur le site web du magazine *Camping Caravaning* et, au retour, j'ai réuni et réécrit mes carnets dans *Deux itinérants en Mercedes* (qu'on peut trouver sous l'onglet PDF de mon blogue).

Depuis, j'ai continué à écrire mes carnets, où je parle, comme le dit l'accroche de mon site, de voyages, de lectures, de films, de disques, d'impressions ou d'humeurs, de la vie quoi ! Je les considère comme une forme de journalisme. Bien sûr, ils tiennent plus de la chronique ou de la critique que du reportage.

Mais j'ai toujours eu davantage une âme de chroniqueur que de reporter.

Ces carnets me permettent aussi d'écrire, ce que je n'ai pas fait beaucoup durant ma carrière, si longue a-t-elle été. À la suite de concours de circonstances et de choix plus ou moins improvisés, j'ai finalement passé plus de temps dans des postes de direction ou d'édition.

Est-ce que je regrette de ne pas avoir écrit davantage ? Il m'est difficile de répondre à cette question. Certes, j'aime écrire et de ne pas l'avoir fait davantage m'a sans doute manqué.

Cela dit, s'il est vrai que j'aime écrire, je répugne à le faire sur n'importe quoi ou dans n'importe quelles circonstances. Il ne m'a jamais plu, par exemple, de couvrir des conférences de presse ou de rapporter des nouvelles. C'est pourquoi je ne suis pas amer d'avoir passé la majeure partie de ces 45 ans à dessiner des pages, à réviser des textes, à concevoir des titres, à rédiger des légendes, à donner des conseils linguistiques, à former de jeunes journalistes, à concevoir la première page d'un quotidien ou à diriger le travail d'édition.

En revanche, je me suis longtemps demandé si je ne m'étais pas dispersé en sautant constamment d'un domaine à l'autre et d'un poste à l'autre. Pendant longtemps, ces méandres m'ont turlupiné. Puis, j'ai commencé à me dire : qui au Québec a commencé sa carrière comme critique de cinéma et l'a finie comme blogueur de tennis, après avoir été entre les deux, qui plus est dans deux journaux, conseiller linguistique, réviseur, répartiteur et chef de pupitre ? Aucun sans doute. Et cette réponse a d'un coup mis un baume sur mes frustrations. Envolés, mes regrets !

Finalement, j'ai connu une carrière diversifiée, stimulante et passionnante. Elle aurait pu être meilleure, sans doute. Mais j'en suis heureux !

3. Camille et Berthe

*« Je comprenais que, malgré les chagrins,
les erreurs, les échecs et la défaite,
j'avais, grâce à mes parents,
le goût du bonheur, du combat et des victoires. »*

- Marc Lavoine



Des parents pas tout à fait les mêmes

Chaque fois que j'ai parlé de notre père avec mes sœurs ou mes frères, j'ai eu l'impression de ne pas avoir eu le même papa. Eux conservent de Camille un très beau souvenir. Notre paternel, ils l'ont adoré. Encore récemment, mon frère Gilles lui a rendu un bel hommage.

Moi au contraire, pendant longtemps, j'ai rabâché que je ne l'aimais pas. La nouvelle que j'ai publiée dans le livre des étudiants de lettres de 1967 était même très dure à son égard. Il m'a fallu beaucoup de temps pour l'accepter et finalement pour l'aimer. Que s'était-il passé pour que je passe à côté de mon père à ce point ? Pour que je prenne en grippe un homme qui m'aimait et qui a été bon pour moi ?

J'ai eu une partie de la réponse au cours d'une psychothérapie. « Votre mère, m'a dit la psy, n'a pas permis à votre père d'être présent auprès de vous. Elle vous a gardé pour elle seule. »

Comme je l'ai raconté ailleurs, j'étais non seulement son premier fils, j'étais le premier enfant à sortir du ventre de ma mère, ma sœur aînée ayant été adoptée. Dès le début, il s'est créé entre elle et moi un lieu très fort, qui a perduré. J'étais le chouchou. Je ne m'en rendais pas compte. Ce n'est que bien plus tard, après que j'eus quitté la famille, que mes frères et sœurs ont commencé à m'en parler. Chaque fois que j'annonçais ma venue, notre mère, paraît-il, devenait folle de joie à l'idée de revoir son fils adoré. Pour eux, l'affaire était entendue : j'étais son préféré. Ils ne semblaient pas m'en vouloir. Peut-être parce que notre mère n'a jamais été injuste non plus à leur égard.

Son amour n'était pas aussi excessif que celui de la mère de Romain Gary, tel qu'on peut le voir dans *La promesse de l'aube*. Je n'étais pas fils unique et ma maman n'était pas veuve. Son affection ne la rendait pas aveugle non plus à mon égard. Elle connaissait bien mes limites, voire mes défauts. Mais il est vrai

que Berthe m'aimait profondément, qu'elle me pardonnait tout et qu'elle avait foi en moi.

Avec le recul, j'aime à dire qu'entre une mère qui aime trop et une qui n'aime pas assez, je n'hésiterai jamais. Vaut mieux être trop aimé. C'est au fond un immense privilège. J'y ai trouvé une confiance en moi qui m'a suivi tout au long de ma vie.

Dans ces conditions, quelle place pouvait occuper mon père ? Toute petite. Il est devenu le pourvoyeur, rôle dont il s'occupait fort bien. Je n'ai manqué de rien. Il n'a pas hésité à sortir le chéquier pour que je fasse mes études classiques, pourtant chères. Et à l'université, comme je n'avais droit ni aux bourses ni même aux prêts, il a tout payé : les droits de scolarité comme la pension à Québec. Généreusement, sans jamais rechigner, comme je l'ai raconté précédemment.

Certes, je l'irritais par moment. Il trouvait que ma mère me surprotégeait comme la Joséphine de *La pension Velder*. Parfois, il disait à Berthe « ton fils-e-que », une expression utilisée dans ce feuilleton par cette mère qui n'en avait que pour son fils. Il me trouvait rêveur, distrait, dans la lune. Cela l'agaçait.

De mon côté, je l'ai longtemps redouté. Ses grosses mains, sa grosse voix, son ton parfois bourru m'impressionnaient et me faisaient peur. Avec lui, j'avais tendance à dissimuler et à mentir. Je n'ai jamais été vraiment capable de l'affronter directement. Malgré tout, j'étais têtue et peu obéissante.

Ailleurs, dans cette autobiographie, je raconterai comment, à l'adolescence, nos deux planètes se sont inexorablement éloignées. Lui, industriel, notable et conformiste, moi, intellectuel, marginal et rebelle, nous n'étions pas faits pour bien nous entendre. Même physiquement, nous étions dissemblables. Lui court et trapu. Moi grand et mince.

À l'université, quand j'ai laissé pousser mes cheveux et ma barbe, je l'ai beaucoup déçu. Attristé aussi, sans doute. Je crois qu'il avait un peu honte de moi. D'autant qu'il ne comprenait pas trop

ce que j'étais allé faire en lettres, lui qui aurait aimé avoir un avocat. Mais il n'a pas cherché à m'imposer ses valeurs. Il ne m'a pas accablé non plus, me laissant vivre ma vie.

Pendant, notre relation s'est beaucoup améliorée quand je suis devenu journaliste au Soleil. J'exerçais un métier qui, pour lui, était prestigieux. Il en était fier.

J'ai commencé à me rapprocher de mon père après sa crise cardiaque et, plus encore, après son AVC. J'étais allé le voir à l'hôpital avec mes deux frères, barbus et chevelus comme moi. Aucun de nous n'avait comblé ses attentes. Nous ne lui avons pas succédé à la tête de son entreprise, qu'il avait dû liquider. Nous n'étions pas devenus avocats ou médecins. Mais il nous aimait. Je crois même que, en dépit de tout, il était content de nous.

Sa crise cardiaque et son AVC l'avaient laissé très diminué. À 65 ans, il était devenu un vieillard, qui marchait avec une canne. Mais il avait accepté cet état avec un stoïcisme qui, encore aujourd'hui, m'impressionne et me remplit d'admiration. Son caractère aussi s'était adouci. Il avait perdu ce côté autoritaire qui, enfant, me terrorisait presque. Il manifestait volontiers son affection et sa tendresse, ce que je n'avais jamais vu à l'époque où je vivais dans sa maison. Il lui arrivait même de se montrer ému et de verser quelques larmes. Il me semble aussi qu'il était devenu plus ouvert, en tout cas, certainement moins fermé que par le passé à mes idées et à celles des autres enfants.

C'est ainsi que j'ai eu la chance de me réconcilier avec lui avant qu'il ne meure à la veille de ses 70 ans.

Maintenant que j'ai largement dépassé cet âge, je me rends compte de tout ce que je lui dois et de tout ce que j'ai appris de lui. Camille, c'était le pilier de la famille. Pas son inspiration ; ça, c'était le rôle de Berthe. Mais sa solidité, son assise.

« Je suis là. Tout va bien aller ! »

Ma mère, comme beaucoup de Baril, était une femme anxieuse, angoissée même. Pendant les années où elle a eu ses enfants, elle était même sujette à des crises de panique. Dans ces moments d'inquiétude, m'a-t-elle raconté, mon père lui prenait la main et lui disait : « Je suis là. Tout va bien aller ! »

Camille avait pourtant eu une enfance difficile. Il n'avait que deux ans quand sa mère était morte. Son père s'était remarié avec une femme qui s'était amenée avec ses cinq filles. Puis, du nouveau mariage étaient nés deux autres garçons. Ne restait pas beaucoup de place pour ce fils du premier lit, comme on disait alors.

Apparemment, la belle-mère n'a jamais bien traité Camille, qui de son côté ne l'a jamais aimé. Il ne prenait d'ailleurs pas la peine de s'en cacher. Cela explique sans doute pourquoi je n'ai jamais eu d'affection pour cette grand-mère.

Cela dit, avant même que le concept de la résilience ne vienne à la mode, il avait fait preuve d'une grande faculté d'adaptation et d'une grande solidité. J'aime à penser que cela lui vient de son père. À dix ans, Albert avait suivi sa famille aux États-Unis. Quand les siens sont revenus au pays, il ne les a pas suivis, préférant s'installer à Lowell, la ville de Jack Kirouac, pour gagner sa vie. Il avait 27 ans quand il a fini par rentrer au Québec. Installé à Trois-Rivières en 1913, il a fondé l'entreprise de portes et fenêtres qui l'a rendu riche et dont mon père a hérité en partage, à sa mort en 1944. Grâce à Albert Roux Portes et Châssis, nous n'avons jamais manqué de rien.

Je n'ai pas connu mon grand-père paternel, mort quelques mois avant ma naissance. Mais d'après ce que je sais de lui, il était de la race des audacieux, des fonceurs. Je ne crois pas que mon propre père partageait son audace. Toute sa vie, Camille est resté à Trois-Rivières. Loin de sa ville natale, il perdait sa belle

assurance. Mais de son père, il avait gardé assurément la force de caractère.

Mon grand-père Baril a lui aussi vécu aux États-Unis, une dizaine d'années dans son cas. Comme mon autre grand-père, tout illettré qu'il ait été, il y avait appris l'anglais, langue dont il se souvenait fort bien quand la télévision est apparue au Québec dans les années cinquante. C'est lui qui nous traduisait, plutôt bien selon mon souvenir, les répliques du *Jackie Gleason Show*.

Mais il n'était pas pour autant un explorateur. Pour un homme de son époque, il était étonnamment émotif. Le Premier de l'an, quand ses neuf enfants venaient lui demander sa bénédiction à tour de rôle, il versait quelques larmes et chacun des rejetons se mettait à pleurer.

Était-il angoissé ? Je ne le crois pas. Inquiet ? Peut-être, mais il n'en laissait rien paraître. Je ne serais pas surpris que l'anxiété familiale soit plutôt venue de ma grand-mère, une femme discrète qui prenait peu de place. Chez les enfants, en tout cas, l'anxiété, voire l'angoisse, était répandue. La sœur aînée de ma mère souffrait d'agoraphobie. On n'employait pas ce mot à l'époque, mais on savait que notre tante ne sortait pas seule. Ma mère, par exemple, l'accompagnait chez le dentiste ou chez le médecin. Autre exemple de la merveilleuse solidarité de l'époque : dans les dernières années de sa vie, quand elle vivait seule et avait trop peur parfois, une des filles d'Alfred, dont la famille vivait au rez-de-chaussée, montait coucher avec elle. Un autre oncle prenait des calmants. Quant à ma mère, je l'ai déjà dit, elle a longtemps souffert d'angoisse. Pour les autres, je ne sais pas, mais il est évident que les Baril n'avaient pas la force de caractère des Roux.

Pendant longtemps, sur le plan physique, j'ai ressemblé plus aux seconds. Mais sur le plan du caractère, j'étais incontestablement un Baril. Puis avec l'âge, je me suis mis à ressembler de plus en plus au Baril. Mais psychologiquement, je me suis rapproché des Roux. Allez-y comprendre quelque chose !

Dans un autre chapitre, je raconterai comment j'ai dû lutter contre l'angoisse pendant des années. Je faisais partie, comme l'appelait Marcel Proust, de la « famille lamentable et magnifique des nerveux ». Je suis de ceux-là dont Emmanuel Carrère dit dans *Yoga* : « nous sommes le sel de la terre, nous les nerveux, les mélancoliques, les bipolaires, nous qui passons nos vies à nous battre contre ces *chiens noirs* dont parlait un autre grand dépressif, Winston Churchill ».

L'émotivité n'a pas que des désavantages, fort heureusement. Le monde des émotions ouvre aussi des portes. Je tiens sans doute de mon côté maternel ma passion pour les arts. Je suis pourtant né, comme je le dirai ailleurs, dans une maison sans livres, sans disques et sans tableaux. Mes parents, peu instruits, ne s'intéressaient pas à la culture et mon père manifestait même une grande méfiance à l'égard des artistes, ces gens à la moralité douteuse. Mais ma mère avait, naturellement, une nature d'artiste. Quand mon père est mort, elle a commencé à faire de la peinture et elle s'est jointe à une chorale. Elle n'a jamais essayé de me détourner de mes penchants artistiques. Contrairement à mon père, elle n'a jamais cherché à savoir ce que je lisais. Elle n'était pas effrayée à l'idée que je m'aventure dans des lectures peu recommandables.

Pendant les cinq premières années de ma vie, j'ai passé beaucoup de temps avec elle. Ma sœur Yvonne était à l'école et Clément, qui m'a suivi, est mort dix jours après sa naissance. Quant à Raymond, Gilles et Jocelyne, ils n'étaient pas encore nés. Maman m'amenait partout et me parlait beaucoup. Cela m'a assurément beaucoup stimulé. D'autant qu'elle était très intelligente. Elle était une première de classe qui avait dû abandonner l'école en 8^e année pour aller travailler dans une usine de textile.

Comme beaucoup de gens inquiets, Berthe avait un grand sens de l'humour. J'ai vite découvert moi aussi qu'il n'y a pas de meilleur antidote à l'inquiétude. Vive d'esprit, elle avait toujours le mot pour rire. Elle aimait raconter des histoires cocasses en imitant les gens dont elle parlait. C'est ma sœur cadette qui a

hérité le plus de ce talent. Elle avait la moquerie facile, un trait dont j'ai hérité. Mais elle n'était jamais méchante, ce qui n'a pas toujours été mon cas.

Elle était très timide avec les gens qu'elle ne connaissait pas, et plus encore s'ils étaient instruits. Je me souviens des obsèques de Marie, une des sœurs de Louise, ma première petite amie. Nous nous sommes retrouvés, ma mère et moi, à la table principale, juste en face d'une tante de Louise qui appartenait à la haute bourgeoisie montréalaise. La tantine avait beau être gentille, ma mère n'a pas dit deux mots. C'était son côté fille de condition modeste. La réussite de notre père n'y avait rien changé. Mais moi, je trouvais qu'elle avait de la classe même si elle n'était pas de la haute. Elle était belle, s'habillait avec goût et avait une élégance naturelle.

Quand je suis entré au séminaire Saint-Joseph, elle a craint que mes études ne nous éloignent. Mais cela ne s'est pas avéré. Contrairement à Camille, Berthe et moi étions sur la même plaque tectonique. Je suis toujours resté proche d'elle.

Ce qui ne veut pas dire que j'étais très présent. Dès l'adolescence, j'ai commencé à trouver que son affection pouvait être envahissante. C'est une des raisons qui m'ont poussé à quitter Trois-Rivières rapidement. J'ai habité Québec, puis Montréal. J'allais la voir une fois par mois. J'arrivais le samedi et repartais le dimanche. Pour elle, c'était toujours trop peu. Je l'appelais rarement ; c'est elle qui le faisait à l'occasion.

Nous parlions aisément. De tout et de rien. Parfois, nous abordions des sujets plus profonds. Je me souviens d'une conversation en particulier. J'avais 24 ans et je venais de vivre une nouvelle rupture douloureuse. Nous avons parlé longuement de ma relation longtemps compliquée avec les femmes.

Ce que j'ai toujours aimé d'elle, c'est qu'elle ne jugeait pas, ou si peu. Elle était bien davantage dans la compréhension. Elle ne cherchait pas non plus à imposer son point de vue. Non par peur de s'affirmer, car, malgré sa timidité, elle avait une forte personnalité. Mais elle laissait ses enfants libres d'être eux-

mêmes, fussent-ils excentriques ou immoraux du point de vue de notre parenté. Quand j'ai vécu en concubinage avec Louise, puis avec Hélène, ce qui était rare à l'époque, elle a pris ma défense contre certaines de mes tantes, qui pouvaient se montrer féroces. L'une d'elles lui avait lancé : « Si un de mes fils me faisait ça, je ne lui parlerais plus jamais ! » Mais quand un de ses fils a vécu à son tour « dans le péché », elle lui a loué l'appartement au-dessus de chez elle.

Grâce à ma mère, j'ai pu développer une personnalité indépendante et parfois rebelle.

J'ai beaucoup insisté sur le fait qu'elle m'aimait beaucoup. Je tiens à terminer en disant à quel point cet amour était partagé. Une dizaine de jours avant sa mort, en compagnie de Lise, je suis allé la voir à l'hôpital Saint-Joseph, à Trois-Rivières. Elle savait à ce moment-là qu'elle n'en avait plus pour longtemps et que nous nous retrouvions pour une des dernières fois. Émue, elle m'a dit : « On aura fait un grand bout de chemin ensemble. »

Elle était sur le point d'avoir 87 ans, moi, 55 ans. Elle acceptait de partir, j'acceptais qu'elle ne soit plus là. Ou plutôt, j'acceptais qu'elle ne soit plus là physiquement. Notre grand bout de chemin était terminé. Je ne résistais pas.

J'étais auprès d'elle, avec ma compagne encore, quand elle a rendu son dernier souffle quelques jours plus tard. Un peu avant, elle nous avait confié : « Moi, je ne crois pas ça qu'on meure juste une fois. » Elle était devenue réincarnationniste. Elle semblait aussi voir ses sœurs mortes avant elle. À tel point que ses peurs avaient laissé la place à une belle sérénité.

Le dernier jour, sous l'effet de la morphine, elle a cessé de parler. Ce n'était pas triste du tout. Au contraire, il régnait une grande paix dans la chambre. Nous lui chantions des chansons. Nous lui parlions doucement. Nous lui disions au revoir. Ce fut un très beau moment.

Vingt-deux ans ont passé depuis, mais Berthe reste très présente.
Pour toujours sans doute !

4. Les voyages

*« Heureux qui, comme Ulysse,
a fait un beau voyage »*

- Joachim du Bellay



De sédentaire à nomade

Je n'ai pas aimé tout de suite les voyages. Quand j'étais un jeune journaliste au *Soleil*, j'étais fasciné par un couple qui s'offrait chaque année un périple en Europe. Je leur avais demandé pourquoi ils mettaient autant d'argent pour une escapade qui ne durait que quelques semaines. Ma question les avait fait sourire. « Parce que le voyage nous nourrit toute l'année, avait répondu Jean-Claude. On y pense pendant qu'on le prépare, on le fait, puis on y repense pendant les mois suivants. » La réponse m'avait frappé même si je ne l'avais pas vraiment comprise.

De toute façon, je n'avais jamais d'argent. Je ne comprenais pas plus le verbe *économiser* que le verbe *voyager*. Tout ce que je gagnais, je le claquais illico. Et aurais-je eu de l'argent que je n'aurais pas voyagé davantage. J'étais très timide, peu débrouillard et, si je lisais bien l'anglais, je ne le parlais pas.

Je venais d'une famille dont les parents n'avaient jamais osé aller en Europe, même si le frère de mon père, l'affable et polyglotte oncle Roland, qui était secrétaire de la communauté des Frères des Écoles chrétiennes, était installé à Rome, où ils les auraient reçus et guidés avec amabilité et gentillesse.

En 1969, le journal m'a délégué pour couvrir le Festival du cinéma francophone, qui se tenait à Dinard en Bretagne. C'était la première fois de ma vie que je prenais l'avion. Comme je l'ai raconté dans le chapitre sur mon métier, j'étais tellement terrorisé que j'ai cru faire une crise de panique avant le décollage. Heureusement, la seule hôtesse de l'air que je connaissais était du vol. Aussitôt qu'elle m'a vu, elle est venue à ma rencontre. Sa présence m'a beaucoup rassuré. J'ai connu un autre moment d'angoisse à l'arrivée à Paris. Mais rapidement, j'avais été pris en charge par la délégation québécoise. Le reste du voyage s'était bien déroulé. J'ai beaucoup aimé mon séjour. Mais je n'ai pas eu pour autant la piqure du voyage.

Pendant longtemps, mes voyages se sont bornés à des tours de la Gaspésie. Tout au plus ai-je poussé à quelques reprises une pointe jusque dans les Maritimes, où mon mauvais anglais me mettait mal à l'aise .

Je suis retourné en France, mais cette fois avec Lise, dix ans plus tard. C'était son idée. Nous vivions ensemble depuis un an. Elle avait vendu sa voiture pour payer son voyage ; au retour, la mienne suffirait à nos besoins. De mon côté, la vente de ma maison, une fois mes dettes de grève liquidées, m'avait laissé un peu d'argent.

Même si j'étais d'accord pour partir, j'ai commencé à faire de l'anxiété plusieurs semaines avant le départ. Ce n'était pas le séjour en France qui me terrorisait, mais l'avion. Ma claustrophobie avait augmenté avec les années, à tel point que je me demandais comment j'allais m'en tirer. À l'aéroport de Dorval, ma compagne était découragée de me voir. Je devais avoir l'air d'un condamné dans le couloir de la mort. Mais j'ai fini par me détendre après le décollage.

Notre séjour a mal démarré. Arrivés à l'hôtel Lévesque, dans le VII^e arrondissement de Paris, on a appris que notre réservation avait été annulée (une erreur de notre agente de voyages). Bien entendu, il ne restait pas de chambre. Mais on nous a gentiment trouvé un autre hôtel.

Le lendemain, nous avons pris le métro pour nous rendre chez Renault prendre possession de notre voiture de location. Nous ne savions pas voyager l'un et l'autre. Nous avons apporté trop de choses, dispersées dans trop de sacs. Nous avons l'air de deux mulets. Comble de malheur, je m'étais trompé de deux stations de métro. Il a donc fallu marcher. C'était encore loin, il faisait chaud et nous étions surchargés. Lise n'arrêtait pas de maugréer.

Sitôt sortis de chez Renault, nous nous sommes engagés sur le périphérique. C'était l'époque d'avant les GPS. Ma compagne

consultait frénétiquement son guide Michelin, ce qui ne nous a pas empêchés de nous fourvoyer. Il a bien fallu se rendre compte que nous n'étions pas en route pour Nancy. Mais où étions-nous ? Je réussis à m'arrêter devant une guérite. Je dis à la préposée : « Je crois que nous nous sommes perdus. » « Pour vous être perdus, vous vous êtes perdus. Vous ne filez pas vers Nancy, à l'est, mais vers Lille, au nord. » Avec beaucoup d'amabilité, elle nous indique comment trouver notre chemin.

Le premier soir s'est bien passé. L'hôtel était confortable et le restaurant que nous avons choisi grâce à un guide de voyage était excellent. Le lendemain cependant, les choses se sont gâtées.

D'abord, les routes françaises rendaient Lise très nerveuse, qu'elle soit copilote ou pilote. Quand elle conduisait, c'était pire. Les Français roulaient plus vite que maintenant et ils avaient la fâcheuse habitude de vous suivre de très près avant de décrocher pour doubler, parfois dangereusement. À un certain moment, mon amoureuse était si agitée qu'elle a grillé un feu rouge. Les flèches qui indiquent qu'il faut aller tout droit, mais qui sont placées de telle façon qu'un Québécois pense qu'il faut virer à gauche, nous ont aussi causé beaucoup de soucis.

Toutefois, le pire n'était pas venu. Arrivés à Strasbourg, nous avons laissé l'auto en périphérie du centre-ville piéton pour aller trouver un hôtel. L'ennui, c'est qu'on avait apporté nos bagages et qu'on n'arrivait pas à trouver d'hébergement. La faute au Parlement européen, qui siégeait ces jours-là. Dans le seul hôtel qui n'était pas plein, on nous a offert une chambre qui dépassait de trois fois le prix de notre budget. Après avoir frappé vainement à la porte de quelques dizaines d'hôtels, toujours en traînant nos valises, il a bien fallu se résigner à aller dormir ailleurs.

Une cinquantaine de kilomètres plus loin, nous n'avions trouvé ni hôtel, ni auberge, ni chambre d'hôtes, ni rien. Nous sommes allés nous sustenter, puis nous nous sommes installés pour dormir dans notre *char*, comme dans la chanson de Richard Desjardins. Le hic, c'est que nous avons loué une Renault 5.

Lise, plus petite, s'est installée sur les deux sièges avant, le bras de vitesse entre les deux. Moi, je me suis recroquevillé sur la banquette arrière.

Nous étions dans le stationnement d'une église dont le clocher sonnait l'heure toutes les 15 minutes. Nous ne parvenions à trouver le sommeil ni l'un ni l'autre. Vers 2 h, j'ai entendu Lise sangloter. Après discussion, nous avons décidé de mettre le cap sur Grenoble, quelque 500 kilomètres plus au sud. Un sympathique Français que nous avons rencontré quelques semaines plus tôt, nous avait dit : « Si vous passez par Grenoble, venez me voir. J'habite une grande maison et je serai heureux de vous héberger. » Allons voir Christian donc !

Le voyage de nuit s'est bien déroulé. Nous changions de conducteur toutes les heures. Les choses se sont gâtées quand nous sommes entrés dans Grenoble à l'heure de pointe. Christian n'habitait pas la ville même. Il fallait la traverser pour rejoindre sa petite commune en montagne. Il nous avait laissé un plan avec son adresse, mais le plan griffonné rapidement était très imprécis. J'essayais de guider Lise le mieux possible, mais je m'énervais et je l'énervais. Aussitôt qu'elle a trouvé un lieu où elle pouvait s'arrêter en toute sécurité, elle a mis les freins, fermé le moteur et tiré le frein à main. « Si t'es si fin, m'a-t-elle lancé, conduis. »

Nous avons fini par trouver la maison de Christian. Ni lui ni ses colocataires n'étaient revenus du travail. Nous avons repéré un bar un peu avant. Nous sommes allés nous installer sur sa terrasse. Devant nous est apparu le plus beau paysage que nous ayons jamais vu. Tout en bas, la vallée de Grenoble et tout autour, les Alpes, dont l'imposant mont Vercors. Que c'était beau ! Que c'était grandiose ! Du coup, notre fatigue s'est presque dissipée.

Lise toutefois était encore assez remontée. Elle m'a dit : « Ou on trouve une façon de rendre ce voyage agréable. Ou on se sépare les chèques de voyage et on part chacun de notre côté. » Je ne sais pas comment on aurait pu faire pour partager l'auto, mais

toujours est-il que nous n'avons pas eu à le faire. À partir de là, le vent a tourné.

Quand Christian est arrivé à la fin de l'après-midi, nous dormions dans notre petite voiture. Il nous a accueillis très chaleureusement. Il était manifestement très heureux de nous revoir. Il habitait effectivement une grande maison que lui et quelques potes rénovaient en guise de loyer. C'était une formule qui avait cours dans certaines communes rurales, nous a-t-il expliqué. Nous sommes restés là une semaine.

En partant, notre ami nous a donné l'adresse d'un couple de copains à lui, qui habitait Grasse, sur la Côte d'Azur. Le cœur nous battait fort quand nous avons osé frapper à leur porte. Mais là aussi, nous avons été reçus cordialement. Ils nous ont offert la chambre d'amis pour quelques jours, avant de nous prêter leur roulotte à Ramatuelle pour une semaine, qui s'est révélée merveilleuse. Chaque matin, je m'éveillais en lançant joyeusement à Lise : « Ah non ! Pas encore une journée de beau temps ! » J'adore ce genre de blague idiote. L'après-midi, nous allions à la plage à Saint-Tropez et le soir nous allions dîner sur la place centrale de Ramatuelle.

Ces changements de cap nous ont amenés à modifier nos plans. Nous nous rendions bien compte qu'il n'était pas réaliste de faire le tour de la France en trois semaines avant de revenir à Paris. Nous venions d'apprendre qu'en voyage l'improvisation a bien meilleur goût. Peut-être étions-nous déjà dans l'esprit du « slow travel », que nous allions beaucoup pratiquer ultérieurement. Mais bien plus tard.

Nous avons passé les neuf derniers jours à Paris. C'était au début d'octobre. Les derniers jours, le temps était exécrable. Il pleuvait tout le temps et nous étions mal équipés pour y faire face. J'avais apporté un manteau de laine ; Lise, un poncho, en laine aussi. La laine, c'est super contre le froid. Mais contre la pluie... Pourtant, nous avons adoré la ville. Il faut dire que nous nous gâtions en allant dîner tous les soirs dans un bon restaurant. La veille du départ, constatant que le voyage avait

coûté moins cher que prévu, j'ai invité Lise dans un endroit chic, qui coûtait les yeux de la tête et où le menu des dames ne montrait pas les prix. Mais 41 ans plus tard, nous nous souvenons encore de ce repas exquis.

Quand nous sommes revenus de ce premier grand voyage ensemble, j'ai dit à ma mère que Lise et moi avions tellement aimé la France que nous comptions y retourner chaque année. Pourtant, quand nous y avons remis les pieds, il s'était écoulé 26 ans. Que s'était-il passé ?

Primo, les enfants de Lise étaient jeunes. L'été, nous préférons passer nos vacances en compagnie d'Antoine et d'Étienne, en camping au parc de la Mauricie ou sur la côte Est des États-Unis.

Et puis, pendant plusieurs années, nous avons troqué les voyages touristiques contre des voyages spirituels en fréquentant les ashrams. C'était une autre façon de voyager, que je raconterai dans le chapitre sur la spiritualité.

La Grande Botte

En 1996, nous avons fait notre première expérience de caravaning. À bord d'une petite autocaravane louée, nous sommes partis pour Cape Cod avec notre chienne Onyx. Hormis un pépin avec le réfrigérateur, qui n'a jamais fonctionné, nous avons adoré ce voyage. Tout nous plaisait dans ce type de séjour.

Il a fallu une quinzaine d'années toutefois pour que nous reprenions la route en autocaravane. C'est que, l'année suivante, nous avons découvert l'Italie. Ce fut le coup de foudre. Pendant plusieurs années, la Grande Botte nous a fascinés.

Nous avons décidé de faire ce voyage en 1996 en buvant une bouteille de vin italien au Festival de jazz. J'avais alors dit à Lise que, lorsque nous serions en Italie, je parlerais italien. Et j'ai tenu parole. J'ai acheté la méthode *Langue pour tous*, qui nous promettait de parler italien en 40 leçons. J'y consacrais de 15 à 30 minutes par jour. Un an plus tard, je n'aurais pu, certes, disserter sur *La divine comédie*, mais j'étais en mesure de me débrouiller dans la langue de Dante. De fait, pendant tout le mois que nous avons passé en Toscane, je n'ai pratiquement jamais eu besoin de parler anglais pour me faire comprendre.

Nous avons loué un appartement à Sienne pour un mois, sans auto. Quand nous quitions la ville pour aller visiter Florence, Pise, Lucca, San Gimignano, Volterra ou Montalcino, c'était en train ou en autocar.

Tous ces lieux étaient éminemment touristiques. Mais grâce à mon petit italien, nous pouvions échapper, en partie du moins, au surtourisme. J'avais remarqué que les touristes avaient un comportement très moutonnier. À Sienne, par exemple, ils ne déambulaient que dans les quelques rues qui menaient de la cathédrale à la piazza del Campo. À San Gimignano, pire encore, ils ne sortaient pas de la rue principale. Si elle était bondée, nous étions les deux seuls touristes dans la rue d'à côté.

À Sienne, nous avons souvent mangé dans des restaurants où il n'y avait que des Italiens alors que nous étions pourtant à quelques pas du centre historique hypertouristique.

Même quand nous étions dans la mer de touristes, le fait de parler un peu italien nous conférait un statut privilégié. Les Italiens se montraient enchantés de voir que j'avais fait l'effort d'apprendre leur langue. Ils ne se moquaient jamais de mes erreurs. Au contraire, ils les corrigeaient gentiment. La première fois que j'ai commandé « due cappuccino », le serveur a reformulé avec le sourire : « Lei vuole due cappuccini. » Je n'ai jamais oublié depuis que le *o* final du singulier se transforme généralement en *i* au pluriel.

Nous avons terminé ce superbe mois par quelques jours à Rome, où nous avons commis l'erreur d'essayer de tout voir en trop peu de temps, de sorte que nous n'avons pas aimé spontanément la Ville éternelle, malgré sa beauté. Mais j'y reviendrai. Pour l'heure, il faut nous voir sur une terrasse, soupant sur une magnifique place, l'élégante piazza Navona. Nous sommes à la mi-octobre. Il fait si chaud que nous portons des sandales. Deux jours plus tard, nous serons à Montréal et il neigera.

Il nous a fallu des mois pour s'en remettre. Ce n'était pas juste à cause de la neige précoce et du froid hâtif. Montréal, notre ville d'adoption que nous aimions tant, nous la trouvions soudain laide. Tout nous paraissait banal, quelconque. Quand nous entrions dans un café, nous étions déçus de voir que le comptoir n'était pas en noyer et que le parquet n'était pas en marbre. Le Plateau, que nous habitions, nous paraissait sans charme. Dans le centre historique de Sienne, que nous avons parcouru de long en large, nous n'avions pas vu une seule maison mal entretenue. Dans notre cher Plateau, c'était plutôt une sur deux. Tout dans ce joyau de la Toscane était une splendeur architecturale. En outre, je m'ennuyais des belles Toscanes, si élégantes. Je fermais les yeux et je les revoyais passer en tailleur et talons hauts, un sac de cuir en bandoulière, sur leurs scooters.

Je crois avoir fait une petite dépression.

Cette fois, nous n'avons pas fait comme après le voyage en France. Nous sommes retournés en Italie dès l'année suivante. De 1997 à 2004, nous sommes allés dans la Grande Botte neuf fois.

En 1999, nous avons découvert Rieti, un peu par hasard. Nous cherchions sans succès un appartement à louer en Ombrie. Un collègue de travail, Mathieu Perreault, qui avait vécu un an à Rieti quand il était étudiant, m'a suggéré un appartement chez des gens qu'il connaissait et qui pratiquaient l'agritourisme. L'endroit était situé dans le nord du Latium à une centaine de kilomètres de Rome, mais surtout à une trentaine de kilomètres de l'Ombrie, que nous voulions découvrir. De là, on pouvait se rendre visiter des villes comme Orvieto, Spoleto, Assisi, Todi, Norcia, Stroncone ou Terni.

Mathieu a contacté les propriétaires, nous nous sommes entendus sur le prix (très bas) et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvés en pleine campagne à Santa Ruffina, à cinq kilomètres de Rieti, un chef-lieu de province.

C'était un endroit magnifique. Francesco et Alice avaient hérité de cette ferme, où ils avaient choisi de s'installer et d'élever leurs enfants. Ils n'étaient pas eux-mêmes des cultivateurs. Lui était ingénieur, elle, radiologue. Un couple d'employés s'occupait de la ferme. En prévision de sa retraite, Francesco avait aménagé deux appartements dans un bâtiment de ferme. Un autre bâtiment était en rénovation. C'est ainsi que lui et Alice s'étaient lancés dans l'agritourisme.

Si la ferme proprement dite était petite, le terrain était immense. Il partait du fleuve Velino pour monter jusqu'au sommet d'une colline d'où l'on avait une vue magnifique sur la vallée et les montagnes environnantes. Il fallait une bonne heure de marche pour le traverser.

Les premiers jours, nous avons été un peu déroutés. Nous n'aimions pas l'hypertourisme. Mais là, il n'y avait pas de tourisme du tout. J'ai demandé à Alice quand commençait la saison touristique, elle m'a répondu en souriant : « Il n'y en a pas. » En fait, il y avait bien quelques touristes qui fréquentaient la région. Mais il s'agissait presque essentiellement de Romains. Et ils venaient surtout l'hiver pour pratiquer le ski au mont Terminillo, qui dépasse les 2000 mètres.

Nous étions donc les deux seuls étrangers à aller prendre le café ou faire les courses à Rieti, où mon italien, qui s'était grandement amélioré, était bien utile, sinon indispensable.

Cela dit, nous nous sommes adaptés rapidement au lieu et à ses environs. C'était d'autant plus facile qu'Alice, notre hôtesse, nous avait pris en affection. Quand elle revenait du travail et que nous étions à l'appartement, elle venait frapper à notre porte et nous proposait une marche dans les collines en compagnie de ses deux chiens. Elle est aussi venue avec nous à Rieti, où elle nous a présentés à quelques commerçants, chez qui par la suite nous avons été reçus cordialement, ayant même droit à une petite réduction.

Une journée sur deux, nous partions visiter une ville, soit en Ombrie, soit dans la Valle Santa qui entourait Rieti, où saint François d'Assise lui-même avait laissé cinq monastères.

Nous avons tellement adoré notre séjour que nous sommes retournés à Santa Ruffina dès l'année suivante. Alice avait promis que, si nous revenions, elle nous amènerait à sa résidence de l'île d'Ischia, au large de Naples. Elle a tenu promesse. De la chambre qu'elle nous avait attribuée, nous avions une vue spectaculaire sur l'île de Capri. Notre amie devait rentrer pour son travail, mais elle nous a laissé sa maison. Nous en avons profité pour visiter Ischia, bien sûr, mais également la superbe Capri.

Puis avant de revenir, nous sommes allés visiter la célèbre côte Amalfitaine. En se dirigeant vers le sud, la route, étroite et sinueuse, longe constamment la Méditerranée, quelques

centaines de mètres plus bas. Comme la bordure est minimaliste, c'était un supplice pour quelqu'un qui, comme moi, souffre du vertige. J'ai donc conduit de bout en bout agrippé fermement au volant et pestant contre les chauffeurs qui venaient en sens inverse en empiétant sur la ligne blanche. Mais comme cette côte est belle ! J'ai compris pourquoi beaucoup de gens la considéraient comme le plus bel endroit au monde.

Nous nous étions attachés à tel point à Alice, à ses chiens et à sa ferme que nous sommes revenus les visiter chaque année et parfois deux fois par année.

En 2004, au milieu de janvier, nous sommes allés passer deux semaines à Rome. C'était évidemment l'hiver, mais l'hiver romain est plutôt clément. Le mercure dépasse souvent les dix degrés le jour. Il peut même atteindre les 15 degrés à certains moments, à tel point qu'on peut manger sur les terrasses ensoleillées. Mais ce qui était formidable surtout, c'était la quasi-absence de touristes. Quelques années plus tôt, par exemple, nous nous étions rendus à la célèbre fontaine de Trévi, celle-là même où Marcello Mastroianni suit Anita Edberg dans l'eau en pleine nuit dans *La dolce vita*. Il y avait tellement de monde sur la petite place qui entoure la fontaine que nous l'avions à peine vue. C'est même un souvenir plutôt désagréable. Mais cette fois, à la faveur de l'hiver, nous étions à peine une dizaine. Cette fontaine est un pur chef-d'œuvre.

L'année suivante, nous sommes retournés en France pour la première fois depuis 25 ans. La sœur de Lise, Huguette, et son mari allemand, Rolf, cherchaient un appartement en Provence pour s'y établir. Ils en avaient marre du climat de l'Allemagne. Ils nous ont invités à les rejoindre à Saint-Rémi-de-Provence, d'où ils mèneraient leurs recherches. Nous y avons passé quinze jours avant d'aller visiter le Massif central.

J'aimais beaucoup l'Italie, comme vous avez pu le constater. Mais je me suis rendu compte que la France m'avait manqué. Comme beaucoup de boomeurs, je suis très attaché à la langue

française ainsi qu'à sa culture. Dès que j'arrive en France, j'ai l'impression de me retrouver chez moi. Je m'y sens plus à l'aise que partout au Québec, à l'exception de Montréal. C'est sans doute parce que je suis d'abord et avant tout de culture française.

Du coup, mon vieil accent de la faculté de Lettres remonte à la surface. Quand j'entre dans un centre d'information touristique, on me demande : « De quelle région venez-vous ? » Et quand je réponds « du Québec », on se montre surpris.

À partir de ce moment-là, nous avons partagé nos séjours en Europe entre l'Italie et la France.

En 2008, j'ai pris officiellement ma retraite. J'ai continué, il est vrai, à travailler à temps partiel, presque essentiellement pour le blogue de tennis. Mais ce travail me laissait suffisamment de temps libre, du moins entre les grands tournois, pour que nous puissions voyager bien davantage. Nous partions pour Nice après l'Open d'Australie, au début de février, nous rentrions à Montréal avant Roland-Garros, à la mi-mai, après être passés par Paris ou par Rieti.

En 2013, nous sommes même restés dans la Ville lumière, plus longtemps, ce qui m'a permis de couvrir le tournoi de Roland-Garros pour *La Presse*, une très belle expérience. Une des dernières aussi. C'est cette année-là, en effet, que j'ai décidé de prendre ma retraite de *La Presse* pour de bon.

Les années caravanning

En 2010 et en 2011, nous avons fait une expérience de caravanning qui nous avait beaucoup plu en partageant une autocaravane avec un couple d'amis, Daniel et Louise. Nous avons notamment fait un voyage de deux mois et demi dans le Sud-Ouest américain, que nous avons adoré. Mais au retour de ce périple, nous avons décidé de laisser tomber le caravanning parce que l'Europe nous manquait. C'est ainsi qu'à l'automne 2011, nous étions allés à Paris, et au printemps 2012 et au printemps 2013, à Nice.

C'est là que le caravanning s'était mis à nous manquer. Comme je l'ai raconté dans *Deux itinérants en Mercedes*, on ne s'y attendait pas, mais on aurait dû se méfier. Depuis deux ans, chaque fois qu'on voyait passer une autocaravane, chaque fois qu'une photo de nos pérégrinations apparaissait sur l'écran de mon ordinateur, Lise et moi avions un petit pincement au cœur. Les souvenirs heureux de nos voyages sur la route remontaient aussitôt à la surface.

Le déclic s'est finalement produit un vendredi soir de mars, au cours d'un épisode passionnant de *Thalassa*. L'émission avait pour thème « Partir ». On y voyait notamment un couple, dans la soixantaine comme nous, qui passait dix mois par année à naviguer sur les océans du vaste monde. On ne connaissait rien à la voile et l'eau n'est pas notre élément. Mais on a tout de suite vu qu'on était animés par le même goût de voyager et qu'on pourrait le faire, mais sur les routes.

Le lendemain au petit déjeuner, Lise m'a reparlé de l'émission. Je lui ai confié mon désir de partir pour un an, voire davantage, sur les routes de l'Amérique. Nous en avons discuté et l'idée a fait son chemin.

Il y avait bien sûr des obstacles. Il me fallait renoncer au blogue de tennis, que j'animais depuis six ans pour le site web de *La*

Presse. Il nous faudrait vendre ou louer notre appartement du centre-ville de Montréal. Mais ce n'était pas insurmontable.

Nous sommes retournés voir les sites des constructeurs d'autocaravanes. Nous avons retenu quelques modèles. Nous avons commencé à nous imaginer traversant les États-Unis et le Canada à leur bord. Quelques jours plus tard, le projet s'imposait comme une évidence.

C'était un peu fou, on en convient. Un peu risqué ? Sans doute, ne serait-ce qu'en raison de notre âge. Mais s'il y a une chose que nous avons apprise au cours des années, c'est que la vie récompense souvent les audacieux.

Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois que nous changerions d'idée. Pour certains, la vie avance sur des rails. Mais nos existences ont plutôt la forme capricieuse d'un cours d'eau qui se perd dans de multiples méandres. Nous savions que les changements de cap engendrent parfois contrariétés, mésaventures, pépins, avatars et incidents. Mais nous savions aussi qu'ils permettent découvertes, imprévus, heureuses surprises, belles aventures et merveilleuses rencontres.

Nous étions tous les deux sur le versant descendant de la soixantaine, mais en forme et en santé. Nous aimions voyager ensemble. Nous adorions les explorations, la nature, les beaux paysages, la marche en montagne, la lecture, la musique, nos tête-à-tête, toutes choses que favorise le caravanning. Alors, on s'est dit : pourquoi pas !

Nous avons acheté notre Sprinter Mercedes de Leisure Travel à notre retour au Québec et nous sommes partis au mois de septembre. Pendant vingt mois, sans jamais revenir dans la métropole, nous avons parcouru 60 000 km, qui nous ont fait découvrir le sud des États-Unis, puis toute la côte Ouest, depuis le Yukon et l'Alaska jusqu'à la Baja California.

J'ai raconté en long et en large les aventures et les mésaventures de ce périple dans *Deux itinérants en Mercedes*, auquel je vous renvoie.

Nous sommes rentrés à Montréal à la fin d'avril 2015. Puis, nous sommes repartis à bord de la Grande bleue, comme nous l'appelions, passer l'hiver suivant en Floride. Nous n'avons pas beaucoup aimé l'État des p'tits vieux. D'autant que, cet hiver-là, le Sun Shine State, qui portait bien mal son nom, a battu des records de pluie. Pendant tout le mois que nous avons passé au Naples RV Resort, près de Naples, nous avons pataugé dans la boue.

De plus, notre autocaravane a connu des problèmes mécaniques, lesquels s'ajoutaient à une longue liste de pépins. Le lit mural est resté coincé dans une position qui ne nous permettait plus de l'utiliser. Nous n'aurions même pas pu nous coucher en position debout comme Papa et Maman dans *La petite vie*.

Les deux premiers mécanos consultés nous avaient avoué « ne pas pouvoir faire grand-chose » (euphémisme qu'on peut traduire sans se tromper par « rien »). Chez Horizons Lussier, le concessionnaire Leisure pour le Québec, on m'avait confirmé par téléphone que ce type de réparations était généralement compliqué. Et coûteux.

Dans l'espoir de trouver une solution, nous nous sommes rendus dans un Camping World, où on ne pouvait pas nous fixer de rendez-vous avant la semaine suivante, ce qui nous aurait obligés à passer au moins cinq jours à l'hôtel. Et même là, nous n'aurions pas été au bout de nos peines, car on ne pouvait nous dire combien de temps prendrait la réparation. Le coût était également problématique. Le tarif horaire de Camping World, converti en dollars canadiens, frisait les 200\$. Or juste pour aller voir le problème, il aurait fallu sortir le lit, ce qui aurait pris la bagatelle de trois heures.

Bref, en plein hiver, deux mois plus tôt que prévu, il nous a fallu remonter au Québec. C'est une décision que nous n'avons pas prise de gaieté de cœur. Nous avons dû hiverner la bagnole en catastrophe et mettre le cap vers le froid, pour la première fois en six ans, en espérant que le ciel ne nous tombe pas sur la tête.

Lise était inconsolable, ce qui me brisait le cœur. Mais moi, ce qui me préoccupait surtout, c'était l'état des routes. Une journée en particulier, nous avons roulé sans arrêt sous une pluie qui menaçait de se transformer en verglas. Mais nous avons fini par arriver à bon port.

Quand nous sommes entrés à Montréal, il faisait « frette en titi », comme on dit chez nous, mais nous étions heureux d'avoir réussi notre remontée sous la pluie et la neige.

Au retour, le difficile était de démêler nos intérêts multiples et divergents. Nous aimions encore le caravanning, certes. Mais nous aimions aussi louer des appartements et vivre parmi les gens de la place, comme nous l'avions déjà fait dans de grandes villes comme Paris, Nice et Rome, ou près de Rieti, dans la campagne romaine. Nous aimions l'Amérique, mais l'Europe occupait une place privilégiée dans notre cœur. Nous aimions la nature sauvage et la campagne, mais nous nous plaisions dans les villes.

C'est pourquoi un jour, on songeait à retourner à Paris ou à Rieti. Mais le lendemain, on se disait que ce serait fantastique de refaire les canyons. Et le surlendemain, on avait envie de découvrir le Colorado ou Terre-Neuve. Alors, nous sommes-nous dit, laissons retomber la poussière.

Mais la poussière n'a pas mis de temps à retomber. Quand nous sommes allés faire réparer notre Grande bleue chez Horizons Lussier, nous avons sondé un vendeur sur la possibilité de vendre notre autocaravane. Le lendemain, son patron nous a appelés pour nous en offrir un bon prix. Nous avons accepté, ce qui mettait fin à notre aventure de caravanning.

Il nous est arrivé de le regretter. Il était difficile de retrouver l'intensité du caravanning. On ne renonce pas si facilement à ce mode de vie, où l'on trouve un bonheur difficilement comparable. Ceux qui ont beaucoup roulé pourront en témoigner : on ne cherche pas le sens de la vie quand on vit en VR ; il est sous nos

pieds, ou plutôt, sous nos roues. Pendant trois ans, nous avons découvert presque chaque jour des paysages nouveaux, des horizons inédits, d'autres sons, d'autres odeurs, d'autres parfums, des inconnus. De retour chez nous, on avait beau chercher à être inventifs, c'était le retour au traintrain quotidien.

De plus en voyage, nous étions toujours ensemble. Bien évidemment, il nous arrivait de nous taper sur les nerfs. Mais rarement. Comme le chante Jeanne Chérhal, « quand on est très amoureux, on pourrait se contenter de quelques mètres carrés ». C'est ce que nous faisons. Nous avons appris à partager harmonieusement les 24 pieds de notre maison mobile et à régler rapidement nos petits différends. La route nous avait rapprochés.

À Montréal, en revanche, nous avons des activités, mais souvent séparément. Nous n'avons plus de véritable projet de couple. C'est pourquoi nous sommes restés pendant quelques années un peu nostalgiques, malgré de beaux séjours en Europe. Au point d'envisager, par moment, le rachat d'une autocaravane.

Nous ne l'avons pas fait cependant. Pour plusieurs raisons. D'abord, il y avait cette chère Europe, ou plus précisément la France et l'Italie, qui nous aurait manqué. Nous avons envisagé, il est vrai, d'acheter une autocaravane pour visiter le Vieux-Continent. Nous avons même eu plusieurs contacts avec un couple qui avait un modèle intéressant à vendre. Mais acheter un camping-car en France, c'était compliqué. Et le revendre, encore plus. Aussi avons-nous fini par renoncer à ce projet.

Pour ce qui est de l'Amérique, l'achat d'un nouveau véhicule nous aurait contraints à de grands changements. Il aurait fallu notamment quitter le centre-ville de Montréal et s'établir en banlieue. Pour des citadins comme nous, c'était un pas trop difficile à franchir.

Projets de voyage et pandémie

Ayant renoncé au caravanning, on est tombés, Lise et moi, dans une frénésie de changements, dans l'espoir de changer d'air sans doute. On s'est mis à visiter des condos. Il n'y a pas un projet de Griffintown ou de Ville-Marie que nous ne sommes pas allés voir. On a même fait quelques offres, qu'on a rapidement annulées. On a fini par acheter un nouvel appartement, avant de demander au promoteur, quelques mois plus tard, de le remettre en vente. En fait, nous étions un peu perdus.

Finalement, après bien des remises en question et des hésitations, nous avons décidé de rester au centre-ville et de voyager en Europe quelques mois chaque année. Ce que nous avons fait jusqu'à ce que le Covid-19 nous attrape en Espagne, à l'hiver 2020, quelques semaines avant que nous nous rendions à Bordeaux, puis à Paris.

Pendant deux semaines, nous nous sommes retrouvés coincés dans une chambre d'hôtel. Ou plutôt dans deux, car notre Ibis a fermé ses portes, nous forçant à traîner nos valises jusqu'au Tryp Alameda. L'armée patrouillait dans les rues et il était interdit de sortir. En principe, nous n'avions même pas le droit de nous promener dans les corridors ; mais nous avons triché un peu. Les restaurants étaient, bien entendu, fermés. Nous recevions nos repas dans un sac placé devant la porte. À l'intérieur, on trouvait des sandwiches trois fois par jour.

Mais le pire, c'était l'incertitude quant au vol de retour. Nous avons réussi à obtenir de nouveaux billets. Mais impossible de joindre Air Transat pour obtenir une confirmation du jour du vol. Comme plusieurs centaines de Québécois, nous nous rongions les ongles et nous nous croisions les doigts dans l'espoir que le transporteur ne nous laisse pas en Espagne, où tous les hôtels étaient sur le point de fermer. J'ai noté le numéro de téléphone du consulat du Canada au cas où nous nous serions retrouvés à

la rue. Nous avons finalement pris le dernier vol Madrid-Montréal avant que les avions ne soient cloués au sol.

Depuis, les voyages sont sur pause. J'ai profité du Grand Confinement pour retoucher les photos de nos pérégrinations. Elles étaient déjà classées et traitées, car je ne laisse jamais nos clichés s'accumuler dans le désordre pendant nos périple. Si ma compagne prend la majorité des photos, c'est moi qui les traite. Chaque jour, j'élimine les prises peu réussies, je recadre et je retouche celles que nous gardons. Je rédige même les légendes.

En voyant défiler les photos sur l'écran de veille de mon ordinateur, il m'a semblé que beaucoup manquaient de vivacité et de contraste, notamment celles qui n'avaient pas été traitées avec Google Photos. J'en ai profité pour donner un coup de jeunesse aux souvenirs de voyage des 12 dernières années.

L'opération m'a permis de revivre le bonheur de nos aventures. Depuis le début de notre retraite en 2008, nos déambulations ont totalisé plus de quatre années complètes.

Nous avons adoré boulinguer ! Quand je vois défiler les images de nos périple, j'ai du mal à ne pas être happé par la nostalgie. Nous avons eu beaucoup de chance de voir des paysages aussi magnifiques, des villes aussi superbes. Ce qui me frappe aussi, c'est de voir à quel point Lise et moi avons l'air heureux sur ces « cartes postales ». Nous affichons le plus souvent un sourire de béatitude, presque d'extase, qui n'a rien de forcé.

Nous voyagerons encore, sans doute. Mais la période des odyssées est probablement terminée. Déjà, nous nous étions dit que partir aussi souvent et aussi longtemps, surtout à notre âge, nous éloignait trop de nos proches. Les coupures étaient devenues trop longues. D'autant que le temps qu'il nous reste, il ne faut pas le cacher, est compté.

Depuis, la pandémie est arrivée, nous forçant à remettre en question notre mode de vie. Le Covid-19 a mis en relief les aléas

de ce grand va-et-vient planétaire. Le tourisme a triplé en 20 ans, tout comme les voyages en avion. C'est devenu du surtourisme. La pauvre petite planète bleue n'en peut plus. Nous l'avons senti encore davantage en Espagne, car nous étions dans des lieux éminemment touristiques. À Paris, c'est moins flagrant, car nous avons l'habitude de nous installer dans le XII^e arrondissement, où les touristes ne mettent pas les pieds. Tout comme à Nice, où nous vivons comme des retraités niçois.

Tout cela signifie que nous resterons à la maison plus souvent que par le passé. D'autant que, si le coronavirus s'enracine, ce n'est pas demain la veille que nous retrouverons une vie normale. Les vaccins, il est vrai, suscitent pour l'heure de l'espoir. Mais jusqu'à quel point ?

Cela dit, les grands voyages finiront-ils par nous manquer ? Je ne sais pas. Ce qui est certain en revanche, c'est que le bonheur d'avoir voyagé nous habitera jusqu'à la fin de nos jours. C'est pourquoi j'ai écrit en exergue de *Deux itinérants en Mercedes*, inspiré par le mythique Ulysse et les vers de Joachim du Bellay : « Heureux qui, comme Lise et Paul, ont fait un beau voyage. »

5. Les sports

*« Après beaucoup d'années
où le monde m'a offert beaucoup de spectacles,
ce que, finalement, je sais de plus sûr
sur la morale et les obligations des hommes,
c'est au sport que je le dois. »*

- Albert Camus



L'intello qui aimait les sports

J'avais beau être un enfant introverti, grand amateur de lecture, j'ai toujours aimé les sports. Mais sans y briller nécessairement.

Prenez le hockey, notre sport dit national. J'ai reçu ma première paire de patins, vers quatre ou cinq ans. C'était des patins à deux lames. Ils m'ont permis de faire mes premiers pas sur la glace de Freddy, un voisin. J'aurais dû les garder, car je n'ai jamais vraiment appris à patiner autrement que sur la bottine. J'ai eu beau m'exercer autant que sur la patinoire des Rheault, je n'ai jamais su glisser avec grâce sur une surface glacée. D'où mon admiration peut-être pour les belles gracieuses du patinage artistique.

Difficile donc de briller au hockey. Je me rappelle le dernier match auquel j'ai participé. L'entraîneur m'a envoyé sur la glace. J'ai couru après la rondelle pendant une minute ou deux sans jamais y toucher. Sans me rendre compte non plus que l'entraîneur, tout énervé, me rappelait sèchement au banc. J'y suis finalement revenu et je n'en suis plus ressorti. L'entraîneur avait cependant remarqué que j'avais un beau hockey neuf. Il l'a prêté à l'un de ses bons joueurs, qui venait de casser le sien. J'ai assisté à la fin du match assis sur le banc froid, sans bâton mais avec un sentiment de nullité totale. Ce fut la fin de ma courte carrière. Je devais avoir 12 ans.

Je me suis essayé au ski, sans plus de succès. Ironie, l'année où j'ai reçu mes beaux skis tout neufs, nous n'avons pas eu un Noël blanc à Trois-Rivières, un phénomène rarissime dans les années cinquante. Mon cadeau est resté appuyé quelque temps sur un mur, à l'arrière de la maison (à cette époque, on n'avait pas peur des vols).

La première année, je me suis initié aux rudiments du ski sur les petites pentes du premier coteau, qui menaient aux voies ferrées. Ce n'était pas très excitant.

Le deuxième hiver, je me suis rendu au petit centre de ski du deuxième coteau. Il y avait là un tremplin de bois qui m'impressionnait beaucoup. Les meilleurs sauteurs de Trois-Rivières s'y entraînaient. L'un d'eux, un certain Charland si ma mémoire est bonne, s'est même rendu aux Jeux olympiques. Nous en étions très fiers dans notre patelin. Je suivais ses résultats dans *Le Nouvelliste*. J'étais un peu déçu qu'il ne gagne pas de médaille, ne comprenant pas combien il devait être saisissant et difficile de se retrouver, pour la première fois de sa vie, sur une immense rampe de 120 mètres d'où on peut voler sur plus de 100 mètres.

Je n'ai évidemment jamais essayé ce tremplin. Juste d'y penser me remplissait de frayeur. Je me contentais de dévaler la pente en ligne droite, sans faire de slalom mais sans tomber. Là, j'enlevais mes skis et je remontais à pied sur le côté de la piste. Je n'ai jamais osé utiliser le remonte-pente, un gros câble assez rudimentaire auquel les skieurs s'accrochaient. Je ne sais pas pourquoi, mais le système me faisait peur.

De toute façon, je n'aimais ni l'hiver, ni le froid, ni le ski. J'ai rangé mes deux planches le printemps venu et je n'y ai jamais retouché.

L'été, comme tout le monde, je jouais au baseball, un sport immensément populaire au Québec dans les années cinquante. Trois-Rivières accueillait même un club-école d'une équipe des Ligues majeures. L'équipe jouait au stade du parc de l'Exposition. Mon père, très amateur, m'y amenait à l'occasion. C'est lui qui le premier m'a initié aux subtilités de ce sport si déroutant pour un néophyte.

Malheureusement, je n'étais pas particulièrement doué pour le baseball non plus, même si j'y étais moins nul qu'au hockey. Comme frappeur, je n'étais pas très sélectif, m'élançant comme un déchaîné sur toutes les balles. Il m'arrivait d'en cogner une d'aplomb et de réussir un coup fumant. Mais souvent, j'étais retiré sur trois prises. D'autant que, ayant un peu peur de cette

balle dure qui venait trop vite à mon goût, j'étais vulnérable sur les tirs intérieurs. À la défensive, on me cantonnait au champ extérieur, où toute balle frappée dans ma direction était un coup de dés.

J'avais plus d'aptitudes pour le football, un sport auquel j'aimais beaucoup jouer et où je ne me débrouillais pas trop mal. Mais quand j'ai voulu me joindre à l'équipe du collège, j'ai été refusé. La raison était toute simple : je ne faisais pas le poids, et de loin. On n'acceptait aucun joueur en deçà de 145 livres, alors que, grand et maigre, j'en faisais à peine 120. Ce refus m'a peut-être sauvé la vie. Allez savoir !

J'étais en revanche plutôt doué pour le ping-pong, comme par la suite pour tous les sports de raquette. Nous avions une table dans notre sous-sol et j'y jouais beaucoup. J'invitais des amis et je gagnais souvent. Je disputais aussi à l'occasion des parties contre mon père. Je le battais presque toujours heureusement, car je détestais perdre contre lui. Un soir où il avait gagné, j'ai lâché un gros juron en allant récupérer la balle qui avait roulé jusqu'au fond de la chambre du sous-sol, après un point perdu.

Au collège, j'étais un des meilleurs au ping-pong. Mais déjà, j'avais tendance à craquer sous la pression et à perdre mes avances dans les phases ultimes des tournois. La chose m'était arrivée, en demi-finales, contre mon voisin André. J'étais en train de gagner, mais mon bras s'est mis à tremblé. Brusquement, je suis devenu incapable de garder la balle en jeu. Mon confrère a effacé son retard et j'ai perdu in extremis. J'étais en colère contre lui, mais surtout contre moi.

J'adorais aussi les quilles, autre sport très populaire dans la Belle Province dans les années cinquante. Chaque dimanche, le gros Giguère, comme l'avait surnommé les humoristes, faisait le plein de téléspectateurs à *L'heure des quilles*, une émission un peu québécoise que je ne ratais jamais. Je jouais moi-même assez souvent et plutôt bien. J'aimais tellement les quilles qu'à l'adolescence je m'étais fait tricoter un cardigan avec le dessin

d'une grosse quille dans le dos. Tant qu'à être kitsch ! J'avais aussi mes propres chaussures de bowling. Un vrai pro.

Je me suis aussi essayé au golf, mais pas sur un vrai terrain. Dans le grand champ qui longeait le chalet, mon père avait fait dessiner par l'oncle Roland, un golfeur, un petit parcours de neuf trous. Il était trop court pour que l'on puisse utiliser les bois, mais suffisamment long pour que l'on puisse employer les fers. Quant aux verts, ils étaient certes un peu raboteux, mais au moins on pouvait jouer et s'amuser.

L'oncle Roland nous avait aussi initiés aux rudiments de ce sport. La semaine, seul dans mon champ, je passais des heures à perfectionner mon swing, qui a rapidement progressé.

Mais je détestais le chalet. Quand j'ai été aussi grand pour ne plus être obligé d'y passer mes étés, j'ai délaissé le sport d'Arnold Palmer, mon favori, et je me suis enfin mis au tennis, mon sport, le plus passionnant des sports.

Le tennis et les filles

Enfin loin du chalet familial, l'été de mes 15 ans fut merveilleux. J'avais convaincu mon père, avec l'aide inestimable de ma mère, de ne pas retourner passer les vacances à la campagne. En échange, je devais travailler à l'usine familiale, ou j'ai été bien accueilli, les employés ne me traitant pas comme le fils du patron.

J'avais une excellente raison de préférer les journées à la boutique, si exigeantes soient-elles, aux journées au chalet : le soir, je mettais le cap sur le club de tennis Saint-Sacrement.

Mes amis Daniel, Denis, Hamel et Ti-Lou avaient quelques années d'avance sur moi. Ils jouaient donc beaucoup mieux. C'était frustrant pour quelqu'un d'aussi compétitif que moi. Mais ce retard avait un immense avantage : en jouant contre des adversaires nettement supérieurs, je progressais vite. Je m'améliorais d'autant plus rapidement que je pouvais m'appuyer sur toutes ces années de ping-pong, où j'avais aiguisé mes réflexes.

De plus, cet endroit, ce n'était pas qu'un club de tennis. C'était en quelque sorte un club de rencontres. J'y retrouvais les copains, évidemment, mais aussi des filles de notre âge, en très grand nombre. Beaucoup étaient mignonnes. La plupart en fait. Quelques-unes étaient même des beautés. Comme Proust, j'étais à l'ombre des jeunes filles en fleurs. Elles avaient tout pour émuvoir un adolescent qui fréquentait un collège de garçons et qui avait passé ses derniers étés à la campagne.

C'était l'endroit idéal pour faire leur connaissance. Pas besoin de rendez-vous. Nous nous retrouvions là tous les soirs. Dans ces conditions, la timidité n'était pas un frein. Pendant que nous attendions qu'un terrain soit libre, la conversation s'engageait tout naturellement. Et moi, dès que je pouvais parler, je devenais à l'aise.

J'ai d'abord eu le béguin pour Solange. C'était une splendide brunette. Mais je la trouvais bien jeune. La petite Carole était adorable, mais elle avait déjà un copain. Même chose pour Suzanne V., déjà prise.

J'étais bien sûr attiré par la belle Henriette. La chose n'avait rien de particulièrement original ; tous les garçons du club, je crois, avaient les yeux sur elle. Il faut dire qu'elle était canon. Elle avait des cheveux blonds naturellement bouclés, de magnifiques yeux bleus, une jolie bouche délicate, un corps parfait que mettaient en relief les tee-shirts et les shorts moulants qu'elle portait. Mais pour mes débuts, Henriette apparaissait comme un trop gros coup à jouer. Je me contentais de lui parler à l'occasion et de lui tourner un peu autour.

D'ailleurs, avant que les choses n'aillent plus loin avec Henriette, Suzanne C. avait jeté son dévolu sur moi. Sans être une des plus belles filles du groupe, elle avait du charme et surtout, elle avait le béguin pour moi. J'ai été immédiatement sensible à son intérêt. On se rencontrait tous les soirs, ou presque, et on passait beaucoup de temps ensemble. Mais on ne se voyait pas en dehors du club et elle n'était pas officiellement ma petite amie. Elle, cependant, se considérait comme telle.

Un dimanche, je suis allé aux manèges du parc de l'Exposition en compagnie de copains et copines du club de tennis. Il y avait parmi eux cette chère Henriette. J'ai passé tout l'après-midi en sa compagnie. Monter dans les manèges avec la plus belle fille du club était une expérience particulièrement excitante. J'en oubliais ma claustrophobie et mon vertige, totalement envoûté par sa proximité. C'est elle qui me faisait tourner la tête. J'étais sous le charme. Elle, je ne sais pas. Avec elle, je n'ai jamais vraiment su, sinon qu'elle aimait plaire aux garçons.

Ce soir-là, je suis allé au club de tennis. Henriette n'y était pas, mais Suzanne si. Je lui ai raconté mon après-midi, avec un peu trop d'enthousiasme, semble-t-il. Elle a accusé le coup sans broncher. Mais deux jours plus tard, quand j'ai revu Henriette, elle m'a dit avoir subi les foudres de son amie. Cette crise de

jalousie l'avait manifestement irritée. À mots couverts, elle m'en tenait responsable. Est-ce parce qu'elle ne tenait pas suffisamment à moi ou parce qu'elle craignait la colère de Suzanne ? Toujours est-il qu'elle s'est éloignée pour le reste de l'été.

Cette année-là, c'est Suzanne que j'ai accompagnée à la fête du club, qui marquait la fin de la saison. La chose allait de soi.

L'été terminé, le groupe a trouvé des occasions de se réunir les week-ends. Il y avait parfois le cinéma, les danses à Saint-Pie-X ou des matchs de hockey. Mais il y avait surtout le sous-sol de l'église Saint-Sacrement. On pouvait y jouer au ping-pong, au badminton, au basketball, aux quilles, mais surtout, on pouvait y flâner. Juste se voir, parler et flirter.

J'ai continué à rencontrer Suzanne. Pas pour très longtemps toutefois. Elle avait beau m'adorer, sa présence me pesait. Non qu'elle me soit désagréable, mais j'avais toujours en tête l'éblouissante Henriette. Il me fallait donc rompre avec la première pour tenter ma chance avec la seconde, un passage obligé qui m'effrayait.

Cela me rappelle une anecdote. Je devais être bien jeune, car mes questions avaient fait sourire ma mère et ma grande sœur. Je regardais une émission de télé en leur compagnie. Il y était question d'un coup de foudre entre deux personnages. J'ai demandé de quoi il s'agissait ; on me l'a expliqué. « Mais si un des deux n'aime pas l'autre, ai-je demandé (en visionnaire sans doute). Qu'est-ce qui se passe ? » « Alors, c'est la peine d'amour », avait répondu ma mère. C'était avec Berthe et Yvonne, le plus souvent, que j'apprenais ce qu'était la vie.

Nous en étions là. Il y avait Suzanne, qui aimait Paul, qui aimait Henriette, qui aimait... Elle aimait qui, en fait, cette blonde étincelante qui bouleversait tant de cœurs ? Je n'en savais rien, mais j'étais prêt à courir ma chance. Il fallait cependant me défaire au préalable de Suzanne. Misère !

Je n'arrive pas à me souvenir des mots que j'ai employés. Je me rappelle seulement que la scène s'est passée vers la fin de septembre, un samedi au sous-sol de l'église. Je me souviens aussi de l'air atterré de ma fausse petite amie qui se prenait pour la vraie. J'étais si tendu que je m'étais montré mufle. J'ai souvenir aussi que, ce jour-là, j'avais multiplié les pitreries, du genre fumer deux cigarettes en même temps, pour me donner une contenance. Mais j'ai juste été stupide.

Le but était cependant atteint. Je pouvais maintenant me consacrer tout entier à Henriette. Mais tenter de séduire la fille la plus populaire à la fois de Saint-Sacrement et de Normanville n'était pas de tout repos, surtout quand on est jeune, inexpérimenté et sans doute un peu con. La belle ne me décourageait pas, mais elle ne m'encourageait pas non plus. Ma stratégie, c'était de tourner autour d'elle.

Les mardis et les jeudis après-midi, jours de congé des élèves du séminaire Saint-Joseph, j'allais jouer au tennis avec mes amis au pavillon Mgr Saint-Arnaud du parc Pie-XII. À 16 h, je les plantais là, que le match soit terminé ou non. Rien ne pouvait m'arrêter. Les amis me trouvaient dingue, assurément, mais ne m'en tenaient pas rigueur. Je prenais une douche en vitesse et sautais dans un autobus vers le centre-ville, où je rejoignais les filles du collège Marie-de-l'Incarnation. Parmi lesquelles, bien sûr, se trouvait Henriette. L'attente et le déplacement ne prenaient qu'une vingtaine de minutes. Mais c'était vingt minutes au cours desquelles je pouvais la voir et lui parler. Je vivais pour ces vingt minutes deux fois la semaine, comme le narrateur de *À la recherche du temps perdu*, obsédé par ses rencontres avec Gilberte aux Champs-Élysées.

Un jour d'automne où il faisait beau, je l'ai convaincue de faire le trajet à pied en ma compagnie. Comme elle restait loin sur le 2^e coteau, je venais de gagner une quarantaine de minutes en sa présence. Qui plus est : en sa présence exclusive. J'ai adoré chaque minute de ces trois kilomètres. Un peu avant d'arriver chez elle, elle m'a dit de m'arrêter là, qu'il valait mieux que son père, « très sévère », m'a-t-elle dit, ne nous voit pas ensemble.

J'ai pensé que, si elle me mentionnait cela, c'est un peu parce qu'elle me considérait comme son petit ami, ou du moins, comme son petit ami potentiel. Ces paroles m'ont encouragé.

Pas très longtemps toutefois. Henriette était insaisissable. Apparemment, elle aimait ma présence, mais jusqu'à quel point ? Après des mois d'une cour maladroite mais assidue, je ne savais toujours pas. La coquette aimait plaire, mais elle ne m'aimait peut-être pas. Je veux dire d'amour.

Mes doutes, de plus en plus fréquents, sont devenus conviction un soir de danse à Saint-Pie-X. Dans la pénombre de la salle de danse, la belle avait, malgré ses 15 ans, des allures de femme fatale. Dans son chandail moulant, elle était séduisante et séduisait. Elle ne restait pas longtemps assise à sa table. Aussitôt, on venait l'inviter à danser. Chaque fois, je la voyais disparaître dans la pénombre de la piste au bras d'un autre, et chaque fois, ça faisait mal.

J'ai compris ce soir-là qu'elle n'était pas pour moi. C'était une épiphanie : j'étais fou d'un fantôme qui me rendait dingo et dont il fallait me libérer le plus vite possible.

Moi qui ne parlais que d'Henriette à mes potes, depuis des mois, je leur ai annoncé, soudainement, que c'était fini. Ils sont restés incrédules.

Preuve de ma détermination, j'ai même facilité, dans les jours qui ont suivi, le rapprochement entre Henriette et Pierre, un de mes amis qui avait lui aussi succombé à son charme. Là, personne n'a compris. La transition était si brusque, si inattendue que tous les copains étaient pantois. Moi, je suis resté inflexible. J'ai juste eu un petit serrement au cœur quand j'ai vu Henriette et Pierre ensemble dans un cinéma, occupant une banquette à deux places, une banquette d'amoureux. Ce fut mon dernier moment de jalousie par rapport à elle. Mais ça n'a rien changé à ma détermination. Au fond de moi, j'étais enfin libéré.

Un joueur passionné

L'été suivant, j'ai changé de club de tennis. Mes copains et moi, nous nous sommes retrouvés à L'Aiglon. Côté filles, ce n'était pas un progrès. C'était même un saut périlleux arrière. C'est le tennis qui nous avait amenés là. Je pouvais maintenant jouer dans deux ligues et affronter des adversaires d'un solide niveau.

J'avais maintenant 16 ans. J'avais commencé à jouer l'année précédente, déjà trop vieux pour débiter dans ce sport exigeant. Cela demeure un de mes grands regrets. Non pas que j'aspirais à faire carrière. De toute façon, pour un Québécois dans les années cinquante et soixante, réussir au tennis était quasiment mission impossible. Mais j'aurais aimé atteindre un meilleur niveau et j'y serais sans doute parvenu si j'avais commencé à taper la petite balle jaune plus tôt.

Quoi qu'il en soit, j'ai tout de suite vu que le tennis serait mon sport. À l'époque d'avant les géants qui tutoient les deux mètres, je faisais 1 m 80, une bonne taille pour ce sport, j'étais assez léger pour bien me déplacer sur un court, j'avais de bons réflexes et j'aimais la compétition, même si elle me stressait par moment. De plus, en tant qu'intellectuel, j'aimais ce jeu où la stratégie est très importante et où il faut penser vite.

L'été, je jouais tous les jours où il ne pleuvait pas et l'hiver, j'étais sur les courts deux à trois jours par semaine. Quand je suis devenu suffisamment bon, j'ai commencé à jouer dans des ligues et dans des tournois. Je pratiquais le tennis avec enthousiasme et passion.

J'allais écrire que je n'aimais pas perdre. Mais ce n'est pas tout à fait exact. J'acceptais sans mal d'être battu par des adversaires meilleurs que moi. Détendu, sans attentes excessives, j'en profitais souvent pour jouer mes meilleurs matchs. Et quand, à la fin, j'allais donner la main au vainqueur, je le faisais sans grimacer. J'étais tout à fait capable de me montrer beau joueur.

Cependant, j'arrivais moins bien à gérer le stress quand j'avais de bonnes chances de l'emporter. À ma dernière année chez les juniors, j'ai disputé le tournoi régional. Au troisième tour, j'ai affronté le 4^e favori. La rencontre a bien démarré. À ma grande surprise, j'étais capable de soutenir l'échange contre un des meilleurs de la Mauricie dans mon groupe d'âge. À tel point que nous nous sommes retrouvés à 9-9 (il n'y avait pas de jeu décisif dans les années soixante). Sur deux magnifiques retours en revers (je m'en souviens encore), j'ai réussi à prendre son jeu de service avant de gagner le mien. J'avais remporté la première manche et j'avais la chance de causer une belle surprise. Mais j'ai paniqué et perdu les deux manches suivantes. Le lendemain, j'ai fait la manchette du tournoi dans *Le Nouvelliste*, où l'on disait que j'avais failli faire tomber un des favoris.

Par-dessus tout, je détestais perdre contre des joueurs que je jugeais inférieurs. Et cela m'est arrivé trop souvent en compétition. La défaite que j'ai racontée précédemment en demi-finales du tournoi de ping-pong du collège était annonciatrice d'une série de revers crève-cœur au tennis.

La pire est survenue à la fin d'un été. Mon équipe avait atteint la finale et le hasard a fait que mon match, programmé au moment où les deux clubs étaient à égalité 2-2, allait décider de l'issue du championnat. J'affrontais un adversaire que j'aurais dû battre facilement. Et de fait, j'ai rapidement pris une forte avance, que je n'ai pas conservée. Plus la manche avançait, plus le filet paraissait haut et plus le terrain semblait petit. De sorte que le set est passé de 5-1 en ma faveur à 5-7 en ma défaveur. J'étais dépité.

Toutefois, je restais convaincu de pouvoir gagner les deux dernières manches. J'ai commencé la deuxième du bon pied, menant 5-2. Mais de nouveau, j'ai laissé filer mon avantage. J'ai perdu, et du coup, j'ai privé mon équipe du championnat. C'en était trop. Faisant de moi une piètre imitation de John McEnroe, j'ai fracassé ma raquette et claqué toutes les balles dans l'étang attenant.

Pendant des années, j'ai refusé de jouer en compétition, sauf en double. En tandem, particulièrement avec Daniel, qui était mon meilleur ami, j'étais en effet beaucoup plus serein. Quand il m'arrivait de m'énerver, mon partenaire savait trouver les mots pour me calmer. En outre, mon style de jeu, axé sur la volée, convenait plus au double qu'au simple. C'est donc là que j'ai connu mes plus beaux succès.

J'ai joué de nouveau en simple dans un tournoi à 22 ans. J'ai encore fait la manchette de l'article du *Nouvelliste*, cette fois sur le championnat de tennis de la Mauricie, mais toujours pour avoir perdu. J'affrontais un bon vétéran de la région. On l'appelait le père Webber parce qu'il avait plus de quarante ans et qu'il était chauve. Il jouait encore bien, mais franchement, j'avais les armes pour le vaincre. À la première manche, impressionné de jouer contre une légende mauricienne, j'ai figé et perdu. Mais j'ai entrepris le deuxième set en force. Je menais 5-2.

Il faisait extrêmement chaud ce jour-là, du genre 33, 34 degrés. À l'ombre évidemment. Sur l'asphalte caoutchouté du club Radisson, c'était la fournaise. Le père Webber, qui suait abondamment et qui s'épongeait lentement entre chaque point, voulait éviter une troisième manche. Aussi a-t-il jeté toutes ses forces dans ce deuxième set décisif. Patiemment et habilement, il est parvenu à me faire douter, à me pousser à commettre trop de fautes et à effacer mon avance. À 7-7, j'ai craqué. Le « vieux » l'a finalement emporté 6-4, 9-7. Le titre aurait pu être : « Le père Webber a eu chaud ! »

À la fin de cet été-là, j'ai aussi perdu la finale du tournoi de mon club en simple, mais j'ai gagné la finale du double. C'est le seul tournoi que j'ai remporté de toute ma vie. Après, je n'ai plus joué en compétition.

Je n'ai presque plus joué du tout pendant longtemps. L'année suivante, en effet, j'ai commencé à travailler comme journaliste, un métier exigeant dont les horaires atypiques ne favorisaient guère la pratique du tennis.

Je suis resté cependant très passionné par ce sport. Chaque fois que j'en avais l'occasion, je regardais les matchs à la télévision. Mais il n'y avait pas de chaînes spécialisées comme maintenant. Seuls les grands tournois étaient couverts, et encore, seulement pendant les fins de semaine. En semaine, la couverture se limitait à un résumé d'une demi-heure, que je regardais religieusement.

Je me rattrapais en lisant tous les articles qui paraissaient dans les journaux. À cette époque, je suivais aussi, grâce aux quotidiens, la plupart des sports. J'étais incollable sur le baseball. Les journalistes de la section des sports, qui étaient voisins de ceux des arts, pourraient en témoigner. J'étais assez passionné pour écouter, à l'occasion, les matchs des Expos à la radio.

Je suivais aussi le hockey, le football et le golf notamment. Pendant les sept années où j'ai dirigé la section des Arts et Spectacles, je commençais ma journée au *Soleil* en lisant d'un bout à l'autre le cahier des sports. Les journalistes de la section savaient qu'il valait mieux ne pas m'adresser la parole avant que j'aie fini ma lecture.

Avec le temps toutefois, je suis devenu monomaniacque : seul le tennis m'intéressait vraiment. Mon désintérêt pour les autres sports a commencé quand les Expos ont quitté Montréal. J'ai accusé le coup et cessé de suivre les Liges majeures. Puis, j'ai peu à peu perdu de l'intérêt pour le hockey, le football et le golf.

En revanche, chaque fois que reviennent les Jeux olympiques, je redeviens patate de sofa et accroc aux sports.

Ostéopathie et psychanalyse

À 40 ans, je me suis remis au tennis sérieusement. Quand je dis sérieusement, je ne veux pas dire ligues et tournois. Pour moi, la compétition à ce niveau-là, c'était bel et bien fini.

C'est une amie et collègue, Louise Lemieux, qui m'avait convaincu de reprendre ma raquette. Au début, je jouais avec plaisir, en rigolant beaucoup et sans prendre le jeu trop au sérieux. Mais assez rapidement, à mesure que mon niveau de jeu se rapprochait de ce qu'il était jadis, j'ai recommencé à vouloir gagner et à fuir la défaite.

Il y avait au *Soleil* un grand nombre de joueurs de tennis. Le vendredi matin, nous étions assez nombreux pour louer la moitié des courts du club Avantage. Nous faisons une heure de simple et une heure de double. J'étais tellement emballé par ce retour au jeu que je trouvais des partenaires pour jouer deux à trois fois chaque semaine.

La plupart de mes adversaires avaient une dizaine d'années de moins que moi, voire une quinzaine. J'arrivais à jouer à leur niveau et même à les battre à l'occasion, sauf un qui était au-dessus du lot, mais je devais beaucoup m'employer pour sortir vainqueur. C'est sans doute pourquoi j'ai été blessé souvent. C'est le bas du dos qui lâchait. Tous les trois ou quatre mois, je me retrouvais avec un lumbago qui me contraignait à stopper pour quelques semaines. C'était souffrant et frustrant.

Dès que le mal disparaissait, je retournais sur les courts, où je me donnais toujours à fond. Je n'étais pas le seul du groupe à prendre la petite balle jaune trop au sérieux. Nous étions quelques-uns à rassembler un peu trop à McEnroe ou à Connors. Pour les coups de gueule, bien sûr, pas pour les coups de raquette. Si nous n'engueulions pas les arbitres, c'est parce qu'il n'y en avait pas. Mais nos matchs étaient souvent ponctués de gros mots, voire dans les pires moments, de cris et de gestes de frustration.

Un jour, l'un de nous s'est blessé à une cheville pendant un match de double. Pendant qu'il retraitait péniblement au vestiaire, nous avons continué à jouer à trois, en double australien, sans nous soucier de lui le moins du monde. Ce sont les deux filles du groupe qui sont allées lui porter secours.

Je ne veux pas parler pour les autres ; peut-être ont-ils une perception différente de nos duels épiques et trop tendus. Pour ma part, quand j'y repense, mon comportement hypercompétitif me fait sourire. Mon amie Louise me présentait parfois en disant que si j'avais plutôt l'air du Dr Jekyll dans la vie, je ressemblais à Mr Hyde sur un court de tennis. Peut-être aurais-je eu intérêt, en plus de m'étendre sur la table de l'ostéopathe, de m'allonger sur le divan du psychanalyste.

J'ai joué ainsi à fond de train pendant six ans. Malgré les blessures trop nombreuses et les sautes d'humeur encore plus fréquentes, j'en conserve un excellent souvenir. Pour le tennis, bien sûr, mais aussi pour l'amitié et l'affection qui soudaient notre groupe.

Quand je suis arrivé à *La Presse*, à 46 ans, je me suis retrouvé dans une salle de rédaction qui comptait plus de golfeurs que de joueurs de tennis. Et puis mes horaires de pupitre laissaient peu de plages libres pour mon sport favori. Il faut aussi ajouter que je commençais à en avoir marre de passer presque autant de temps en ostéopathie ou en physiothérapie que sur les courts. J'ai donc accroché ma raquette. Cette fois pour de bon.

Je suis alors devenu un tennisman de télé. Avec l'arrivée des chaînes spécialisées, tous les grands tournois étaient désormais télévisés. Pendant un Grand Chelem, par exemple, il y avait du tennis tous les jours, pendant des heures et parfois même sur plus d'un court. Le bonheur pour un amateur !

J'ai aussi continué à assister chaque année au tournoi de Montréal, un Masters 1000, la plus haute catégorie après les Grands Chelems. Déjà, quand j'habitais Québec, j'avais

l'habitude de venir passer quelques jours à Montréal chaque année pour suivre ce tournoi. Je prenais des billets pour les séances du jour et du soir. Cela faisait beaucoup d'heures à regarder passer une petite balle au-dessus d'un filet, mais ces séjours font partie de mes beaux souvenirs.

Quand une quinzaine d'années plus tard, on m'a offert le blogue de tennis, je n'aurais pas dû en être surpris. Certes, je n'avais jamais été un journaliste sportif, mais peu de gens au journal connaissaient le tennis aussi bien que moi. J'avais commencé à m'intéresser à ce sport une cinquantaine d'années plus tôt. J'avais vu jouer les gloires du passé comme Rod Laver et Roy Emerson. J'avais moi-même été joueur. Un joueur amateur, bien sûr, mais je connaissais bien la technique et les stratégies. Je me suis tout de suite senti chez moi dans ce blogue.

J'ai raconté dans le chapitre sur le journalisme les sept belles années que j'ai consacrées à la couverture du tennis pour le site web de *La Presse*.

Depuis, je suis redevenu simple amateur de tennis. Encore passionné tout de même. Je vois certes moins de tournois et moins de matchs, mais je continue à lire beaucoup sur le jeu et sur les joueurs. Je participe régulièrement aux échanges sur la page Facebook *Les as du tennis*.

C'est un beau divertissement. Je sais tout le mal que le grand Pascal pensait du divertissement, cette « occupation qui détourne l'homme de penser aux problèmes essentiels qui devraient le préoccuper ». Mais il me semble, justement, qu'il est parfois bon de se détourner des problèmes qui nous préoccupent, fussent-ils essentiels.

Le tennis est un beau jeu, qui me rappelle la vie. Il faut s'y donner à fond, courir, avancer, reculer, sauter, s'arrêter, penser, repenser, donner et recevoir des coups. Et à la fin, il arrive qu'on perde. Mais en cours de route, ce qu'on a pu s'amuser !

La philosophie indienne ne dit-elle pas que la Vie n'est finalement qu'un immense jeu, « un ballet des âmes orchestré par les divinités dans une fabuleuse danse cosmique » !

6. Chiens, chats, perruches

*« Nous devrions rendre grâce aux animaux
pour leur innocence fabuleuse
et leur savoir gré de poser sur nous
la douceur de leurs yeux inquiets
sans jamais nous condamner. »*

- Christian Bobin



Mes amis les chiens

Du côté de la rue où j'ai grandi, il y avait peu d'enfants, et la plupart étaient trop vieux pour moi. Heureusement, quelques voisins avaient des chiens. Il y avait le cocker noir des Laliberté et le petit chien sans race de Jacques Le Ramancheur (c'est ainsi qu'on appelait ce rebouteur chez qui les gens venaient, parfois de loin, se faire replacer des os disjoints ou sortis de leur emplacement). Je me souviens aussi, mais très vaguement, d'un gros chien de chasse. Le voisin, un Anglo, était très surpris, m'a-t-on raconté, que j'ose m'en approcher sans crainte.

Je n'ai jamais eu peur des chiens, même quand ils étaient gros, jusqu'à ce que, au début de la trentaine, je me fasse mordre par un colley. Depuis, je suis plus méfiant. Mais dans ma tendre enfance, je n'aurais jamais cru qu'un clébard puisse me faire du mal. C'étaient mes amis.

Après notre déménagement sur le boulevard Saint-Louis, je n'ai eu de cesse de réclamer un chien. Mes parents étaient réticents. Cependant, quand la chienne des Laneuville a été engrossée par le cocker des Rousseau, leurs voisins, j'ai réussi à les convaincre : nous adopterions un des rejetons. C'est ainsi qu'un petit bâtard blond, plutôt mignon, né de l'accouplement inopiné de deux chiens du voisinage, est arrivé chez nous.

J'étais aux anges, mais pas pour longtemps. Les parents avaient décrété que le chien serait placé la nuit dans la salle de chauffage au sous-sol. Ça ne lui avait pas plu, bien sûr, même si on lui avait aménagé un beau petit parc. La chaudière était bruyante et le lieu inhospitalier. Toutes les nuits, les plaintes de notre toutou tenaient la maison réveillée. Mon père lui a rapidement trouvé un autre foyer et j'ai continué à vivre dans une maison sans chien.

J'ai eu droit à une perruche. Une belle petite perruche bleue, que j'ai rapidement apprivoisée. Il serait exagéré que dire que j'avais un don, car les perruches ondulées, comme la plupart des

perruches d'ailleurs, ne sont pas particulièrement difficiles à domestiquer. Mais j'étais doué assurément. Rapidement, elle a pris l'habitude de se poser sur mon épaule et de me suivre partout dans la maison.

Malheureusement, sa cage était située près de la porte d'entrée, les courants d'air froid étaient nombreux, de sorte qu'elle n'a vécu que quelques années.

Nous sommes allés chercher une seconde perruche. Nous avons mis cette fois la cage dans la cuisine, où elle risquait moins les coups de froid. Elle a vécu plus longtemps. Je l'ai apprivoisée, elle aussi, mais je ne me souviens pas avoir eu avec elle une relation aussi étroite.

Peu de temps après, nous avons eu un chat. Un beau petit chaton hyperactif comme le sont tous les petits chats, mais que j'avais surexcité par mes jeux au point de le transformer en une petite panthère. Il courait partout, sautait partout, parfois même sur la cage de la perruche, et là, tout le monde se mettait à crier. Ou encore, il grimpait après les jambes des gens. Là aussi, tout le monde se mettait à hurler.

Un jour, il s'est approché de mon petit frère Raymond couché par terre devant la télévision, bien absorbé par l'émission qu'il regardait. Le petit félin a grimpé sur le bord de la fenêtre, puis s'est immobilisé, les yeux grands ouverts, la queue frémissante, comme si Raymond était une proie. Allait-il bondir ? Nous surveillions tous la scène sans mot dire. Il est ainsi resté quelques minutes en embuscade avant de lui sauter sur le dos. Raymond a poussé un cri et fait un bond olympique. Nous avons tous beaucoup ri sur le coup. Mais les jours parmi nous de notre petit chat tannant étaient comptés. Cette fois, c'est ma mère qui lui a trouvé un autre foyer.

Le premier été au chalet, je suis revenu du camp des scouts avec un chaton dans mon sac à dos. Je l'avais trouvé dans une ferme où notre patrouille s'était arrêtée pour dormir une nuit. Nous étions à la campagne jusqu'à la fin du mois d'août, de sorte que

ma mère a accepté le chat sans regimber. Mais il était entendu qu'à la fin de l'été, nous le laisserions à la ferme des Caron.

Cette famille de cultivateurs habitait le même rang que nous. Les deux familles s'étaient rapidement liées. Papa fréquentait M. Caron et son frère. Yvonne était l'amie des deux filles. Et pour moi, il y avait leur gros samoyède. De prime abord, je l'avais trouvé très imposant.

Lorsque nous arrivions, le molosse sortait de sa cabane et venait japper très fort, au bout de sa chaîne. Je m'étais donc approché de lui très lentement. De temps à autre, je m'arrêtais pour lui parler doucement, installé en petit bonhomme. Plus je me rapprochais et moins il semblait agressif. Quand j'ai fini par l'aborder, au terme d'une longue séduction, ce fut la fête.

Par la suite, chaque fois que nous allions chez les Caron, je me dirigeais directement vers le chien, qui me réservait immanquablement un accueil enthousiaste. J'étais sans doute la seule personne qui s'intéressait à lui. Il fut question que les Caron nous le confient, le temps des vacances. Mais le projet, je ne sais pourquoi, ne s'est pas matérialisé.

Le merveilleux Noiraud

L'été suivant, on m'a permis d'avoir un chien. Il était entendu cependant que le chien ne nous accompagnerait pas à la ville, pas plus que le chat de l'année précédente. L'été terminé, un cultivateur des environs avait accepté de le garder. C'était un arrangement bancal, mais j'avais dit oui, tellement heureux de voir exaucé enfin un de mes vœux les plus chers .

Le choix du toutou n'avait pas été facile. J'avais d'abord jeté mon dévolu sur un cocker, mais la chienne des Laliberté avait accouché trop tard. Un matin de forte pluie, l'oncle Eugène, qui savait que nous étions à la recherche d'un clébard, est arrivé avec un grand chien de chasse très énervé et très mouillé. Pendant que l'oncle faisait son éloge, sur la galerie du chalet, ma mère ne lui ayant pas permis d'entrer, la bête n'arrêtait pas de sauter au bout de sa laisse. J'avais tellement hâte d'avoir un compagnon que j'aurais quand même dit oui. Mais ma mère, très fermement, a dit non et son beau-frère, piteux, est reparti sous la pluie avec pitou.

Quelques jours plus tard, nous avons appris qu'un cultivateur du rang avait un jeune chien à donner. C'était un petit bâtard, pas particulièrement beau, mais très futé. Sa mère était un boston-terrier. Le rejeton n'en avait pas la tête ; c'était plutôt celle d'un cocker. Mais il avait conservé la couleur de la mère : noir avec une tache blanche sur la poitrine. Nous l'avons donc baptisé Noiraud. Ce n'était pas très original, j'en conviens, mais le nom lui allait bien.

Noiraud avait aussi gardé du boston-terrier l'intelligence vive. Je me suis tout de suite attaché à lui. Ce fut réciproque. C'était notre chien. Mais c'était surtout le mien. Il me suivait partout, sans laisse, et pourtant jamais je n'ai craint qu'il ne s'enfuie. Sa présence m'a beaucoup aidé à supporter de me retrouver dans un chalet à la campagne, loin de mes amis. Grâce à sa présence

chaleureuse, dynamique et parfois comique, l'été a passé rapidement.

Il fallait cependant que je me prépare à dire adieu à mon fidèle chien jusqu'à l'été suivant. Tout au plus, reviendrions-nous à l'occasion, entre-temps.

La dernière fin de semaine, j'ai dû le conduire chez le cultivateur à qui nous devons le confier pendant notre absence. Pour la première fois, je l'ai mis en laisse. En fait, je n'avais pas de laisse ; nous n'en avons jamais eu besoin. Je lui ai passé une petite corde au cou pour le mener à sa nouvelle maison.

Noiraud ne saisissait pas trop ce qui se passait, mais confiant, il m'a suivi. Quand je l'ai attaché au poteau de la galerie (M. Lamothe était absent), il a encore moins compris.

Je n'avais pas dû l'attacher bien solidement, car quelques minutes après que je fus revenu, Noiraud est arrivé à son tour, frétilant de la queue et tout heureux de nous retrouver. J'ai pris mon courage à deux mains, j'ai repris la corde qui lui servait de laisse et je l'ai reconduit à sa nouvelle demeure. Je l'ai attaché de nouveau, cette fois plus fermement. Puis, j'ai repris le chemin du chalet rapidement, sans jamais me retourner, de peur de voir combien mon compagnon se sentait abandonné.

Quelques semaines plus tard, je suis revenu au chalet en compagnie de mon père. Aussitôt que l'auto s'est immobilisée, le chien est sorti de dessous la galerie, tout heureux de nous voir et visiblement affamé. De toute évidence, il s'était enfui de la ferme où nous l'avions laissé et était venu s'installer au chalet pour nous attendre.

Mon père a paru plus attristé que surpris. Il a couru dans le chalet pour trouver quelque chose à lui donner. Tout ce qui restait dans le frigo, c'était une tarte. Ce n'était pas idéal, mais il n'y avait rien d'autre. Le chien l'a dévorée. Nous l'avons gardé avec nous pour les quelques heures passées au chalet, puis nous l'avons ramené une nouvelle fois chez M. Lamothe.

Plus tard à l'automne, nous sommes retournés au chalet. En compagnie de ma petite sœur, j'ai tout de suite mis le cap sur la ferme. Cette fois, M. Lamothe était là, mais pas le chien. L'homme nous a dit brutalement, de sa voix sèche et rude, qu'il l'avait abattu d'un coup de fusil. La nouvelle nous a complètement sonnés. Je me revois revenir au chalet, avec Jocelyne, partagé entre la colère et la tristesse, retenant mes larmes et serrant les poings. Plus de 60 ans plus tard, j'ai du mal à ne pas détester cet homme.

Je comprends pourtant pourquoi il a fait ce geste. Notre chien avait refusé de rester chez lui et était retourné vivre au chalet. Afin de survivre, il venait s'attaquer à ses poules. Pour mon petit chien, c'était la survie. Pour le fermier, c'était un crime. Pour moi, le crime, c'était d'avoir tué mon chien.

Noiraud s'était tellement attaché à moi qu'il n'avait jamais voulu d'autre maître. Et je m'étais tellement attaché à lui qu'il aurait été préférable que je n'aie pas d'autres chiens. Aucun de ceux que j'ai eus par la suite ne s'est hissé à sa hauteur. Ce n'était pas leur faute ; aucun n'était Noiraud. Hors ce chalet où je me suis tant ennuyé, je n'ai jamais réussi à recréer la relation exceptionnelle que j'ai eue cet été-là avec cet animal qu'on appelle le meilleur ami de l'homme, mais qui est aussi le meilleur ami de la femme et le meilleur ami des enfants.

Il faut dire aussi que certains chiens sont des êtres d'exception. Et j'aime à croire que mon petit bâtard noir avec une tache blanche en faisait partie.

La chatte qui m'avait choisi

J'ai passé ensuite bien des années sans animal de compagnie. Mes parents ont fini par avoir un chien, un beau cocker blond, plutôt rigolo, mais j'étais déjà parti étudier à Québec. Slogo était très content de me voir quand je retournais à Trois-Rivières, et c'était réciproque. Mais ce n'était pas mon chien.

Devenu journaliste, je suis allé un soir chez Ron, un ami de mon frère Gilles. Il vivait avec une chatte d'Espagne, qu'il avait baptisée Vous-autres, allez savoir pourquoi, et qui n'arrêtait pas de tourner autour de moi. Elle s'installait sur mes cuisses en ronronnant, elle me poussait de la tête pour que je m'occupe d'elle. Bref, c'était le coup de foudre.

Le lendemain, j'ai reçu un coup de téléphone de Ron. Depuis quelques mois déjà, le propriétaire de son logement voulait qu'il se débarrasse de la chatte. Mais Ron attendait d'avoir trouvé la bonne personne. Et cette personne, eh bien, c'était moi. Dire qu'il m'offrait Vous-autres ne serait pas vraiment juste. Dire qu'il me l'imposait, non plus. Ron était ce qu'on peut appeler un personnage. Au demeurant un personnage éminemment sympathique, comme j'ai eu l'occasion de le découvrir par la suite. Il avait senti entre moi et sa chatte quelque chose de tellement fort que je ne pouvais refuser de lui ouvrir ma porte.

L'ami de mon frangin était un Franco-Ontarien qui s'exprimait dans un français atroce. J'ai rarement rencontré quelqu'un parlant aussi mal notre langue. Mais quand on le voyait chercher des mots qu'il ne trouvait pas, on sentait qu'il avait beaucoup à dire et on finissait par comprendre, malgré tout, toute la profondeur de son ressenti. Et j'avais bien saisi que je n'avais pas vraiment le choix. La chatte m'ayant choisi, il fallait que je l'adopte.

J'en ai parlé à ma compagne de l'époque, qui a dit oui. Et c'est ainsi que Vous-autres est venue habiter chez nous. Dès le début, elle s'est comportée comme si elle avait toujours vécu avec nous.

La nuit venue, elle se couchait à nos pieds, au bout du lit, et ne bougeait pas.

Le jour, elle nous faisait beaucoup rire. Très habile, elle avait appris à ouvrir les portes des armoires, même celles du haut. Elle s'y déplaçait sans bouger quoi que ce soit. Jamais elle n'a cassé un verre ou une tasse. Elle nous amusait aussi beaucoup quand elle faisait des acrobaties sous les chaises de la table de la salle à manger.

Une fin de semaine où nous étions allés à Trois-Rivières, nous sommes revenus à l'appartement sans y retrouver notre petite chatte. Il est vraisemblable que des enfants avaient réussi à la faire sortir par un vasistas. Nous l'avons retrouvée nous attendant dans la ruelle, une patte blessée. Elle faisait pitié à voir. Nous en avons été bien attristés tous les deux.

Dès le lendemain matin, le vétérinaire nous a rassurés. Les chats guérissent sans trop de mal de ce type de blessure. De fait, notre chatte est revenue quelques jours plus tard comme si de rien n'était. Et à l'époque, les factures des vétérinaires n'étaient pas trop salées.

Nous n'avons pas laissé Vous-autres sortir avant de déménager l'année suivante. Entre-temps, elle avait grandi. De plus, la ruelle juste derrière notre nouvel appartement nous semblait plus sûre.

Elle aimait beaucoup sa nouvelle vie. Elle pouvait jouer avec les autres chats, courir, grimper aux arbres, voire monter sur les toits grâce à la grande échelle des voisins. Et, bien sûr, attraper des oiseaux, qu'au début elle nous rapportait encore vivants. Je me rappelle le premier. J'étais encore au lit. Elle l'a posée devant moi, pour me l'offrir. Elle semblait tellement fière. Moi, j'étais catastrophé. Elle n'a assurément pas compris que je le remette en liberté. Ce qui n'était sans doute pas brillant de ma part, compte tenu de ses faibles chances de survie.

Au début, Vous-autres était tellement propre qu'elle revenait à l'appartement pour faire ses besoins dans la litière. Il lui a fallu du temps avant de les faire dehors.

Je ne sais pas pourquoi, mais je n'avais pas envisagé qu'elle pourrait être engrossée. Dans ma naïveté, je croyais que les chats ne s'accouplaient que la nuit. Or le soir, elle ne sortait pas. J'étais donc rassuré. Mais j'ai fini par me rendre compte qu'elle prenait du poids et que ce n'était pas parce qu'elle était devenue boulimique. Un des nombreux matous de la ruelle avait déposé en elle sa semence. Autour de moi, on s'est beaucoup moqué de mon ignorance des choses de la vie des chats.

Le temps passait et elle n'avait toujours pas ses chats. Je suis allé chez mon vétérinaire favori. Il l'a examinée. Diagnostic : ses petits étaient mort-nés. Je n'en ai pas été surpris outre mesure. Il m'avait toujours semblé que cette chatte-là était restée trop infantile pour devenir mère.

Le vétérinaire l'a opérée et elle est revenue vivre sa vie de chat sans souci.

Quand ma compagne et moi, nous nous sommes séparés, il a été convenu que c'est elle qui la garderait. Sans doute parce qu'elle conservait aussi l'appartement. C'est ainsi que s'est terminée ma vie trop brève et très agréable avec Vous-autres.

Quelques mois plus tard, j'ai eu un autre chat. Un bâtard de siamois que j'avais vu naître chez une ex-amante. C'est peut-être le chat le plus extraordinaire que j'aie jamais eu.

Pourtant, notre relation avait fort mal commencé. J'habitais un appartement au cinquième étage d'un immeuble moderne, où le matou s'ennuyait. Et il le faisait bruyamment. Il laissait percer son ennui avec cette lamentation forte et lancinante, caractéristique des siamois. Une sorte de buzz plaintif très particulier.

Si la nuit, on le laissait à la porte de la chambre, on l'entendait se geindre sans arrêt. Mais si on le laissait entrer, il s'amusait à sauter dans le lit dès qu'un de nous bougeait, rendant notre sommeil difficile, voire impossible.

Toutefois, son comportement a changé radicalement quand ma nouvelle compagne et moi avons emménagé dans un grand

appartement. Il adorait courir sur les parquets de bois, où il dérapait quand ses manœuvres étaient trop audacieuses. C'est ce qui se produisait inmanquablement au bout du grand couloir, où il devait impérativement virer à gauche pour poursuivre sa lancée dans la cuisine.

Au bout de quelques semaines, nous l'avons laissé sortir dans la ruelle. Nous vivions au troisième étage. Le chat descendait l'escalier quand je lui ouvrais la porte et revenait dès que je le sifflais.

Contrairement à la plupart des chats, il ne répugnait pas à prendre l'auto. De sorte que, quand nous en louions une, nous l'amenions. À la campagne, il me suivait sans laisse, aussi bien qu'un chien dressé.

Comme le chat sortait souvent, on s'est dit qu'il serait plus prudent de le munir d'un collier à puces. Nous avons acheté le modèle le plus cher, en nous disant qu'il serait le plus efficace. Mal nous en prit, car il s'est empoisonné avec ce collier, en parvenant à le mordiller. Nous l'avons amené chez le vétérinaire, qui l'a gardé en observation. Au bout de quelques jours, il nous a appris qu'il n'était pas parvenu à le sauver. C'est ma compagne qui m'a fait part de la nouvelle par téléphone pendant que je travaillais. Je me souviens d'avoir été anéanti.

Pour nous consoler, nous sommes allés chercher deux chats. Ce fut le bordel. Jamais plus je n'aurai en même temps deux jeunes chats. Un chaton peut vous abîmer un appartement. Mais deux, c'est le saccage assuré. Non seulement aimaient-ils courir l'un après l'autre en pleine nuit, mais ils adoraient grimper dans nos rideaux de bambou, qui ont rapidement eu l'air loqueteux.

L'un des deux chats n'était pas propre (la chose est rare, mais elle arrive), mais nous n'arrivions pas à savoir lequel. Et l'un, le moins gentil des deux, était jaloux de l'autre.

Leur séjour chez nous a brutalement été interrompu. Une des voisines (les deux premiers étages de l'immeuble étaient

composés de chambres louées par des femmes seules) s'est plainte au propriétaire de la présence des chats et nous avons dû nous en séparer. On a trouvé une famille d'accueil pour l'un. Nous avons dû mener l'autre à la SPCA. Ou plutôt une amie l'a fait pour moi, car ce départ, malgré tout, me brisait le cœur.

Le chien qui n'aimait pas la ville

En 1977, quelques semaines avant de déménager dans une maison que je venais d'acheter, je suis allé chercher un chien. Quand une voisine du dessous a cogné au plafond avec un balai pour se plaindre du bruit causé par notre fringant chiot, j'ai sauté sur le plancher pendant au moins une minute. Elle n'a pas recommencé. Ça faisait trois ans qu'on marchait sur la tête, ma compagne et moi, pour éviter de faire du bruit. J'en avais plein le dos.

Ce nouveau clébard turbulent, c'était Pluche, une femelle airedale. J'avais découvert cette race, peu connue au Québec à l'époque, au cours d'un voyage dans les Maritimes. Le toutou avait effrontément ouvert la porte de notre tente avant d'aller retrouver ses maîtres. Je l'avais tout de suite adoré. Je m'étais aussitôt informé de la race et je m'étais dit : si un jour j'ai un chien, ce sera un airedale.

Comme nous n'avions pas beaucoup d'argent et que les chiens de race coûtent cher, nous avons choisi le chenil où les prix étaient les moins élevés. Ce fut une erreur, car les chiots étaient mal nourris, comme nous l'a révélé notre vétérinaire favori, chez qui nous étions allés le faire examiner. Certes, nous aurions pu le ramener à ses propriétaires ; le contrat nous y autorisait. Mais au bout de trois jours, nous avons eu le temps de nous attacher à Pluche. Il n'était pas question qu'elle nous quitte.

Cependant, elle a toujours eu des problèmes alimentaires. Contrairement à la presque totalité des chiens, qui sont de terribles gloutons, notre chienne était plutôt du genre anorexique. Elle refusait toutes les sortes de moulées. Elle mangeait sans appétit, à tel point qu'il fallait parfois que je la nourrisse moi-même, comme un bébé, pour qu'elle s'alimente suffisamment. Ce qu'elle aimait le plus, c'étaient les restants de table, mais tous les spécialistes nous le déconseillaient.

Quand j'avais décidé d'avoir un airedale, je ne connaissais rien de cette race, sinon qu'elle avait un look d'enfer. Je ne savais pas que ses rejets étaient des chiens qu'on appelle actifs. Je dirais pour ma part hyperactifs. Quand nous amenions Pluche à la campagne et qu'elle courait au moins dix kilomètres dans le rang, s'amusant au passage à provoquer les vaches, elle était heureuse. Elle revenait à la maison fourbue et ne bougeait plus de la soirée, même quand un mulot lui passait à quelques centimètres du museau.

Dans notre maison du quartier Montcalm toutefois, elle tournait en rond. Certes, il y avait une cour. Mais il lui suffisait de quelques bonds pour la traverser. Ce n'était pas suffisant pour ce chien sportif, d'autant que nous ne sortions pas suffisamment avec elle.

Nous nous rendions parfois, il est vrai, sur les plaines d'Abraham. Mais comme elle était fugueuse, il était difficile de la laisser en liberté. Une fois où je l'avais fait, elle s'était emparée d'un ballon de football au beau milieu d'un match. Je ne savais pas où me cacher pendant que les deux équipes couraient après elle.

Une autre fois, elle a disparu malgré mes appels et mes cris. Excédé, je suis rentré à la maison. Avant de revenir une demi-heure plus tard en me sentant coupable. De fait, elle s'était sans doute sentie abandonnée. Aussitôt que je l'ai vue, j'ai crié : « Pluche ! » Elle s'est sagement assise en attendant que je vienne la chercher. Je crois qu'elle était aussi soulagée que moi.

J'avais une autre bonne raison de ne pas la laisser en liberté. Je ne savais pas que les airedales étaient volontiers bagarreurs, mais je l'ai rapidement découvert. Je l'ai vue une seule fois reculer devant un chien, un impressionnant pitbull qui lui a arraché un bout de peau. Mais elle était encore jeune. Généralement, elle attaquait la première, que le chien soit petit ou gros. Je l'ai même vue provoquer un grand danois, qui l'a heureusement snobée.

Malgré tous ces avatars, je me suis beaucoup attaché à elle. Quand deux ans plus tard, le couple que je formais a éclaté, il

allait de soi que j'allais la garder. À cette époque, je faisais un autoportrait de moi chaque année. Cette année-là, la grosse Pluche était avec moi sur la photo.

Malheureusement pour elle, j'ai emménagé dans un appartement des Jardins de Mérici, au cœur des plaines d'Abraham. La vue était splendide, mais le logement était plutôt petit. Il y avait bien un grand balcon, mais pas de cour.

De plus, j'avais été nommé directeur de la section des Arts et je travaillais beaucoup. Il m'arrivait souvent de revenir en coup de vent à l'appartement pour le souper et d'en repartir pour voir un spectacle, un film ou un concert. Je sortais alors mon chien en vitesse, le temps de ses besoins, et je repartais. Elle en était malheureuse. Parfois, je l'amenais, mais je la laissais de longues heures dans l'auto, ce qu'elle détestait.

Je trouvais exigeant mon nouveau travail. Je m'énervais souvent à cette époque et c'est sur mon chien parfois que je passais mon stress.

Quand Lise, qui était entrée dans ma vie, est venue me rejoindre à Mérici, la situation s'est un peu améliorée. D'autant que ses deux enfants, Antoine et Étienne, que Pluche aimait beaucoup, venaient passer un week-end sur deux avec nous.

Malgré tout, je savais que la vie de Pluche était devenue pénible. Mon ex-compagne et moi avons établi peu à peu une garde partagée. Elle s'en occupait bien. En outre, Pluche adorait son nouveau compagnon. Au bout d'un certain temps, j'ai proposé à mon ex de la garder.

Pendant très longtemps, j'ai repensé à cette période, chaque fois en me sentant coupable. Les gens qui n'ont jamais eu de chien ne comprendront sans doute pas. Mais moi, j'avais l'impression d'avoir failli à ma mission. Ou plus précisément à l'engagement que j'avais pris en allant choisir ce chiot dans sa portée quelques années plus tôt.

Une trentaine d'années plus tard, je me suis couché un soir en revoyant Pluche si triste quand je quittais l'appartement de Mérici et que j'élevais la voix pour lui interdire de me suivre. J'en étais profondément peiné. Mais j'ai fait un rêve lumineux. Ma chienne m'est apparue. Elle était devenue très vieille, mais elle paraissait en bonne forme. Elle m'a dit de ne pas m'en faire, car elle me pardonnait. Depuis, il m'arrive encore de penser à elle. Mais le sentiment de culpabilité a disparu.

À Neuville, nous avons eu pendant un bref moment un merveilleux petit chat. C'était le chat de nos voisins d'en face. La famille vivait un divorce et s'en occupait peu, de sorte qu'il venait fréquemment chez nous. À tel point qu'Étienne, qui avait six ans, est allé demander à ces voisins si nous pouvions garder leur chat. Ils ont accepté avec empressement.

Le chat était ravi de changer de famille. Il était adorable. Le soir, il descendait de lui-même se coucher dans la boîte que nous lui avions préparée. Je n'ai jamais connu de chat plus facile à vivre. C'est comme s'il avait toujours vécu parmi nous.

Malheureusement, nous ne l'avons eu que quelques mois. Un jour, il a disparu. Nous n'avons jamais su ce qui s'était passé. Je l'ai beaucoup regretté.

Revenus en ville, nous n'avons eu ni chien ni chat. Nous avons plutôt opté pour une perruche. Une calopsitte cette fois. J'étais allé dans une animalerie avec Étienne, où nous avons eu un coup de cœur pour cet oiseau qui était déjà adulte.

De retour à la maison, nous nous sommes aperçus que notre perruche était plutôt farouche. Je me suis demandé après coup s'il ne s'agissait pas d'un oiseau qui avait été rapporté à la boutique et peut-être même d'un oiseau qui avait été maltraité.

Toujours est-il que nous ne sommes jamais parvenus à apprivoiser cette calopsitte, car elle était trop craintive. Étienne, qui faisait montre d'une grande patience, a passé des heures autour de la cage à lui parler et à la rassurer, mais en vain.

Nous aurions peut-être eu plus de succès pour lui apprendre à parler, car elle était particulièrement douée pour la reproduction des sons et des bruits. Un soir où nous regardions un film qui se passait sur une ferme, elle nous avait particulièrement impressionnés en imitant, avec beaucoup de brio, tous les animaux qu'elle entendait. Même si nous n'avions pas réussi à l'apprivoiser, nous l'aimions beaucoup et sa présence nous faisait du bien.

Mais la série noire s'est poursuivie. De retour d'une fin de semaine à l'extérieur, nous l'avons trouvée morte dans sa cage. Ce qui nous désolait, c'était qu'elle soit morte seule.

Des perruches venues du ciel

Arrivés à Montréal quelques années plus tard, nous avons décidé d'avoir un chien. Cette fois, c'est Antoine qui vivait avec nous, Étienne étant resté chez son père à Québec. Lise et moi sommes allés à la SCPA, d'où nous sommes revenus avec un épagneul breton. Nous avons eu un coup de cœur pour cette splendide chienne.

Nous avons vite découvert cependant qu'elle ne serait pas facile. Bessie, comme nous l'avions baptisée, avait été abandonnée. Aussi craignait-elle un nouvel abandon. Un jour, je l'ai attachée à l'extérieur d'une épicerie, le temps d'aller faire quelques emplettes, comme j'avais l'habitude de le faire avec Pluche. Quand je suis ressorti, elle hurlait à fendre l'âme. Je n'ai jamais recommencé.

Avec moi, elle se comportait bien. Je lui avais enseigné les commandements de base : assis, couché, reste ; elle les respectait. En revanche, je n'ai jamais réussi à lui apprendre à marcher correctement en laisse. Elle tirait comme une déchaînée. J'avais beau la ramener vers moi et lui demander de me suivre au pied, rien n'y faisait. Mais pour l'essentiel, elle m'obéissait.

L'ennui, c'était le chien d'un seul maître. Elle n'obéissait pas vraiment à Antoine et pas du tout à Lise, envers qui elle se montrait même agressive. Elle ne respectait donc que mes directives, ce qui n'était pas très pratique, d'autant que je n'étais pas là le soir puisque je finissais de travailler à 1 h du matin. Antoine, qui était serveur, était lui aussi souvent absent. De sorte que Lise se retrouvait souvent seule avec Bessie, qui ne lui obéissait pas.

Un ami qui connaissait bien les chiens a découvert qu'elle était sourde. Si elle répondait à mes commandements, c'est parce que je les accompagnais de gestes qu'elle avait compris ou

reconnus. Elle était futée, tout de même. Mais quand elle ne me voyait pas, elle ne m'entendait pas.

La situation s'est peu à peu détériorée avec elle. Si elle continuait à m'obéir, il n'en allait pas de même avec Antoine et Lise. Un jour, elle a mordu mon beau-fils, pas gravement, mais c'était un signal d'alarme. Avec Lise, son comportement était de plus en plus hostile. À tel point que, lorsque je quittais la maison, j'étais inquiet.

Un soir où j'étais absent justement, Bessie s'est attaquée à ma compagne. Heureusement qu'une amie était à la maison. Reste que Lise a été mordue et qu'elle a eu très peur.

Le lendemain, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai mené Bessie chez le vétérinaire, à qui j'ai expliqué la situation. Il a bien compris et fait ce qui devait être fait. Mais j'étais terriblement triste quand je suis revenu seul chez nous.

Quelques mois plus tard, il nous est arrivé une belle histoire. Nous revenions à la maison, Lise et moi, quand nous avons aperçu une petite perruche bleue posée sur le rebord de la fenêtre du salon. Nous nous sommes approchés d'elle, elle s'est aussitôt perchée sur la tête de Lise, entrant avec elle dans notre maison. Nous sommes allés chercher une cage et la perruche est restée avec nous.

Nous l'avons appelée Chouchoune. De toute évidence, elle était parfaitement apprivoisée. Ce sont d'ailleurs des oiseaux domestiqués qui se perdent ainsi. Ils sont laissés en liberté dans les maisons ou les appartements, une porte s'ouvre et elles s'envolent. Contrairement à ce que beaucoup croient, ce n'est pas la liberté qu'ils recherchent, car ils sont nés en captivité. C'est juste qu'ils se perdent et n'arrivent plus à retrouver leur chemin. C'est pourquoi ils acceptent volontiers une nouvelle demeure.

Chouchoune adorait se donner en spectacle. Sur le petit perchoir du haut de sa cage, elle faisait des acrobaties dignes du Cirque

du Soleil. Un jour, nous l'avons applaudie. Par la suite, quand nous étions à table, elle criait pour attirer l'attention, puis donnait son spectacle, que nous applaudissions, bien entendu. Quand, concentrés sur ce que nous faisons, nous ne nous occupons pas d'elle, elle piaillait jusqu'à ce qu'elle capte notre attention.

Ses spectacles se sont arrêtés quand nous sommes allés chercher un nouveau chien, Onyx. Notre oiseau l'a très mal pris. Elle s'est installée dans le fond de la cage pendant plusieurs semaines, ne remontant que pour manger un peu. Jalouse du nouveau venu, elle était en dépression. Peu à peu, Chouchoune a recommencé à vivre normalement, mais il a fallu du temps avant qu'elle refasse ses spectacles.

Un jour, par une nuit froide de janvier, je venais de rentrer du travail, un peu après 1 h, quand j'ai vu un oiseau se poser sur la petite clôture devant la maison. J'ai tout de suite soupçonné qu'il ne s'agissait pas d'un moineau. Et de fait, c'était encore une perruche ondulée. Comme il faisait moins 20, elle paraissait énorme. Les oiseaux gonflent leurs plumes pour se protéger du froid. Mais c'était bien une perruche. J'ai tendu le bras, elle est aussitôt venue s'y percher. Nous sommes entrés dans la maison. Elle a peu à peu repris sa taille normale.

Je l'ai fait entrer dans la cage. Les deux perruches étaient toutes deux des femelles. Elles ne se sont pas plu. Mais après quelques querelles, elles se sont partagé l'espace et sont presque parvenues à faire bon ménage.

Les choses ne devaient pas aller si mal d'ailleurs, car Chouchoune a recommencé à faire ses spectacles.

Un chien peureux

Pour remplacer Bessie, nous étions allés chercher un nouveau chien. Pas de SPCA cette fois-ci. Nous nous étions plutôt rendus dans une animalerie, où nous avons repéré dans une cage deux rejets d'un croisement entre un cocker et un labrador, un mâle et une femelle. Nous avons choisi la femelle. C'était un croisement assez audacieux puisque la différence de taille entre ces deux races était grande, mais le résultat, incontestablement, était réussi.

Cette fois, nous étions décidés à faire un choix plus éclairé. Nous avons beaucoup lu sur la sélection d'un chiot. Nous avons notamment trouvé une batterie de tests à faire passer pour s'assurer que le chien ne soit pas trop nerveux, qu'il aille facilement vers les gens, etc. Onyx a réussi les tests avec grande distinction.

Reste que la première nuit, j'ai très mal dormi. Je n'étais plus sûr du tout que nous avions eu une bonne idée d'aller chercher un nouveau chien. Je me suis même dit avant de m'endormir qu'il vaudrait peut-être mieux, le lendemain, la ramener à l'animalerie.

Le lendemain toutefois, la petite chienne, qui avait dormi dans notre chambre près du lit, était de si bonne humeur que j'ai renoncé à l'idée de la retourner d'où elle venait. Je n'ai même pas parlé de mes appréhensions à ma compagne.

De son côté, Lise avait acheté un guide de l'éducation du chien qui l'avait beaucoup influencée. Selon l'auteur, le chien ne devait pas coucher dans la chambre de ses maîtres, encore moins dans leur lit (mais là, je suis tout à fait d'accord). J'étais moins convaincu, en revanche, du bien-fondé de faire coucher le chien seul dans la salle à manger. Mais je me suis rangé à la suggestion de ma compagne.

Mon frère Gilles m'avait aussi persuadé qu'il valait mieux interdire à notre chienne l'accès à l'étage des chambres. C'est

en tout cas ce qu'il faisait avec son propre chien. Nous avons donc installé une barrière en haut de l'escalier pour empêcher Onyx d'accéder aux chambres.

Est-ce à partir de là que les choses se sont délitées ? Difficile à dire avec certitude. Reste que rapidement notre chienne a manifesté des signes de nervosité et d'inquiétude. Il faut dire que nous étions en plein hiver et que les déneigeuses étaient bruyantes. Dans notre rue, en particulier, les déneigeurs chargés des trottoirs faisaient des courses. C'était à qui se rendrait le plus vite au bout de la rue. Cet hiver-là, ils ont d'ailleurs abîmé toutes les clôtures de la rue Franchère.

Dès qu'elle entendait le bruit des déneigeuses, Onyx courait se cacher dans la cuisine, où elle tremblait comme une feuille.

Rapidement, elle est devenue méfiante avec les étrangers, hostile à l'égard des enfants, qu'il fallait empêcher de l'approcher, et très territoriale. Quand elle était dans la cour à l'arrière de la maison, elle se mettait à japper dès que quelqu'un entraînait dans son champ de vision. À l'intérieur, ce n'était guère mieux. Elle s'installait debout sur le canapé placé devant la fenêtre du salon et se mettait à aboyer aussitôt que quelqu'un osait passer sur « son » trottoir.

Nous étions au bord du découragement. C'est alors que j'ai repensé aux cours de dressage. Avant d'aller chercher un nouveau clébard, nous nous étions dit que ce serait bien d'avoir cette fois un chien bien dressé, qui nous obéirait au droit et à l'œil.

En raison du caractère d'Onyx, qui ne supportait pas non plus les autres chiens, il a fallu exclure les cours de groupe. J'ai fini par trouver une école qui envoyait des instructeurs à domicile. C'est ainsi qu'une jeune Française s'est présentée chez nous un matin pour la première leçon.

Elle était sans doute compétente, mais le type de dressage que son école proposait, traditionnel et autoritaire, ne convenait pas du tout à notre toutou. L'entraînement se faisait avec un collier

étrangleur (je crois que plus personne ne le fait aujourd'hui, mais nous étions en 1994). Quand la chienne n'obéissait pas, il fallait donner un coup sec sur la laisse. Lise, qui un matin était encore à la maison, avait été horrifiée par cette méthode.

Et de fait, elle n'a pas donné de bons résultats. Certes, Onyx écoutait les directives quand je lui passais le collier étrangleur, mais à contrecœur. J'ai découvert, plus tard et trop tard, que ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder avec des chiens sensibles, qui vivent dans une maison ou un appartement et qui partagent étroitement votre vie. Il faut plutôt les traiter avec un grand respect et les amener à vouloir vous faire plaisir. Bref, j'avais tout faux et les résultats ont été calamiteux.

Onyx est restée une petite chienne nerveuse, méfiante et territoriale. Il fallait entre autres être très vigilant avec les enfants, qui se précipitaient volontiers vers ce toutou qui avait l'air si adorable, mais qui ne l'était pas du tout. Quand un bambin me demandait : « Il est gentil, votre chien ? », je répondais aussitôt : « Non ! » Le difficile, c'est que plusieurs, sans méfiance, ne le demandaient pas. Il fallait alors m'interposer rapidement pour éviter qu'Onyx ne leur montre les crocs.

Pour ce qui est des jappements, nous avons essayé toutes les stratégies. Toujours sans succès. Un jour, nous avons cru avoir trouvé le truc miracle : un collier anti-aboiements qui envoyait en plein museau un jet de citronnelle quand la chienne jappait. Mais futée, elle a rapidement découvert d'où venait le jet. Aussi a-t-elle pris l'habitude de mettre la tête de côté quand elle aboyait, rendant le jet inefficace. Restait juste la solution ultime, l'ablation des cordes vocales, comme l'avait fait faire une voisine pour sa chienne. Mais nous ne nous y sommes jamais résignés. Nous nous sommes bornés à des stratégies de réduction des méfaits, comme de la faire rentrer quand elle vociférait dans la cour.

Autre problème, la faire garder quand nous partions en voyage. Pendant quelques années, nous nous sommes efforcés de partir avec elle. En 1996, nous avons même loué une autocaravane pour pouvoir l'amener sur la côte Est. Ce fut d'ailleurs une très

belle expérience, si l'on excepte les passages aux douanes, où notre petite chienne, se prenant pour un féroce pitbull, aurait mangé les douaniers.

À compter de 1997 toutefois, nous avons décidé d'aller passer nos vacances en Europe, de sorte qu'il fallait la faire garder. Double problème. Tout d'abord, elle supportait très mal notre absence. L'entendre hurler quand nous partions avec nos valises pour l'aéroport m'arrachait le cœur. Et puis, elle n'était pas facile de s'en occuper. C'était beaucoup demander à nos proches. Nous avons fini par dénicher à Mirabel une dame qui s'occupait des chiens pendant les vacances de leurs maîtres. C'était loin, ça coûtait cher, mais au moins nous savions qu'elle était bien traitée en notre absence.

Je me rends compte que les paragraphes qui précèdent donnent à penser que la vie avec Onyx était infernale. Ce n'était pas le cas. Certes, c'était difficile, je crois l'avoir amplement démontré. Mais il y avait aussi de bons moments.

Notre petite chienne nous aimait beaucoup et elle se montrait très affectueuse. Pendant une période où Lise a dû rester à la maison pour soigner un burn-out, Onyx a été très présente, suivant sa maîtresse pas-à-pas et se montrant particulièrement colleuse. D'autant que je travaillais en soirée et qu'Antoine avait quitté la maison. Lise était donc seule du lundi au jeudi.

Aller marcher dans la nature avec Onyx était également un grand plaisir. Notre chienne y trouvait un bonheur communicatif. Elle nous suivait sans laisse, sans que nous ayons peur qu'elle s'enfuie. Au contraire, nous plaisantions souvent à ce sujet, disant qu'Onyx était une chienne qu'on ne pouvait perdre. Elle était, en effet, tout le contraire d'un chien fugueur.

C'est ainsi que la vie s'est poursuivie avec elle pendant près de neuf ans, avec ses hauts et ses bas. Et elle aurait sans doute continué pendant quelques années encore, car Onyx était en excellente santé.

Mais quand le premier petit-fils, Gabriel, est né en 2003, elle s'est montrée tout de suite agressive. Lorsque ses parents sont venus nous le montrer dans notre appartement du Vieux-Montréal, où nous venions de déménager, elle a grogné et montré les crocs. Il est vite devenu évident que nous ne pourrions la garder sans risque pour Gabriel. Il était impossible de voir notre petit-fils souvent tout en conservant notre chienne jalouse. Le risque était trop grand.

Ça nous a fendu le cœur. J'ai pleuré pendant deux jours. C'est Lise, plus solide cette fois-ci, qui est allée chez le vétérinaire, accompagnée d'une amie. Je n'en aurais pas été capable. Quant à ma compagne, même si elle s'est montrée forte, elle a revu la scène avec tristesse pendant des années.

Les deux dernières expériences s'étant mal terminées, nous avons décidé de ne plus avoir de chien.

Nous n'avons pas eu non plus d'autres animaux. Les petites perruches étaient mortes de leur belle mort avant le déménagement dans le Vieux-Montréal. Quand nous avons constaté que la santé de Chouchoune se détériorait, nous étions allés chez le vétérinaire. Il nous avait dit : « Vous savez, il arrive que les perruches finissent par mourir. » En un mot, il n'y avait rien à faire et il était inutile de s'acharner. La petite perruche a passé ses dernières journées dans le cou de sa maîtresse. Elle s'est éteinte quelques jours plus tard. L'autre est morte l'année suivante.

Nous nous sommes mis à voyager de plus en plus souvent. En moyenne, quatre mois par année à compter de 2008. Il aurait été cruel d'adopter des animaux qu'il aurait fallu faire garder tout ce temps.

Au moment où j'écris ces lignes, la pandémie n'est pas terminée, même si la situation s'améliore. Nous n'avons pas renoncé aux voyages, mais nous ne savons pas quand il sera possible de

reprendre nos périple. Seront-ils aussi nombreux et aussi longs ? Sans doute pas.

Ce qui me paraît certain, c'est que nous n'aurons pas un autre chien. Les dernières expériences nous ont presque traumatisés. De plus, il n'est pas simple d'avoir un chien quand on vit au huitième étage d'un immeuble d'habitation.

Alors si d'aventure nous avons un jour un animal pour accompagner notre vieillesse, ce sera un oiseau ou un vieux matou. Mais pour l'heure, nous n'en sommes pas là.

7. La descente aux enfers

*« Non, je ne savais pas si j'avais fait une crise,
ni si j'allais mieux...*

*Moi, ce que je voulais,
c'était ne plus jamais avoir peur. »*

- Élodie Durand



La descente aux enfers

Dans le chapitre précédent, j'ai raconté que, du côté de la rue où j'ai grandi, il y avait peu d'enfants, et la plupart étaient trop vieux pour moi. De l'autre côté, par contre, il y en avait plein. J'aurais tellement aimé jouer avec eux, mais je ne le pouvais pas, mes parents m'interdisant de traverser la dangereuse rue Laviolette. Les seules fois où je le faisais, c'était en tenant la main de ma maman ou de mon papa. Ils avaient sans doute trop peur que je me fasse percuter par une auto ou un camion, comme il était malheureusement arrivé à quelques enfants du quartier. Mais j'étais trop petit pour comprendre que leurs craintes étaient justifiées.

Un matin, j'ai vu une bande de gamins, de l'autre côté de la rue, du bon côté de la rue. Comme d'habitude, ils avaient l'air de beaucoup s'amuser. Mais ce jour-là, ils portaient tous sur la tête une visière rouge donnée par Coca-Cola. J'ai beaucoup pleuré pour en avoir une moi aussi. Les larmes ont dû émouvoir ma mère, car elle est sortie sur le perron d'en avant pour demander où les enfants s'étaient procuré l'objet de ma convoitise. Mais les voitures ont sans doute enterré son appel. Elle est revenue sans avoir eu de réponse et je n'aurai jamais eu une belle visière rouge.

Ma grande sœur et moi avions chacun une chambre à l'étage. Celle des parents était en bas. J'avais peur le soir, surtout depuis qu'il y avait eu un feu de cheminée chez les voisins en pleine nuit. Maman m'a expliqué que ce n'était pas bien grave. Les pompiers étaient arrivés rapidement et avaient vite éteint le début d'incendie. Mais ils avaient fait tellement de bruit. Après, être seul dans ma chambre me terrorisait.

Quand je repense à cette période, les quelques souvenirs qui me reviennent sont sombres. Je me souviens, entre autres, d'une petite tombe, dans le salon quand j'avais deux ans. C'était celle de mon frère Clément, mort dix jours après sa naissance. Quand

j'en ai parlé à ma mère, bien des années plus tard, elle a fermement nié que j'aie pu voir cette scène. Mais son déni ne m'a pas paru convaincant. L'image est restée si bien gravée dans ma mémoire, même 75 ans plus tard, qu'elle ne peut être fautive, me semble-t-il. Je sais que maman a été très chagrinée par cette mort. Pour elle, la cause, c'était que Clément était né à la maison, comme on le faisait encore chez les Roux. Aussi s'était-elle juré que les autres naîtraient dans un hôpital. Elle a tenu parole.

Pour ma part, ce frère disparu m'a longtemps manqué. Plus tard, j'en ai eu deux autres. Mais ils avaient cinq et six ans de moins que moi. Nous avons fini par être proches, mais une quinzaine d'années plus tard.

Pourtant, quand je regarde les quelques photos que mon père a prises, j'ai l'air d'un enfant heureux. Sur l'une d'elles, ma grande sœur semble prendre bien soin de moi. J'ai les yeux pétillants et je souris tout le temps. J'ai aussi gardé une photo de moi jouant dans la haie, sous le regard bienveillant de ma mère, de ma tante Madeleine et de ses filles.

Les cousines qui m'ont gardé à l'époque se rappellent de moi comme d'un enfant vif, enjoué et futé, qui posait des questions bizarres, du genre : « Maman, pourquoi la colle ne sèche pas quand elle est dans le pot ? » Comme on le voit, j'étais déjà préoccupé par les grandes questions existentielles.

Le fait d'avoir grandi entre la peur de la rue et la peur du noir m'a assurément rendu vulnérable à l'anxiété. Certains sont tombés dans la sécurité quand ils étaient petits. Elle les accompagne toute leur vie. Moi je suis tombé à côté. Ça m'a sonné. Pas de potion magique pour le petit Paul. Il lui a fallu apprendre à la longue et à la dure la solidité et l'équilibre. Et cet apprentissage n'est jamais terminé, malgré mes rides et mes cheveux gris.

De plus, et sans vouloir blâmer qui que ce soit, je viens, par ma mère, d'une famille où les problèmes d'anxiété étaient répandus. Ma tante Exilia, l'aînée de la famille, était agoraphobe. Elle ne sortait jamais de chez elle sans être accompagnée. Un de mes

oncles se bourrait d'anxiolytiques. On s'en doutait, mais on en a eu la confirmation quand on a découvert un tiroir rempli de calmants après sa mort.

Quant à ma mère, c'était une anxieuse, surtout pendant la période où elle nous a élevés. Heureusement pour elle, mon père, un homme solide, savait la sécuriser. « Il me prenait la main, m'a-t-elle raconté plus tard, en me disant : Ça va passer. » Elle était souvent inquiète et je le sentais. Avec l'âge toutefois, ses angoisses ont eu tendance à se résorber.

À l'adolescence, j'étais moi-même tourmenté et anxieux. J'étais rongé par les scrupules et la peur du péché. J'ai même souffert de troubles obsessionnels compulsifs. Mais j'arrivais à fonctionner. À l'école, mes résultats demeuraient excellents. J'étais bien présent en classe. J'avais des amis. Mon humour dissimulait bien mes pensées sombres. Vu de loin, je fonctionnais à peu près normalement.

Devenu jeune homme, je me débrouillais mieux encore. Je n'étais plus ni toqué ni scrupuleux. J'avais toujours des amis, je plaisais aux filles. Certes, je me complaisais dans un spleen romantique. Mais je n'étais pas suicidaire. Je n'étais pas dépressif non plus. C'est juste que je méprisais la société dans laquelle je vivais. Je détestais la bourgeoisie, je fuyais le consumérisme, je n'avais pas de plan de carrière, je ne me souciais pas des réputations, y compris de la mienne.

Rendu à l'université, je me suis mal intégré à la faculté des lettres. Mais était-ce bien étonnant pour un jeune homme anticonformisme et révolté, qui allait devenir décrocheur ?

Quand, à la fin de nos études, un de mes amis a commencé à faire des crises d'angoisse si graves qu'il a dû cesser de travailler et qu'il est retourné vivre chez ses parents, certains de nos amis communs se sont étonnés que cela lui arrive plutôt qu'à moi. Il faut dire que notre camarade projetait jusque-là l'image d'un jeune homme audacieux. On m'aurait plutôt vu dans le rôle du dépressif. Pas moi. Je croyais avoir appris à vivre avec mes démons. J'avais commencé à travailler au *Soleil*, où j'avais été

bien accepté et où l'on m'avait offert le poste prestigieux de critique de cinéma. Et je plaisais toujours aux filles malgré ma timidité (ou peut-être à cause de ma timidité).

Pendant quelques années, je crois même avoir connu une belle période. J'adorais travailler dans un journal, je gagnais bien ma vie, j'étais bien intégré à la section des Arts, j'avais une bonne réputation comme critique.

Certes, ma vie sentimentale était un peu folle. Mais elle me plaisait ainsi. J'avais lu « *Open Marriage* », un essai américain populaire auprès d'une jeunesse libertaire en conflit avec la génération de ses parents. L'ouvrage faisait l'apologie des relations extraconjugales, mais ouvertes et consenties. Finies les infidélités. Il était désormais possible d'aller voir ailleurs avec le consentement ravi de son ou de sa partenaire. C'est ainsi que j'avais découvert les joies et les aléas du polyamour.

J'ai vécu toute cette période dans un état d'excitation permanente et de quasi-exaltation. Si l'on m'avait dit alors que, quelques mois plus tard, j'allais vivre des crises d'angoisse si fortes que j'aurais l'impression de devenir fou, je ne l'aurais pas cru. Une amie très chère me renvoyait d'ailleurs l'image d'un homme comblé, sûr de lui, entreprenant et solide. C'est ce que je croyais être également.

Mais il y avait de gros nuages à l'horizon et je ne les voyais pas venir. D'abord au journal. Je trouvais de plus en plus difficile mon métier de critique de cinéma. En écrivant mes textes, au ton très personnel, j'avais l'impression d'étaler mon cœur toutes les semaines dans les pages du journal. Je perdais aussi peu à peu le plaisir d'aller au cinéma. Surtout, j'étais devenu trop proche de certains cinéastes dont j'étais appelé à critiquer les films. Et puis, il faut bien le dire, le rythme de travail était exigeant. J'étais de plus en plus fatigué.

D'autant que je ne me ménageais pas en dehors du travail, où j'étais tendance à abuser de l'alcool, de la marijuana et du haschich, tout en ne faisant jamais d'exercice. Et c'est sans

compter que je fumais sans arrêt, alternant entre la cigarette, la pipe et parfois même le cigare.

Quant à ma folle vie sentimentale, elle se dirigeait droit dans le mur. Avec ma compagne de l'époque, la situation se dégradait. Elle avait pris un nouvel amant, dont elle semblait amoureuse.

De mon côté, au fil des aventures, j'avais commencé à me détacher d'elle. Nous vivions toujours ensemble. Nous couchions dans le même lit. Mais nous ne faisons plus l'amour, sinon très rarement. Il m'aurait semblé plus logique, étant donné que notre relation était de plus en plus fondée sur l'amitié, que nous nous séparions. D'autant qu'elle s'était éprise d'un autre et que de mon côté j'étais ouvert à un autre amour.

La situation m'attristait. Mais je me sentais coincé. J'étais incapable de la laisser, mais je n'étais plus heureux avec elle. C'est dans ce cul-de-sac que ma vie s'est poursuivie pendant quelques mois.

La grande crise

Au journal, j'avais pris la décision de quitter mon poste de critique de cinéma pour me joindre au pupitre du week-end. Sur le coup, la décision m'avait beaucoup soulagé. Je ne travaillais plus que trois jours par semaine et le travail n'était pas très exigeant. Je me sentais, comme on dit, au-dessus de mes affaires.

Sur le plan affectif, je continuais à fréquenter mon bar préféré de la rue Saint-Jean, où je flirtais beaucoup. Je jouais d'ailleurs les jolis cœurs dès que l'occasion se présentait. Au journal, plus précisément au bureau de la Presse canadienne, il y avait une jeune femme qui travaillait les fins de semaine et qui m'attirait beaucoup. Un samedi, je l'ai invitée au restaurant pour le lunch. Elle a accepté tout de suite.

Au restaurant, j'ai entrepris mon marivaudage habituel. Mais les choses se sont rapidement gâtées. Non que la belle me repoussait, mais j'étais de moins en moins à l'aise. J'arrivais à parler, mais mon ton était emprunté. J'avais perdu mon naturel. Mon cœur battait trop vite, j'avais la bouche sèche, je me sentais un peu étourdi. Je n'allais vraiment pas bien. À tel point qu'à un moment donné, je me suis excusé et je suis allé aux toilettes, le temps, espérais-je, de retomber sur mes pieds.

J'avais déjà connu cette sensation oppressante. La première fois, j'étais avec des amis, à qui j'avais proposé de partager un gros pétard. Mais ces amateurs de bière me répétaient de façon agaçante qu'ils ne ressentaient rien. À un certain moment, ils m'ont laissé seul pour aller chercher une bière justement. Je me suis senti abandonné et j'ai connu un long moment d'angoisse. Il s'agissait de mon premier *bad trip*. Je l'avais attribué à mon entourage et je n'y avais pas accordé plus d'importance.

La deuxième fois avait été plus grave. J'étais allé fêter avec des collègues le renouvellement de notre convention collective. Nous avions obtenu de fortes augmentations de salaire et du coup de grosses sommes forfaitaires. Nous nous étions rencontrés dans

un restaurant chic du Vieux-Québec, où nous avons beaucoup mangé et surtout beaucoup bu. De retour chez moi, j'avais fait une crise d'angoisse qui avait duré toute la nuit. Oppressé, j'avais marché frénétiquement dans l'appartement presque sans arrêt, en espérant retrouver mon souffle et mon calme. Mais il avait fallu attendre le petit matin avant que le malaise ne se dissipe.

Ce dernier épisode d'angoisse aurait dû m'inquiéter. C'était une alerte. Mais je n'y avais pas accordé l'attention qu'elle méritait. Le lendemain, il faut dire que je me portais bien.

Cette fois cependant, l'angoisse que j'éprouvais n'allait pas se dissiper rapidement. Je l'ai caché tant bien que mal à mon invitée et nous sommes rentrés au journal, où j'ai trouvé la journée bien longue.

Au retour du travail, dans l'automobile, ça n'allait plus du tout. Pendant toute la soirée, j'avais fait un effort pour me maintenir la tête au-dessus de l'eau. Mais une fois seul, le travail bouclé, j'avais l'impression de couler à pic. Jamais je ne m'étais senti aussi mal.

Quand je suis arrivé à l'appartement, je me suis effondré en larmes. Je n'étais plus capable de cacher quoi que ce soit. Ma compagne, heureusement, n'était pas femme à se laisser démonter par les pleurs et par une crise de panique. Elle m'a bien écouté et bien entouré. J'avais l'impression d'être happé, comme un ami très cher l'avait été quelques années plus tôt, par un remous d'angoisse qui m'entraînait vers les bas-fonds. « Tu n'es pas lui ! » m'a répliqué ma compagne avec une autorité qui m'a surpris. Son affirmation m'a fait du bien.

Reste que j'ai mal et peu dormi. Le lendemain matin, je me sentais misérable. Debout dans la douche, en regardant par la petite fenêtre de la salle de bains, j'ai eu clairement l'impression que ma vie venait de basculer. J'étais anéanti.

Je n'avais pas à retourner au travail avant jeudi, heureusement.

Le lundi, j'ai réussi à joindre un psychologue, Maurice C., mais il ne pouvait me prendre. Il m'a cependant donné le nom d'un de ses collègues de bureau, avec lequel j'ai entrepris une thérapie quelques jours plus tard.

Luc T. était un jeune psychologue. Il avait quelques années de plus que moi à peine. Cela ne me gênait pas. Je lui ai décrit ce que je vivais le mieux possible. Il m'a dit à la fin de l'heure que la thérapie risquait d'être longue, ce qui ne m'a pas surpris.

J'avais aussi contacté un médecin. J'ai dû lui faire pitié quand je l'ai rencontré, car il m'a prescrit du Valium en grande quantité. Je n'ai jamais pris toute la dose qu'il m'avait conseillée. Je me limitais à un comprimé de diazépam avant le dormir. Le jour, je traînais avec moi mon petit contenant de calmants, au cas où l'anxiété deviendrait trop forte.

J'avais vu mon ami soigné par son psychiatre à coup de médicaments et je trouvais que les résultats avaient été calamiteux. C'est pourquoi j'avais plutôt opté pour une thérapie psychologique. Je savais toutefois que ce serait dur.

Et ce le fut. Les rencontres ont mis du temps avant de donner quelques résultats. Je sais maintenant que la thérapie rogérienne que je suivais n'était pas très efficace contre les angoisses. Mais je n'en savais rien et je continuais à faire confiance à mon psy, que je voyais toutes les semaines sans que mon état s'améliore vraiment.

Au contraire, assez rapidement je suis devenu à mon tour agoraphobe. Il m'arrivait de sortir de chez moi, mais seulement si j'étais accompagné de ma compagne.

Contrairement à mon ami toutefois, j'ai continué à aller travailler. Si j'avais fait du reportage, la chose aurait été mission impossible ; je n'en aurais tout simplement pas été capable. Mais le travail de pupitre était moins difficile, du moins sur le plan humain, car il ne demandait pas de rencontrer des étrangers.

Me rendre au travail n'était pas pour autant facile. Il me fallait au contraire beaucoup de courage pour sortir du cocon de

l'appartement. Certains jours étaient plus difficiles que d'autres. Quand l'angoisse devenait trop forte au bureau, j'allais me réfugier dans les toilettes, le temps de retrouver mes esprits. Il m'est arrivé d'y croiser des collègues, qui s'inquiétaient de me voir dans cet état. Mais il m'a fallu bien du temps avant de commencer à parler de ce que je vivais à mes camarades. Je préférais donner le change et me réfugier dans le silence.

Pourquoi ne parlais-je pas de mon état ? Par honte, je crois. Je me sentais humilié d'être devenu à ce point fragile et vulnérable. Je ne voulais surtout pas le montrer. De plus, je trouvais difficile de parler d'une peur sans objet. De quoi avais-je peur en fait ? De rien, mais de tout en même temps. Je sentais une angoisse diffuse, qui dans les pires moments me terrifiait. J'avais peur d'avoir peur. C'est Churchill, je crois, qui disait que la seule peur dont il avait vraiment peur, c'était la peur d'avoir peur. Je le comprends très bien, car c'est une frayeur qui fait dérailler la raison.

L'effort que je m'imposais pour cacher mes appréhensions me coûtait cher. Je m'emmurais dans un silence qui m'isolait encore davantage et qui me faisait mal.

Même quand la frayeur s'éloignait, me laissant un peu de paix pour quelques heures, voire pour une journée entière, je craignais qu'elle ne revienne et ne m'accable de nouveau. Le plus dur, en fait, c'était l'impression de n'avoir aucune maîtrise sur ce qui m'arrivait. J'étais le jouet de la peur. Je n'avais aucune prise sur ses caprices.

À l'appartement, la vie était moins pénible, car je m'y sentais davantage en sécurité. Ou, disons mieux, moins en danger. Mais même là, je n'allais pas bien. L'angoisse était devenue erratique. Certains jours, elle disparaissait. D'autres, elle revenait.

Je ne faisais plus de grandes crises de panique. Mais les jours d'anxiété étaient pénibles. Certains matins, je me levais en me sentant oppressé et cette sensation me suivait toute la journée. D'habitude, elle ne s'amplifiait pas. Mais je n'en avais pas moins l'impression de marcher constamment au bord d'un précipice. Le

contenant de Valium n'était jamais loin. Je me disais : si la crise s'aggrave, je peux toujours compter sur le diazépam. Cela dit, j'y recourais très rarement.

Pour éviter les attaques de panique, je devais toutefois rester à l'intérieur de balises sécurisantes. Quand j'allais à Trois-Rivières, par exemple, j'étais toujours accompagné.

J'avais aussi beaucoup de mal à rester seul. Un week-end, ma compagne a dû partir en me laissant à l'appartement. J'étais épouvanté. Je me sentais comme un petit enfant abandonné. Je m'étais arrangé pour ne pas avoir à sortir de la fin de semaine. Je suis resté presque tout le temps dans le salon, au même endroit, pratiquement sans bouger, dans un état permanent d'inquiétude.

La libération

On raconte souvent que l'angoisse mène à la dépression. Mon ami retourné au domicile familial parlait toujours de ce qui lui était arrivé comme de sa « dépression ». Pour ma part, même dans les pires moments, je ne me souviens pas d'avoir été dépressif. Angoissé, certes. Inquiet assurément. Mais dépressif, non. Je n'ai pas été suicidaire non plus. Sans doute parce que je conservais l'espérance de m'en sortir, même si cet espoir, par moment, était bien ténu.

J'ai fini par m'en extirper. Lentement. J'ai écrit plus tôt que ma thérapie n'était pas très efficace. Mais elle n'était pas inutile non plus. J'ai commencé à sortir de chez moi plus souvent. Je ne le faisais que si j'étais accompagné, mais j'ai commencé peu à peu à fréquenter plus de lieux. Je suis d'abord retourné au cinéma. Ça devait faire plus d'un an. Encouragé par « cet exploit », je suis retourné dans les bars.

À un certain moment, je me suis même senti assez solide pour décider de vivre seul. Il me semblait absurde de poursuivre ma relation avec une femme qui avec le temps était devenue plus une amie qu'une amoureuse. J'avais trouvé un petit appartement dans un immeuble d'habitation neuf, près du parc des Braves. Les premiers jours ont été difficiles. Mais j'ai apprivoisé peu à peu la solitude. Puis, j'ai trouvé une nouvelle compagne.

Au journal aussi, ma vie reprenait une apparence de normalité. À la suite d'une grève d'une semaine provoquée par les changements technologiques, la Direction et le Syndicat s'étaient entendus pour créer un comité de révision et de correction de six personnes. On m'en a confié la responsabilité.

Le changement le plus important cependant est venu du côté de la thérapie. Maurice C., le psychologue que j'avais voulu au tout début, était allé suivre une formation en gestalt-thérapie aux États-Unis. À la suite de quoi, il a créé un séminaire d'une fin de semaine à la campagne. Mon psy m'a suggéré de m'y inscrire.

C'est ainsi que je me suis retrouvé avec une vingtaine de participants à ce stage. Maurice nous a expliqué en peu de mots en quoi consistait cette thérapie. Je ne me souviens pas qu'il nous ait donné beaucoup de précisions sur cette approche. Elle avait été créée après la Seconde Guerre mondiale par Fritz Perls, un psychanalyste juif qui avait fui l'Allemagne nazie et qui avait fini par s'installer sur la côte ouest des États-Unis pendant une période de grande effervescence. Ce n'était pas encore la Californie de la Silicon Valley, mais plutôt la Californie de Palo Alto et des nouvelles thérapies. La gestalt se situait quelque part entre la psychanalyse et la thérapie comportementale.

Nous formions un cercle autour de Maurice. La personne qui se sentait prête s'approchait du thérapeute, qui lui consacrait alors toute son attention. Après l'intervention, chacun pouvait s'exprimer sur ce qu'il avait observé ou ressenti.

Je ne me suis pas avancé le premier soir. C'était trop tôt pour moi. J'ai attendu le soir suivant. J'ai levé la main pour indiquer que j'étais prêt. Personne ne m'a disputé ma place. Je me suis retrouvé devant Maurice. Il m'a fait prendre conscience à quel point ma posture était fermée. J'avais la tête très en avant ainsi que les épaules, mon dos était voûté, ma cage thoracique était opprimée. Le thérapeute m'a demandé d'exagérer cette position complètement hermétique. Je me suis exécuté. Il m'a demandé comme je me sentais : oppressé, petit, vulnérable, fragile, faible, sans défense.

Maurice m'a demandé ensuite si je pouvais me redresser. J'ai commencé à le faire. Mon buste s'est ouvert, ma colonne vertébrale s'est redressée, mon cou s'est allongé, mes épaules ont descendu. J'ai commencé à respirer mieux. Mes yeux étaient plus ouverts. Je me sentais plus solide, plus fort, plus stable, moins vulnérable évidemment.

Puis, Maurice m'a demandé si je pouvais aller plus loin encore. J'ai ouvert grand les bras et je me suis levé. Et là, bien solide sur mes jambes, j'ai lancé un grand cri, une sorte de cri primal et libérateur, un grand cri qui venait de très loin et qui me libérait de

mes peurs, de mes frayeurs, de mes appréhensions, de mes angoisses. Je prenais ma place dans le monde, je renaissais.

Il m'a semblé que tout cela avait duré longtemps. Mais l'explosion s'est passée vraisemblablement en moins d'une minute. Je n'en avais aucune idée. Je savais juste que ma vie venait de changer radicalement lorsque j'ai fini de crier et que je me suis rassis devant Maurice, la tête bien en équilibre sur les épaules, le dos droit, le buste ouvert. Je n'étais plus le petit garçon écrasé et effrayé. J'étais devenu un homme. Ma grande période d'angoisse, qui durait depuis deux ans, venait de se terminer.

J'étais heureux. À peu près tout le monde y est allé de commentaires très encourageants. La psychologue qui assistait Maurice m'a lancé : « Hier, je te trouvais beau. Aujourd'hui, je te trouve sexy. » C'est sans doute le genre de commentaire qu'une thérapeute ne ferait plus aujourd'hui. Mais à ce moment-là, le compliment m'a fait plaisir.

J'étais un homme nouveau quand j'ai quitté le groupe le lendemain. Au journal, tous les gens qui me connaissaient bien ont perçu que quelque chose venait de changer.

Par la suite, Maurice a accepté de m'accueillir dans son groupe de gestalt hebdomadaire. Le principe était le même, sauf que les rencontres duraient quelques heures un soir par semaine.

Je n'étais pas encore complètement sorti de mon agoraphobie. Il y a encore des endroits où je n'osais pas m'aventurer seul. C'était le cas des cinémas. La première fois que je m'étais senti en panique dans un lieu public, c'était dans une salle obscure, au début de mes crises d'angoisse. Je n'y étais jamais retourné seul.

Un jour de thérapie, je me suis avancé vers Maurice, lui demandant de travailler cet aspect. « Imagine que tu es dans une salle de cinéma, m'a-t-il dit. Comment te sens-tu ? » « Bien. » « Alors, vas-y. » Ce que j'ai fait quelques jours plus tard.

Je suis arrivé pour la représentation une quinzaine de minutes à l'avance. Je me sentais bien. Mais à mesure que l'heure approchait, la tension montait. La tentation de repartir était forte. Mais cela aurait été un terrible échec. Je me suis accroché. J'ai laissé monter l'angoisse. Je l'ai laissée envahir tout mon corps, sans lui offrir de résistance. Puis, comme il arrive quand on lâche vraiment prise, la peur s'est estompée. Totalement. J'ai aimé le film. J'ai adoré être de nouveau seul dans une salle de cinéma. J'étais libéré de l'agoraphobie.

Le retour en enfer

Je n'ai plus fait de crises de panique pendant des années. Pendant dix-sept ans en fait. Durant cette longue période, j'ai connu quelques épisodes d'angoisse, mais très rares. Même si elles m'ont inquiété sur le coup, elles ne m'ont ni terrorisé ni emporté. Je savais ce qu'était l'anxiété ; c'était déjà ça de pris.

À la fin de 1984, quand Lise m'a quitté, j'en ai été beaucoup chagriné. J'avais l'impression d'être chassé du paradis terrestre. Cela dit, même si j'avais beaucoup craint cette échéance, même si je redoutais de vivre seul, je n'ai pas paniqué et l'angoisse n'est pas revenue. Quelques années plus tard, nous avons repris la vie commune, et elle dure toujours.

Quand j'ai été licencié du *Soleil* en 1990, je me suis senti très solide également. J'avais le sentiment que j'étais fort et que rien ne pouvait vraiment m'ébranler. La suite, il est vrai, s'est révélée plus difficile que prévu. La dure récession du début des années 90 avait fragilisé le petit monde des journaux, de sorte que j'avais fini par désespérer de travailler un jour à *La Presse*.

Quand les portes du grand journal ont fini par s'ouvrir près d'un an plus tard, je m'y suis amené plein d'espoir. J'étais sans doute intimidé de me retrouver dans cette grande boîte mythique, mais on m'a bien accueilli et j'étais heureux d'y travailler. C'est pourquoi en janvier 1992, quelques jours avant de fêter mes 47 ans, j'ai été stupéfait de recommencer à faire des crises d'angoisse. Sans crier gare, je retournais en enfer.

L'année précédente, pendant ma formation en massage californien, j'avais rencontré une psychologue de Montréal, venue nous parler des rapports entre la sexualité et le massage. Je m'étais très bien entendu avec elle et j'avais conservé ses coordonnées. Je l'ai tout de suite appelée, ne connaissant pas d'autres thérapeutes à Montréal.

Cette fois, la magie n'a pas opéré. J'avais presque de la difficulté à la reconnaître. Non qu'elle ait changé physiquement en quelques mois. Mais au lieu d'être en tenue décontractée, elle portait une veste-pantalon qui lui donnait des airs de dame respectable. De plus, je ne retrouvais pas la thérapeute sympathique, drôle et spontanée que j'avais connue. J'avais devant moi une femme très professionnelle sans doute, mais dont l'air sévère et sérieux, voire un peu austère, ne m'incitait pas à la confiance.

Enfin, j'ai eu l'impression qu'elle ne comprenait pas pourquoi j'angoissais à l'idée de travailler dans le journal le plus prestigieux du Québec, journal où de surcroît je rêvais de poursuivre ma carrière depuis des années. Cette attitude, je l'aurais comprise de Madame ou de Monsieur Tout-le-Monde. Mais pas de la part d'une psychologue dont c'est le métier justement de comprendre que la psyché a parfois des raisons que la raison ne comprend pas. Je savais bien que c'était stupide de ne pas sauter sur ma chance. Mais pour l'heure, ma chance me faisait peur. C'était idiot sans doute. Mais c'était ma réalité.

Je connaissais un psychothérapeute à Québec avec qui j'avais entrepris une formation de PNL. Formation que j'avais abandonnée quand j'avais reçu l'appel de *La Presse*. J'avais alors dit à Bernard que cet appel avait mis fin à mes doutes : mon avenir, ce n'était pas la thérapie, c'était le journalisme. Bernard a su me le rappeler à un moment où, pris de découragement, effrayé par ce qui m'arrivait, j'étais tenté de revenir à Québec et de courir ma chance du côté des médecines douces. J'aurais volontiers fait un bout de chemin avec lui. Mais il habitait Beauport et je travaillais à Montréal. J'ai donc cherché un thérapeute dans la métropole.

Dans l'autocar qui m'amenait de Québec à Montréal, j'avais rencontré une psychologue à qui je m'étais ouvert sur ce que je vivais et qui m'avait beaucoup inspiré confiance. Mais elle œuvrait en milieu hospitalier. Elle m'avait conseillé les thérapies comportementales et cognitives, très efficaces, m'avait-elle assuré, dans les cas d'angoisse.

Je suis d'abord tombé sur un drôle de numéro, qui se vantait de pouvoir être payé par carte de crédit. Mais comme thérapeute, il ne valait pas un rond. Il a paru bien déçu quand je lui ai dit que je ne reviendrais pas.

J'ai finalement trouvé un thérapeute formé en thérapie comportementale et cognitive. Ce n'était pas un psychologue patenté, mais un psychothérapeute dont la formation n'était pas très poussée. Même s'il était fort sympathique et même s'il n'était pas désagréable de me rendre chez lui chaque semaine, j'avais l'impression de ne pas progresser.

Au journal, je me sentais souvent angoissé, notamment quand je me rendais à l'atelier de typographie, où je représentais la rédaction et où je devais jouer au pompier en trouvant rapidement des solutions aux textes trop longs ou trop courts, aux photos qui excédaient l'espace prévu, aux titres qui contenaient des fautes ou qui dénaturaient les nouvelles. Ce n'était pas le temps de paraître faible et désarmé.

Dans mes moments de découragement, je devais me parler fort. Je me souviens d'un soir où j'ai quitté le journal après une journée particulièrement éprouvante, en me disant : « La vie t'offre un cadeau magnifique, prends-le. *La Presse* est venue à toi, accepte-le. Tu voulais être à Montréal, tu y vis. Tu as tout pour être heureux, mon pote ! » Mais je savais par expérience que les gens qui ont tout pour être heureux sont souvent ceux qui le sont le moins. Et en ce temps-là, je ne l'étais pas.

Heureusement, Lise a été admirable pendant toute cette période. Elle savait m'écouter comme il le fallait et quand il le fallait. Elle savait aussi me soutenir, mais sans jamais m'infantiliser. Et elle se montrait forte. C'était elle le pilier de notre petite famille.

Au bout de quelques mois d'une thérapie qui ne menait nulle part et de grands moments d'angoisse, je suis allé participer à un séminaire d'un grand maître spirituel, Arnaud Desjardins. Le séjour ne m'a pas du tout apaisé. Mais j'y ai croisé une amie. Janine m'a donné le nom d'une psychologue qui l'avait beaucoup

aidée dans un moment difficile et en qui elle avait confiance. J'ai pris rendez-vous avec celle-ci.

C'était une femme grande, d'apparence autoritaire et pas très chaleureuse. Quand j'arrivais dans son bureau, elle me saluait un peu sèchement et elle ne me donnait pas la main. Je ne la critique pas. Je ne cherchais pas une amie, mais une psy. Et de fait, elle était remarquablement efficace. Quand je lui ai dit que, selon Arnaud, l'émotion n'était jamais justifiée, elle a sursauté, trouvant la remarque ridicule.

Très rapidement, elle m'a fait saisir pourquoi et comment ma nouvelle ville et surtout mon nouveau journal me faisaient peur. J'avais quitté une ville que je n'aimais pas pour une que j'adorais, mais où tout, ou presque, était nouveau et différent. Mes failles de petit garçon chouchuté et surprotégé par sa maman étaient réapparues.

J'avais aussi quitté un journal où, après 22 ans, j'étais entouré de collègues qui pour la plupart m'estimaient. Quelques-uns étaient même devenus des amis très chers. À *La Presse*, j'avais beau avoir été bien reçu, tout était à recommencer. Je me souviens, par exemple, des premières discussions linguistiques au pupitre, où l'on débattait, sans même me consulter, d'une règle de grammaire ou du choix d'un mot. Au *Soleil*, tous se seraient spontanément tournés vers moi. Ici, on m'ignorait. Il fallait que je prenne ma place, et pour moi la chose se révélait plus difficile que je l'avais cru.

Peu à peu cependant, grâce à ma thérapie, ce qui était au départ une peur diffuse et sans objet, sur laquelle je n'avais pas de prise, est devenu une crainte de plus en plus concrète. Et à partir de là, les appréhensions se sont dissipées. Et l'angoisse a complètement disparu. Au bout de quatre mois, j'ai dit à ma psy que je n'éprouvais plus le besoin de venir la rencontrer. Elle était d'accord. J'étais retombé sur mes pieds.

À partir de là, je me suis bien intégré à ma nouvelle ville ainsi qu'à mon nouveau journal, où je suis devenu conseiller linguistique et, quelques années plus tard, adjoint au directeur

de l'information.

Je n'avais toutefois pas retrouvé la confiance et la force qui m'animaient après ma thérapie avec Maurice C. ou pendant la période enthousiasmante du Lotus. J'ai connu ça et là quelques alertes. Mais le journal offrait un programme d'aide aux employés, grâce auquel on pouvait voir un psychologue rapidement. Je m'en suis servi à quelques reprises, notamment pendant le burn-out de ma compagne, qui m'avait inquiété et déstabilisé. Mais en général, je me portais bien.

Du moins jusqu'à ce que je quitte la Direction du journal sur un coup de tête que j'ai raconté dans le chapitre sur le journalisme. En démissionnant de mon poste d'adjoint au directeur de l'information en 2003, j'espérais me libérer du stress inhérent à la fonction. Mais le retour à un poste plus modeste s'est avéré difficile.

Je ne sais pas pourquoi, mais pour moi certains changements se révèlent pénibles alors que d'autres se font sans heurts. Et les plus ardues ne sont pas nécessairement ceux qui logiquement devraient l'être. En fait, je me montre plus solide quand les défis sont grands.

Le métier de répartiteur au pupitre était un des plus stressants du journal. En principe, j'aurais dû être soulagé de le quitter, mais je ne l'étais pas. Pendant les années où j'ai occupé ce poste, je m'étais beaucoup plaint des conditions de travail. Je trouvais l'organisation du pupitre bordélique et je l'ai souvent fait savoir. Mais quand j'étais aux commandes, je me sentais solide, confiant et sûr de moi. Aussi avais-je du mal à comprendre qu'étant retourné à un poste de simple pupitreur je me sente par moment si mal.

Ce qui est difficile quand on a connu de longues périodes d'angoisse, ce n'est pas tant de revivre un moment de panique. C'est d'avoir l'impression que ce moment va devenir éternité. On se met à projeter ses appréhensions les plus sombres sur les mois à venir. Ainsi, au début de 2006, j'avais accepté de diriger

le stage de formation estival des stagiaires. Or cinq mois avant le début, je paniquais à l'idée de ne pas être capable de le faire.

Je suis retourné en thérapie. Je suis tombé cette fois sur une excellente psychologue qui m'a fait comprendre le rôle de l'angoisse. « C'est un système d'alarme qui indique que quelque chose ne va pas. Le vôtre est très sensible. Quand il se met à sonner, au lieu de vous demander ce qu'il vous indique, vous tapez dessus. Vous croyez qu'il est détraqué et qu'il sonne pour rien. » De fait, j'avais peur de mon système d'alarme. Dès qu'il se mettait à retentir, je paniquais devant le bruit qu'il faisait. J'ai peu à peu appris à décoder les messages de cet avertisseur super performant, voire trop performant, et à vivre avec lui.

Cela dit, pendant mes dernières années à *La Presse*, j'ai connu des hauts et des bas. Il y avait encore des journées où je me rendais au travail sans me sentir très bien. Peu à peu toutefois, à la faveur de ma semi-retraite, la sérénité est revenue. Et elle dure une fois la vieillesse venue. Je n'ai jamais été aussi heureux que depuis que j'ai 70 ans. Mais ce sera l'objet du dernier chapitre.

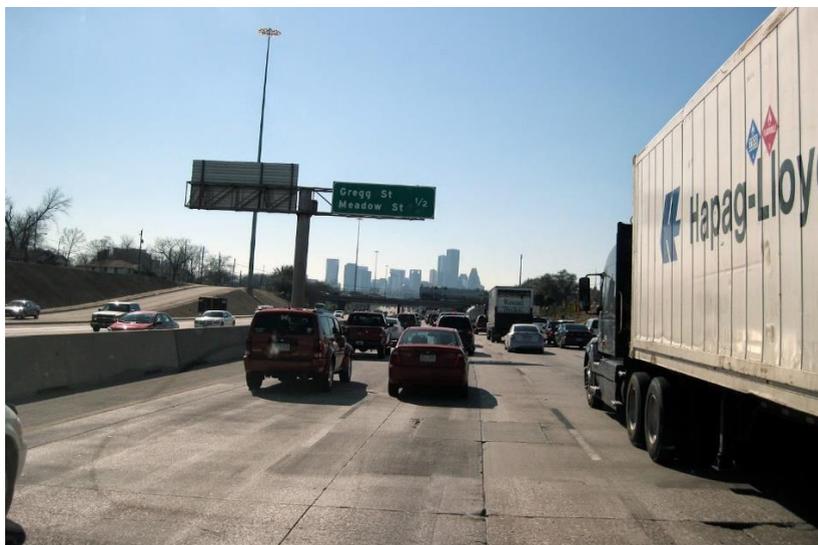
8. Politique et société

« Vers 14 h, j'ai un élan humain.

Et vers 16 h, je redeviens pessimiste.

Je suis un vagabond idéologique. »

- Fabrice Luchini



Les idées de mon père

Mes premières idées politiques ont été celles de mon père. Il venait d'une famille libérale à une époque où la société était partagée entre unionistes et libéraux. Pour un homme d'affaires, être libéral à Trois-Rivières, fief du premier ministre Maurice Duplessis, ne manquait pas d'audace. Cette insolence lui aurait coûté cher, aimait-il raconter. J'aurais tendance à le croire, car il est de notoriété publique que, sous l'Union nationale, les contrats étaient beaucoup plus faciles à obtenir si l'on votait du bon bord.

Cela dit, même si le Parti libéral était nettement plus progressiste que celui de Duplessis, mon père, comme la plupart des hommes d'affaires, avait des opinions plutôt conservatrices, du moins en matière d'impôts. Il se plaignait donc d'en payer trop. Ce sont les premières idées que j'ai défendues : les gens des milieux aisés étaient trop mis à contribution par les gouvernements. À ma décharge, outre le fait que j'étais bien jeune, j'aimerais ajouter que c'était bien avant la découverte des paradis fiscaux. Mon père n'envoyait son argent nulle part, sinon dans un coffre-fort, où il cachait une partie de ses revenus. C'est avec ses petites cachettes qu'il a payé mes études. Je serais donc malvenu de lui jeter la pierre.

Cette défense des riches me fait beaucoup sourire aujourd'hui. Elle amusait également le père d'un de mes amis, qui m'avait répondu, un jour où j'avais poussé trop loin la plainte du contribuable étranglé : « J'aimerais, moi, payer des milliers de dollars d'impôts, car ça voudrait dire qu'il m'en resterait beaucoup. Beaucoup plus que ce que j'ai en ce moment. »

Rapidement toutefois, mon père et moi, nous nous sommes éloignés sur le plan idéologique. Non que je sois devenu gauchiste. L'extrême gauche ne m'a jamais attiré. Longtemps, je me suis amusé à répéter ce mot de George Bernard Shaw : celui qui n'est pas communiste à 20 ans est un couillon, mais celui qui l'est encore à 30 ans est un idiot. J'ai peut-être été couillon, mais

jamais idiot. À une époque où le marxisme était très populaire chez les étudiants, notamment chez ceux des sciences humaines, je n'ai jamais été disciple de Marx.

Ce qui m'a éloigné de mon père, c'est moins l'axe droite-gauche que l'axe conformisme/contre-culture. Mon père était un homme religieux et traditionaliste. Il présidait la Société Saint-Vincent-de-Paul et était marguillier de la paroisse. Il ne s'intéressait pas aux arts et à la culture, il se méfiait des artistes, il n'aimait pas les intellos, il honnissait les barbus, les cheveux longs le hérissaient, les années 60 le bouscuaient. Je voyais mon paternel comme le digne représentant d'un « establishment » dont je ne voulais surtout pas faire partie. Je lui reprochais d'être du côté des bien-pensants, des gens d'Église, des autorités, de la petite-bourgeoisie.

Moi, c'était tout le contraire. Je ne jurais que par les écrivains et les artistes. Le catholicisme m'apparaissait comme un immense mensonge. Adolescent, j'ai été fasciné par les beatniks. J'ai embarqué à fond dans le mouvement de la contre-culture. Pour moi, les festivals de Monterey et de Woodstock étaient de grands événements, annonciateurs d'une révolution culturelle.

Devenu journaliste, j'ai couvert le festival de Manseau, où j'ai amené mes deux jeunes frères. Je portais alors une grosse barbe, j'avais les cheveux jusqu'aux épaules, je fumais de la marijuana, j'avais donné toutes mes cravates et troqué les costards contre des chemises colorées. Je me passionnais pour la révolution sexuelle, j'étais antimilitariste et pacifiste, je m'intéressais peu à l'argent (à condition, bien entendu d'en avoir) et je jugeais sévèrement la société de consommation. J'ai donc échappé au marxisme pour cause de contre-culture.

Pas au nationalisme cependant. Là encore, c'était en partie une réaction à mon père, qui était un bon fédéraliste. J'ai donc plongé dans l'indépendantisme très tôt, d'abord en lisant le *Pourquoi je suis séparatiste*, de Marcel Chaput. En 1966, quand j'ai voté pour la première fois, j'ai tracé mon X sur le RIN de Bourgeault. J'y

repense en souriant, car une voiture du Parti libéral avait été envoyée chez nous pour m'amener voter. C'est ce qu'on appelle « faire sortir le vote ». Mais bien entendu, je n'avais pas voté comme mon papa.

En 1970, quand le Parti québécois n'a obtenu que sept députés, j'ai été profondément choqué. Et cette année-là, quand a éclaté la crise d'Octobre, j'ai applaudi le FLQ. Je n'en suis pas très fier aujourd'hui, car avec les années, j'en suis venu à me méfier de tous les mouvements violents. Même en 2012, contrairement à la plupart des gens de ma génération, je n'ai pas appuyé la contestation des carrés rouges, dont les manifestations brutales m'avaient rebuté. Pour moi, il était indécent de plaider la désobéissance civile pour s'opposer à des hausses relativement modestes des droits de scolarité.

En 1973, j'ai de nouveau été démoralisé quand le PQ n'a fait élire que 6 députés, malgré 30 % des voix. Et en 1976, j'ai pleuré, mais cette fois de joie, quand le parti souverainiste a enfin été élu.

Quatre ans plus tard, lors du premier référendum, j'étais cependant moins chaud à l'idée de faire l'indépendance. J'ai quand même voté pour le Oui. Sans trop y croire et sans trop le souhaiter non plus. Aussi n'ai-je pas été vraiment déçu quand le résultat, sec, est tombé.

J'ai continué à voter pour le PQ. D'abord en 1981, pour René Lévesque, que je continuais à admirer. Puis en 1985, pour Pierre-Marc Johnson, que j'aimais bien et qui, me semblait-il, ne croyait pas non plus à l'indépendance. Il a d'ailleurs été victime d'un putsch des purs et durs de la cause, au profit de Jacques Parizeau. Quand ce dernier est devenu chef du parti, j'ai décroché pour de bon.

Malgré tout, je n'ai jamais été capable de voter pour Jean Chrétien après qu'il a pris la tête du Parti libéral. Je ne me suis jamais reconnu dans sa conception du Canada. Je n'étais pas devenu comme lui un Canadien fier de vivre « dans le *pluss* beau pays du monde ». J'avais plutôt découvert les identités multiples.

J'étais resté Québécois, mais cela ne m'apparaissait plus incompatible avec le fait d'être Canadien.

Un peu plus tard, quand je me suis établi à Montréal, j'ai ajouté l'identité montréalaise. Maintenant d'ailleurs, je m'identifie plus volontiers comme un Montréalais que comme un Québécois ou un Canadien. J'ai l'habitude de dire aux immigrants que je rencontre que Montréal est plus différent du reste du Québec que la province peut l'être du reste du Canada. Et je suis devenu farouchement anti-indépendantiste.

Du coup, je suis également devenu allergique à tous les discours identitaires. Être québécois, pour moi, c'est faire sa vie ici, prendre part à la vie d'ici, contribuer à la vie d'ici, d'où que l'on vienne. Il n'y a plus nous, les « de souche », et les autres. Nous sommes tous des Québécois. Pour moi, les gens venus d'ailleurs ne sont pas des Français, des Maghrébins, des Mexicains, des Vietnamiens ou des Chinois, comme on les appelle souvent. Ils sont eux aussi des Québécois puisqu'ils ont choisi de vivre dans cette province dont on dit, un peu prétentieusement, qu'elle est la plus belle.

C'est pourquoi je n'aime pas le mot « Québécois ». Je n'ai rien contre le terme lui-même, s'il est inclusif. Mais les « de souche » l'ont accaparé pour se définir. Eux, ils sont les vrais Québécois. Pas les autres. Je me présente donc souvent comme un Canadien français, en précisant à mes interlocuteurs qu'il s'agit d'une appellation désuète. Reste que j'aime bien cette expression passéiste, car elle définit assez précisément mon identité. Je suis un Canadien puisque je vis au Canada. Mais je suis aussi français par mes origines et ma culture.

J'ai très mal vécu les années qui ont suivi l'échec de l'accord du lac Meech. J'ai perçu comme des drames le retour du Parti québécois au pouvoir et la montée du Bloc québécois. Et j'ai vu venir avec appréhension le second référendum. Fraîchement arrivé à Montréal, je me sentais proche de la communauté anglophone et des communautés culturelles. En me rendant à pied au travail, j'écoutais CJHD, qui était devenu le poste des

« angryphones ». À cette époque, je dois l'avouer, j'étais devenu intolérant vis-à-vis le mouvement indépendantiste.

Vous connaissez la blague : comment reconnaît-on un fédéraliste dans une réunion de famille ? C'est celui qui ne parle pas quand on parle de politique. J'avais décidé de ne pas être celui qui se taisait. C'était une position délicate et plutôt inconfortable, mais je l'assumais. Le plus difficile, c'était à la maison. Ma compagne Lise était encore indépendantiste, tout comme mon beau-fils Antoine.

Le débat reprenait à *La Presse*. Mais là, il était plus facile d'affirmer ma dissidence. Et si la majorité des journalistes était indépendantiste, je ne manquais pas d'alliés, dont plusieurs étaient de taille à se défendre. Des collègues comme Lysiane Gagnon et Alain Dubuc, de qui je m'étais rapproché, n'hésitaient pas non plus à témoigner de leur opposition au Oui.

Quand le Non l'a emporté de justesse, j'étais au pupitre. J'ai serré discrètement le poing en guise de victoire, mais il n'était pas question de pavoiser, ne serait-ce que par respect pour mes nombreux collègues amèrement déçus. De plus, cette victoire, quasi inespérée, me soulageait et me rassurait pour l'avenir.

Malgré cette victoire à l'arraché, je conserve de ces années-là un souvenir douloureux. J'ai vécu les années préréférendum avec un mélange d'hostilité et de crainte. J'étais devenu réfractaire à l'indépendance, tout en redoutant terriblement qu'elle survienne. J'étais très pessimiste, convaincu dans les semaines qui ont précédé notre psychodrame national que le Oui allait l'emporter. Je prévoyais le pire pour le Québec et le plus que pire pour Montréal.

J'ai continué à militer contre l'indépendance dans les années qui ont suivi, mais ce n'était pas facile à vivre non plus. Certes, nous avons gagné le référendum, mais le PQ avait été réélu, tout comme le Bloc. Les souverainistes étaient amers et rêvaient d'un troisième appel au peuple.

Puis, lentement mais sûrement, la cause de l'indépendance, en bonne partie abandonnée par les jeunes, a perdu du terrain. Je me suis fait à l'idée qu'il y aurait toujours chez les Québécois francophones, et notamment parmi les gens de ma génération, y compris chez mes proches, des souverainistes. Mais leurs chances de voir la souveraineté triompher sont devenues, j'aime à croire, minimalistes. Comme l'a dit si bien le premier ministre François Legault, avec qui pour une fois je suis d'accord, leur pays est devenu imaginaire. C'est ainsi que je suis devenu plus serein quant à l'indépendance.

La survie du français

Est-ce parce que je suis devenu anti-indépendantiste et montréalais, toujours est-il que j'ai du mal à me sentir concerné aujourd'hui par les batailles pour la survie du français menées par des groupes comme Impératif français, ou même par le gouvernement du Québec. Il y a dans ce combat identitaire une hostilité à l'égard des anglophones et une méfiance à l'égard des allophones et des immigrants qui me déplaît.

Je peux comprendre les inquiétudes des francophones. Il est vrai que nous ne sommes que sept millions de Canadiens de langue maternelle française, ce qui ne constitue que 22 % de la population du pays, une proportion qui recule un peu de recensement en recensement. Mais six millions d'entre eux vivent au Québec où ils sont largement majoritaires, on l'oublie trop souvent.

Oui, mais Montréal, me dira-t-on ! Les francophones y dépassent à peine 50% de la population. C'est vrai. Mais avant de s'en indigner, j'aimerais rappeler que, si nous sommes si peu nombreux sur l'île, c'est en bonne partie parce que beaucoup de francophones ont choisi de vivre en banlieue. C'est leur droit de trouver l'herbe plus verte à Vaudreuil, Boucherville ou Terrebonne, voire à Valleyfield, Granby ou Saint-Jérôme. Je ne le leur reproche pas. Mais ils sont malvenus, il me semble, de se plaindre ensuite que la grande ville s'anglicise.

D'ailleurs, s'anglicise-t-elle vraiment ? Dans ce débat trop émotif, trop de gens profèrent des exagérations et trop de gens les répètent. Pendant des années, on a entendu jusqu'à plus soif le député comédien Pierre Curzi, qui ne vit plus à Montréal depuis des décennies, répéter que le français y reculait. Peut-être. Mais encore aurait-il fallu qu'il nous le démontre clairement avant de proposer, avec des trémolos de fin du monde, des mesures inutiles et vexatoires comme la fermeture des collèges anglais aux francophones et aux allophones.

Trop souvent, l'affirmation voulant que le français recule à Montréal ne repose que sur des impressions. Combien de fois ai-je entendu des gens, qui viennent rarement dans la métropole, me lancer qu'il n'est pas possible de se faire servir en français au centre-ville. Ah bon ! Moi qui y vis depuis une trentaine d'années et qui le fréquente tous les jours, il ne m'est pas arrivé dix fois de ne pouvoir être servi dans ma langue. Si je compte bien, cela fait moins d'une fois par année. Mais je n'en tire pas pour autant des conclusions définitives sur l'état de notre langue. En un mot, les impressions sont ce qu'elles sont, des productions de l'esprit fondées sur des observations plus ou moins superficielles.

Je ne me fie pas non plus aux reportages ou aux chroniques du *Journal de Montréal*, qui, après le voile, qui avait fini par s'user, s'est trouvé un nouveau cheval de bataille dans sa grande quête identitaire. Le français menacé, ça donne de belles manchettes et ça émeut dans les chaumières où l'on craint pour la survie de la race. Mais on ne fonde pas une politique linguistique sur le sensationnalisme d'un quotidien ou sur les inquiétudes frileuses de ses chroniqueurs vedettes.

Je ne prête pas foi davantage aux émois et aux indignations du Bloc québécois, qui doit sa renaissance à son vieux fonds de commerce, ou du Parti québécois, qui tente de se remettre en selle en entretenant la rumeur d'une crise linguistique imaginaire.

Je ne partage pas non plus l'hostilité à l'égard du « bonjour-hi ! », que bien des Québécois francophones, même modérés, voient comme un symbole de l'anglicisation de Montréal. Pour ma part, je l'ai souvent écrit, je ne m'offusque pas de cet accueil bilingue si représentatif de notre métropole multiculturelle. « Bonjour, Hi ! » ça veut juste dire : « Je peux vous servir en français ou en anglais. » Et dès que vous répondez « Bonjour ! », la conversation se poursuit habituellement en français. D'ailleurs, le mieux est de lancer un beau « bonjour » bien sonore en entrant dans un commerce. Dans la presque totalité des cas, on vous répondra en français.

Qu'on ne s'y trompe pas, moi qui ai été conseiller linguistique à *La Presse* et au *Soleil*, moi qui ai écrit un lexique des difficultés du français, moi qui ai été blogueur de français, je suis très attaché à notre langue. Mais avant de m'inquiéter de son sort, j'aimerais moins d'opinions et plus de chiffres. Moins de commentaires et plus d'études. Moins d'impressions et plus de faits. Moins de légendes urbaines et plus de vérités. Moins de mythes et plus de réalités. Moins de récriminations et plus de réflexions. Moins d'accusations et plus de compréhension. Moins de politique et plus de sociologie. De cette manière, on pourrait mieux comprendre où le français a reculé et quelles solutions apporter.

Pour ma part, je m'inquiète beaucoup, et depuis longtemps, de la qualité du français. S'il est rare qu'on me parle exclusivement en anglais au centre-ville, le français est parfois si laborieux que c'en est décourageant. Je me souviens d'une fois où j'ai dû passer abruptement à la langue du commerce international quand je me suis rendu compte que le vin que ma compagne avait commandé, dans un bar de la rue Saint-Laurent, risquait de nous arriver sous forme de bière.

Cela dit, sans pour autant disculper anglophones et allophones au français défaillant, j'attribue ce coup de mou, en partie du moins, aux francophones eux-mêmes. Ou plus précisément à cette belle jeunesse bilingue qui parle volontiers franglais, qui ne se formalise pas qu'on s'adresse à elle dans la langue de Donald Trump et qui passe à l'anglais à la première occasion venue. On peut y voir un signe d'ouverture, j'y vois plutôt un désamour pour cette belle langue que l'on dit de Molière.

Notre langue vernaculaire a toujours beaucoup emprunté à l'anglais. Ce qui est nouveau, c'est de mélanger allégrement les deux langues dans une même phrase. « Il faut juste que tu te *set-up, according to me...* » ai-je un jour entendu en me promenant le long du canal de Lachine. J'ai failli tomber à la renverse. Par bonheur, j'avais mes bâtons de marche nordique.

Une partie de notre belle jeunesse montréalaise parle maintenant ce sabir. Certains y verront les effets pervers du bilinguisme dans la métropole. Mais pour moi, c'est plutôt le contraire du bilinguisme véritable. Quand on apprend mal le français et mal l'anglais, on finit par mêler maladroitement l'un et l'autre, créant une langue hybride et pauvre, qui réunit à la fois mauvais français et mauvais anglais.

Il m'est arrivé de discuter avec un de ces jeunes francophones bilingues. Qu'il travaille en bonne partie en anglais ne me dérange pas (il faut bien gagner sa vie), pas plus que le fait que sa *girlfriend* est anglophone (on ne peut empêcher un cœur d'aimer). Mais quand il m'a affirmé sans rire que l'anglais était une langue bien supérieure au français, là, j'ai dû me retenir à deux mains pour ne pas grimper dans les rideaux du café.

Je fais partie d'une génération qui a été élevée avec la conviction que le français était la plus belle langue du monde. Je veux bien admettre maintenant que l'anglais est aussi une belle langue, même si ça me fait un peu mal à la mâchoire. Mais j'ai beau admirer Philipp Roth et Paul Auster, jamais on ne me fera dire que l'anglais est supérieur au français. Si cette langue est devenue l'esperanto de notre planète mondialisée, ce n'est pas en vertu d'une quelconque supériorité, mais parce que l'impérialisme américain, qui a succédé à l'Empire britannique, l'a imposée partout.

Ce désamour à l'égard du français, je le sens aussi en France, où ma femme et moi sommes souvent allés. Ce qui m'inquiète, ce n'est pas tant les nombreux emprunts à l'anglais (bien qu'il y en ait trop, incontestablement). C'est que, dès qu'on veut faire preuve de dynamisme, de vitalité, d'innovation, de modernité ou d'audace, on emploie l'anglais dans l'Hexagone.

C'est le cas notamment dans la publicité. Regardez, par exemple, les pubs à la télé française : vous verrez rapidement que la plupart des produits se font mousser par des slogans *english*. Novotel adopte « Time is on your side » ; Perrier lance « Go for the extraordinaire » ; Carrefour choisit « Act for food » et

Mitsubishi, « Drive your ambition ». Les jours Renault deviennent des « *Renault Days* » et les points Récompense sont des « *points Rewards* ».

Un Québécois rencontré à Nice m'a dit : « Heureusement que j'ai apporté mon défibrillateur. » Et de fait, pour un francophile de ma génération, il faut avoir le cœur solide pour supporter tous les anglicismes sur les devantures.

On retrouve la même anglophilie dans les sports, où les coureurs sont des *runners*, (courent-ils plus vite en anglais ?) ; le conseil des joueurs, un *board* ; les entraînements, des *practices* ; les gains en argent des joueurs, des *money prizes* ; les courts de tennis, des *playgrounds* ; les équipes, des *teams* ; les entraîneurs, des *coachs* ; et j'en passe. On le voit encore dans la lexicographie française qui, devenue paresseuse et minant les efforts québécois, continue à emprunter sans retenue au *globish* anglo-américain au lieu de créer de beaux mots, comme elle l'avait toujours fait jusque-là.

Tout cela, direz-vous peut-être, nous amène bien loin du « bonjour-hi » et de la situation de Montréal. Mais à mon avis, pas tant que ça. Au Québec, en matière de langue, on a conservé une attitude très défensive. Le « haro sur l'anglais ! » demeure bien vivace, quand ce n'est pas le « haro sur les Anglais ! ». Bien sûr, il faut défendre la loi 101. Peut-être même faut-il l'améliorer, comme a cherché à faire la CAQ. Les lois linguistiques sont nécessaires. Elles constituent notre rempart. Mais si l'on veut que le français survive dans notre village gaulois d'Amérique, il vaudrait mieux, je crois, miser davantage sur sa qualité et son dynamisme.

On veut faire disparaître ce « bonjour-hi » qui agace tant, étendre la loi 101 aux entreprises de moins de 50 employés et limiter l'accès aux cégeps anglophones. Pourquoi pas ! Mais que donneront ces petites victoires si le français continue à être aussi mal enseigné dans nos écoles, si des émissions populaires comme *Occupation double* se déroulent dans un franglais boiteux, si la majorité de nos chansons sont joulisantes, si

collectivement nous continuons à parler un français trop différent de celui de la francophonie, si nos jeunes bilingues franglais-anglais continuent à croire que le français est une langue pépère, si trop de commençants du centre-ville embauchent des employés qui baragouinent notre langue et si, en prime, la France, par son anglomanie, continue à donner le mauvais exemple ?

Il faut se demander aussi comment on réussira à mieux intégrer les immigrants au français si les francophones continuent à fuir en grand nombre cette grande île où ils disent ne pas se sentir chez eux, laissant les nouveaux arrivants s'intégrer à la communauté anglophone, plus présente et plus accueillante.

Je suis conscient que mon point de vue n'est pas au goût du jour. Pas à celui, en tout cas, de la majorité francophone. Il me place en porte-à-faux, et c'est parfois bien inconfortable. Je m'efforce d'éviter les conflits et j'essaie de me tenir loin de la polémique. Mais je n'y parviens pas toujours. Pour être honnête, c'est souvent avec les « étrangers » que je me sens le moins étranger. Étrange tout de même !

Un vagabond idéologique

Pour qui votez-vous ? avait-on demandé à Fabrice Luchini. « Tout dépend de l'heure, avait répondu le comédien avec une pointe de cabotinage. Le matin, je peux me lever extraordinairement réactionnaire. Vers 14 h, j'ai un élan humain. Et vers 16 h, je redeviens pessimiste. Je suis un vagabond idéologique. » Je n'avais pas encore trouvé mieux pour me définir. Car, comme lui, depuis longtemps, je pourrais dire : « Je ne suis pas du tout de droite, mais pas tellement de gauche non plus. »

Voyons la droite d'abord. Je n'ai pas d'atomes crochus avec elle. En 2011, je me suis passionné pour le mouvement Occupons Wall Street, qui dénonçait les abus du capitalisme financier et qui mettait en relief la richesse indécente du un pour cent de la population.

Dans le même esprit, j'ai été choqué d'apprendre que les avoirs des 62 personnes les plus riches égalaient ceux de la moitié la plus pauvre de l'humanité. Imaginez, une poignée d'individus, moins de cent, possède autant d'argent que plus de trois milliards et demi de personnes. C'est dément, quand on y pense. L'ampleur de l'évasion fiscale révélée par des enquêtes comme les Panama Papers et l'Openlux m'a aussi secoué.

Selon les estimations de l'économiste Gabriel Zucman, le manque à gagner de l'évasion fiscale (grandes fortunes et entreprises) dépassait, en 2018, 350 milliards d'euros par an pour les États du monde entier. Pour le Canada, la perte de revenus fiscaux, selon *Le Monde*, était estimée entre 12 et plus de 20 milliards de dollars. Ça fait beaucoup de « bonbons cachés » pour les ultrariches.

Je n'ai pas beaucoup la fibre de l'indignation, mais je dirais que c'est révoltant, non !

Aux États-Unis, les républicains m'insupportent, en particulier depuis qu'ils sont tombés sous l'influence du Tea Party. Et Donald Trump, l'empereur bouffon, en quatre ans de pouvoir, n'a fait que pousser le bouchon encore plus loin. Je n'aime pas leur insensibilité à l'égard des démunis, leur parti-pris en faveur des gens déjà trop riches, dont ils ont voulu encore baisser des impôts pourtant déjà bien bas. Je n'aime pas leur combat contre les mesures sociales en général et contre l'Obamacare en particulier. J'exècre leur bataille contre le contrôle des armes à feu, contre la réduction des gaz à effet de serre et contre les changements climatiques.

En France, je n'aime ni le Front national ni Marine Le Pen. Je ne partage pas leur repli identitaire, leur peur des étrangers, leur méfiance à l'égard de l'Europe, leur isolationnisme et leur assimilationnisme.

Chez nous, il y a aussi un repli identitaire, alimenté depuis des années par *Le journal de Montréal*, ses reportages biaisés et ses chroniqueurs vedettes. Ce repli se dissimule aussi dans une partie du mouvement indépendantiste, qui a bien changé depuis l'époque de René Lévesque et de Gérard Godin. Après l'amer commentaire du premier ministre Parizeau sur « le vote ethnique et l'argent », le soir de la seconde défaite référendaire, le PQ s'est replié sur les « de souche » ainsi que sur un « nous » qui fait des anglophones et des allophones des citoyens de deuxième classe. Sa charte des valeurs, que j'ai baptisée la charte sans valeur, était ethnocentriste.

Le repli identitaire se cache aussi dans l'intolérance à l'égard de la communauté musulmane, comme on a pu le voir lors du triste débat entourant la loi sur la laïcité, qui s'inspire d'une conception très fermée de la laïcité. Il se dissimule enfin dans certaines batailles linguistiques en faveur du français, dont j'ai parlé précédemment.

La gauche m'est forcément plus sympathique. J'aime bien Québec solidaire, malgré quelques trémolos intempestifs et quelques couacs discordants. Ce parti m'agace un peu quand il

lui arrive de carburer à l'indignation. Mais je suis content de le voir dans notre paysage politique, où il comble un vide. Cela dit, je ne voterai pas pour lui, ne serait-ce que parce qu'il est souverainiste. Je trouve, je l'ai assez dit, cette orientation anachronique. De plus, elle empêche ce parti de progresser chez les anglophones et les allophones.

Je trouve aussi les solidaires très généreux avec l'argent qu'ils n'ont pas. Ça leur permet de promettre beaucoup à peu de frais. Ils me paraissent également très généreux avec l'argent des autres. Faisons payer les riches ! Beau principe, en effet, mais tellement difficile à appliquer. Récupérer l'argent des paradis fiscaux, je suis pour à cent pour cent. Mais, faute d'accords internationaux, ce n'est pas demain la veille.

Je me méfie beaucoup de la gauche de la gauche, celle qui carbure aux vieilles recettes marxistes. L'URSS, ça vous fait envie, vous ? Ou encore la Chine d'aujourd'hui, dans laquelle Hong-kong a perdu sa liberté, malgré toutes les promesses faites lors de son annexion ? Pas moi. Je suis trop attaché aux libertés fondamentales de nos sociétés démocratiques pour souhaiter le retour des dictatures du prolétariat. Ces libertés ne rendent peut-être pas heureux, mais elles rendent le malheur drôlement confortable.

Bref, je ne suis pas capitaliste, encore moins communiste. J'ai quelque sympathie pour le socialisme, mais je me sens plus proche de la social-démocratie, qui compte de belles réalisations, notamment dans les pays scandinaves. Je me méfie un peu cependant de sa version québécoise, où le gouvernement a toutes les responsabilités et les citoyens aucun devoir. Je veux bien aussi qu'on redistribue la richesse, mais encore faut-il la créer.

Un écolo

Finalement, l'étiquette qui me convient le mieux, c'est écolo. D'autant que j'ai commencé à m'intéresser à la cause environnementale dès les années soixante. Mais voter pour des partis verts qui ne recueillent même pas cinq pour cent des suffrages, ce n'est pas très excitant, surtout quand le mode de scrutin n'est pas proportionnel. C'est pourquoi il m'arrive de me rendre aux urnes en me pinçant le nez et en optant pour le parti le moins pire.

La prochaine fois toutefois, je me suis promis de voter vert, malgré tout. Ça m'évitera d'avoir ensuite les bleus.

Il faudra bien donner, en effet, un vigoureux coup de barre. Idéalement avant que les pandémies ne soient devenues trop nombreuses et trop meurtrières, avant que les ouragans ne soient trop fréquents et trop puissants, avant que la pollution ne soit devenue trop insupportable, avant que la montée des eaux n'ait détruit trop de territoires, avant qu'il fasse trop chaud et avant que trop d'espèces soient passées de menacées à disparues.

À cet égard, le projet de rapport des experts sur le climat de l'ONU est carrément alarmant. « Quel que soit le rythme de réduction des émissions de gaz à effet de serre, y apprend-on, les impacts dévastateurs du réchauffement sur la nature et l'humanité qui en dépend vont s'accélérer et devenir douloureusement palpables bien avant 2050. » Le GIEC ajoute : « La vie sur Terre peut se remettre d'un changement climatique majeur en évoluant vers de nouvelles espèces et en créant de nouveaux écosystèmes. L'humanité ne le peut pas. »

Quand nous verrons que nous nous dirigeons à la vitesse grand V dans un gigantesque mur, sera-t-il trop tard ? L'espèce humaine échappera-t-elle à la sixième extinction de masse ? Je l'espère de tout mon cœur. Mais pour être franc, quand je vois

cette civilisation de l'automobile et de la surconsommation, je ne suis pas particulièrement optimiste.

J'ai hérité de deux enfants par ma compagne et j'en suis bien heureux. Je les considère comme mes fils. Je n'en ai pas fait moi-même cependant et je ne le regrette pas. Et si j'avais 20 ans aujourd'hui, je choiserais probablement de ne pas en avoir. L'humanité s'en va sur les huit milliards d'habitants. C'est déjà quelques milliards de trop pour la pauvre petite planète bleue.

Ces sombres pensées assombrissent mon vieil âge, même si je suis sur le plan personnel plutôt serein. J'aurais aimé quitter un monde en meilleur état. J'ai souvent honte du genre humain, qui a si mauvais genre.

Je rejoins ainsi la pensée de l'écrivain Éric-Emmanuel Schmitt, qui disait dans une interview au *Monde* en février 2021: « Je suis optimiste métaphysiquement, mais pessimiste quand je regarde la société. Optimiste métaphysiquement, car la vie est un cadeau sublime. Mais ce qu'en font parfois les hommes me rend très pessimiste. Nous ne sommes pas à la hauteur du cadeau que l'on nous fait. » Je ne saurais mieux dire.

Malgré tout, je continue à lutter pour la cause de l'environnement et je m'efforce de vivre en harmonie avec mes convictions. Je n'ai pas d'automobile depuis une trentaine d'années. Je me déplace à pied la plupart du temps. Je recycle le plus d'objets possible, même si le recyclage est en partie un leurre, et je composte tout ce qui peut l'être. De cette façon, je me sens davantage en paix avec moi-même et en harmonie avec mes convictions.

Et puis, comme le dit si bien le moine Matthieu Ricard, le pessimisme est un luxe dont nous n'avons pas les moyens. Hubert Reeves affirme aussi la nécessité de rester positif : « Nous sommes dans un combat où personne ne connaît l'issue. Gardons la tête levée et combattons. »

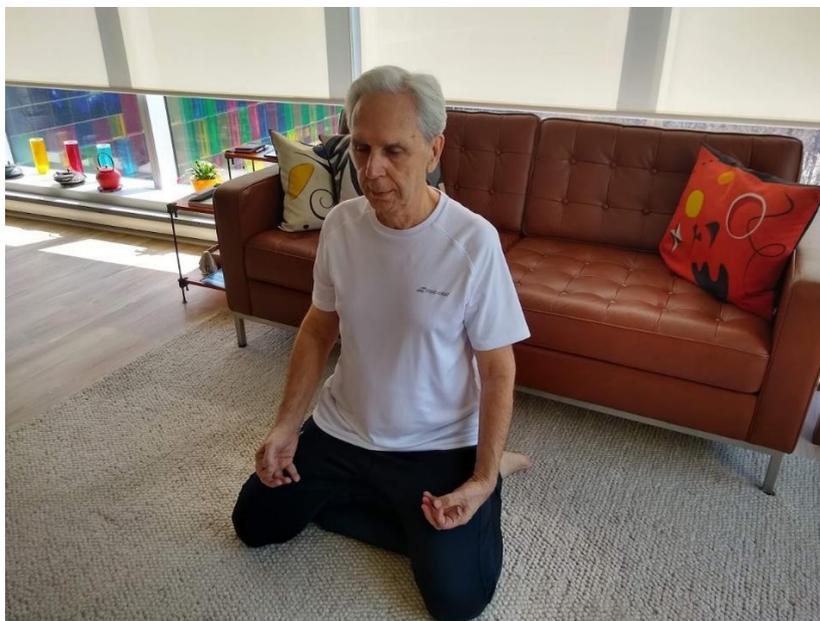
L'astrophysicien ajoute : « Un aspect important est de relever qu'aujourd'hui dans les médias, on raconte souvent ce qui va mal et assez peu ce qui va bien. C'est mauvais pour le moral. Il faut aussi se concentrer sur ce qui va bien, pour que les gens restent mobilisés et confiants. Le but de tout cela est de garder notre Terre habitable et agréable pour nos enfants et petits-enfants. Ce but n'est pas fichu. Il est menacé, oui, mais personne ne connaît l'avenir. »

Reeves conclut cette interview au *Temps* : « Aujourd'hui, il faut s'émerveiller, se rendre compte que nous vivons sur une magnifique planète que nous menaçons. Il faut faire ce qu'il faut pour garder la planète habitable. » C'est ce que je me répète aussi, chaque fois que je visite, de plus en plus souvent d'ailleurs, notre magnifique jardin botanique.

9. Religion et spiritualité

*« Je crois que l'univers
comporte un mystère qui échappe
aux capacités de nos esprits. »*

- Edgar Morin



Le petit catholique modèle

Dans le film de Bernard Émond, *Journal d'un vieux*, le personnage principal dit : « Je ne crois pas en Dieu et, croyez-moi, je le regrette ! » Jolie formule qui exprime la difficulté de vivre dans un monde sans Dieu. Pour ma part, je ne peux dire que je crois ou que je ne crois pas en Dieu. Comme Albert Camus, qui m'avait beaucoup influencé à la fin de l'adolescence et auquel je suis revenu, « je ne sais pas si ce monde a un sens qui le dépasse ». Comme lui, « je sais juste que je ne connais pas ce sens et qu'il m'est impossible pour le moment de le connaître ».

Le Dieu de mon enfance, celui du catholicisme, a disparu. Complètement. Contrairement au personnage de Émond, je ne le regrette pas. Certes, j'ai perdu l'espoir d'une ville éternelle et paradisiaque, quelque part dans la vallée de Josaphat. Mais je me souviens surtout d'un Dieu tyrannique, qui nous suivait partout, y compris dans notre chambre à coucher, d'un Dieu omniprésent qui s'invitait même dans nos pensées les plus secrètes, d'un Dieu vengeur qui nous menaçait de l'enfer si nous ne suivions pas ces préceptes. Ce Dieu-là, il ne me manque pas. Il m'a plutôt terrorisé. J'en ai eu bien peur pendant longtemps. Il a pourri ma jeunesse, particulièrement au début de l'adolescence.

C'est la religion qui allait provoquer mes premiers troubles anxieux. Comme 98 % de tous les petits Trifluviens, j'étais né catholique. Ce n'était pas anodin dans une ville dominée par le clergé.

Mes parents, sans être des punaises de sacristie, étaient très engagés dans la paroisse. Ma mère faisait partie du Tiers-Ordre, mon père était membre de la Ligue du Sacré-Cœur, en plus d'être marguillier et président de la société Saint-Vincent de Paul. À l'église le dimanche, notre famille avait son banc réservé, le 13, chiffre que notre père considérait comme chanceux. Pendant

quelques années, papa m'a amené avec lui au sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap pour la neuvaine à la Vierge.

Toutefois, je n'ai pas souvenir que mes parents aient été obsessifs à l'égard de la religion. Sans doute étaient-ils de bons catholiques. Mais contrairement à bien des adultes de l'époque, ils ne passaient pas leur temps à nous faire des leçons de morale.

C'est surtout l'école qui nous rentrait la religion dans le crâne à coups de prières et d'enseignements religieux. Tous les matins, on nous enseignait *Le Petit Catéchisme*, où l'on apprenait ce que tout bon catholique devait faire et surtout ne pas faire. On nous parlait de Dieu, du Christ et du péché tous les jours. Du péché surtout. Le catéchisme était la plus importante de toutes les matières scolaires. C'est avec cet ouvrage d'instruction religieuse que commençaient nos journées. Je soupçonne M. Laferté, mon instituteur de quatrième et de cinquième année, d'avoir empiété chaque jour sur le temps qui aurait dû être dévolu aux autres matières.

En 1956, le premier de classe avait décidé d'être aussi un petit catholique modèle. Je venais d'avoir 11 ans et j'ai entrepris de faire un carême exemplaire. Pendant les 40 jours qui précédaient Pâques, je m'étais engagé à assister à la messe et à communier tous les matins. Ce qui impliquait de me lever dès 6 h 30, de courir à l'église pour la messe de 7 h, de revenir au pas de course à la maison pour le petit déjeuner, puis de me rendre à l'école. L'échéancier comprenait aussi des privations (pas de chocolats, pas de bonbons), un chemin de croix, des visites d'église, des bonnes actions et des prières. À l'école, on avait remis aux élèves une belle feuille sur laquelle il fallait colorier les objectifs atteints. À la fin, toute ma feuille était en couleur. Mais dans mon cœur, j'avais les bleus.

Je commençais même à avoir des manies qui annonçaient des troubles obsessionnels. Quand je marchais sur les trottoirs, par exemple, je m'efforçais de ne pas marcher sur la ligne séparant les dalles. Et quand je le faisais, malgré tous les efforts, je

devenais anxieux. Je vivais aussi dans la peur du péché et de l'enfer, me sentant impur et me reprochant des peccadilles. Parfois, quand un nuage passait, voilant le soleil, j'avais l'impression que c'est Dieu lui-même qui venait me gronder.

Comme si tout cela n'était pas suffisant, j'ai vu cette année-là un film qui se passait pendant la Seconde Guerre mondiale en Europe. Tous les soirs, avant de m'endormir, je revois les scènes de bataille les plus terribles projetées sur le mur de ma chambre. Je voyais les immeubles s'effondrer sous les bombardements, j'entendais les sirènes résonner dans la nuit.

Je suis devenu somnambule. Fréquemment, je me levais et déambulais maladroitement dans le couloir pour aboutir invariablement dans la chambre de mes parents, tout au bout. Une nuit, ma mère, surprise, a ouvert la lumière. Ça m'a réveillé net. Je me souviens d'avoir vu mon père me regarder d'un air découragé, accentué par le fait que, pour la première fois, je le voyais sans lunettes.

Pauvres parents, il ne savait plus quoi faire de moi, d'autant qu'un autre petit frère, Gilles, et une petite sœur, Jocelyne, s'étaient ajoutés à notre petite famille. Maman a fini par m'emmener chez le médecin. Le bon docteur Beudet m'a examiné. Il a dit à ma mère que j'étais un enfant nerveux ; il m'a prescrit des vitamines. C'est bien, les vitamines, mais pas au point de stopper les cauchemars, le somnambulisme et les obsessions. J'ai continué à me lever la nuit, à éviter les lignes sur les trottoirs et je suis resté convaincu que j'étais un grand pécheur qui décevait beaucoup Dieu lui-même et qui irait brûler en enfer pour l'éternité.

L'entrée au cours classique et l'arrivée dans l'adolescence ne m'ont pas guéri de mes scrupules et de ma pudibonderie. Quand copains et confrères parlaient de sexe, je ne disais mot. Au cinéma, quand une scène de nature sexuelle avait échappé à la censure, je fermais les yeux. Je ne lisais pas de livres interdits. J'allais à la messe tous les jours. Elle était obligatoire, il est vrai, mais je ne rechignais pas à y aller. Je ne m'assoyais pas non

plus dans les derniers bancs de la chapelle parmi ceux que la cérémonie ennuyait et qui passaient leur temps à chuchoter entre eux ou à regarder le plafond de la nef.

J'allais voir régulièrement mon conseiller spirituel, un prêtre jeune et sympathique, à qui je voulais parler de mes scrupules, dans l'espoir de m'en soulager. Mais je n'y arrivais pas. Avant de rencontrer l'abbé Kirouac, je repassais dans ma tête tous les péchés dont je voulais m'accuser. Certains remontaient à des années. Mais rendu dans son bureau, les mots restaient bloqués et j'en ressortais encore plus déprimé. Il m'a fallu quelques années pour enfin cracher le morceau. L'abbé m'a très bien accueilli et j'ai ressenti un immense soulagement.

Vers 16 ans, sans doute influencé par mes « mauvaises » lectures, j'ai cessé de croire en cette religion qui m'avait tant épouventé. Mon changement de cap m'a attiré des ennuis dans un collège dirigé par des prêtres (j'ai en parlé dans un chapitre précédent). Il m'a aussi mis dans une position délicate vis-à-vis de mes parents, à qui j'ai caché longtemps mon incroyance. Mais je n'ai jamais regretté d'avoir tourné le dos au catholicisme. Ce fut même une immense délivrance. Du coup, mes scrupules ont disparu pour de bon. Mes troubles obsessionnels aussi. Enfin libéré de la peur de l'enfer, j'ai pu vivre le reste de mon adolescence normalement. Enfin, presque.

La spiritualité orientale

Je suis resté résolument athée et antireligieux jusqu'au milieu de la trentaine, où j'ai découvert la spiritualité orientale. Mon premier contact s'est fait à la lecture des *Clochards célestes*, de Jack Kirouac. Ce roman m'a beaucoup plus touché que le mythique *Sur la route*. C'est même un livre qui a changé ma vie.

Dans ce récit plus classique, Kirouac décrit sa découverte du bouddhisme. Je ne savais pas alors que la vision de notre Québéco-Américain avait été durement critiquée par les tenants de cette spiritualité, notamment par Alan Watts. Mais à moi qui n'y connaissais rien, elle plaisait beaucoup cette description d'une religion joyeuse et permissive.

Kirouac nous présente son personnage principal, un certain Japhy Ryder (en réalité, Gary Snider, un poète, traducteur et militant anarchiste américain) comme un libre penseur chez qui spiritualité, femmes, drogues et alcool font bon ménage. J'étais fasciné par ce récit de bohémiens qui poursuivaient une quête de sagesse tout en s'opposant aux conventions sociales et en s'offrant des plaisirs qui, dans le catholicisme, sont sévèrement défendus. Le bouddhisme m'apparaissait aux antipodes de la religion de mon enfance, faite d'interdits innombrables. Le roman de Jack me révélait une spiritualité qui n'était pas incompatible avec les plaisirs de la vie.

Ma quête de sagesse s'est poursuivie quand j'ai connu, au début de 1979, celle qui allait devenir ma compagne pour le reste de la vie. Lise et moi, nous nous sommes rencontrés dans un groupe sur les énergies subtiles. Le séminaire était animé par Maurice Clermont, le psychologue qui m'avait aidé à sortir de l'angoisse et de l'agoraphobie. Lise le connaissait également. C'est lui qui nous a initiés aux chakras et à la méditation.

Nous nous sommes revus au bout de quelques jours, mais l'appel de Lise m'avait surpris ; elle était mariée et avait deux enfants. Quelques semaines plus tard, elle a quitté le domicile

conjugal. Au bout de quelques mois, nous vivions ensemble. Mais nos amours étaient tumultueuses.

À l'automne de 1980, secoué par nos hauts et surtout par nos bas, je n'allais pas très bien. C'est alors que j'ai découvert le Lotus. C'était un centre de raja yoga, ou plutôt un ensemble de centres. Son cœur était situé à Montréal, où Swamiji et Mataji, deux Français, avaient créé une solide organisation, quelques années plus tôt. Le centre de Québec, beaucoup plus modeste, avait été lancé par deux de leurs disciples.

À Québec comme à Montréal, on enseignait, bien sûr, le hatha yoga, si populaire aujourd'hui. Mais le raja yoga, auquel j'allais m'initier, c'était bien plus que le yoga des postures. Ce yoga royal nous faisait entrer dans la dimension spirituelle et psychologique du yoga.

Un vendredi soir d'automne frisquet et pluvieux, je me suis donc retrouvé dans un local discret du quartier Saint-Jean Baptiste pour suivre la première séance d'un séminaire qui allait s'échelonner sur tout un week-end. Dès le premier soir, j'ai été totalement séduit par cette démarche et par cet enseignement. J'avais la conviction d'avoir enfin trouvé la voie qui allait donner à ma vie une nouvelle trajectoire. J'étais si emballé que j'ai rapidement convaincu ma compagne d'aller suivre ce séminaire. Dans les mois qui ont suivi, nous avons fait les stages de Raja 2 et de Raja 3.

Il y avait beaucoup d'éléments dans ces séminaires. Mais le plus important sans doute était la technique de l'atelier intérieur. Elle permettait d'entrer profondément à l'intérieur de soi pour trouver des solutions à ses problèmes, changer des comportements, se fixer des objectifs ou améliorer sa santé. Pendant des années, c'est dans cet atelier que j'ai travaillé quotidiennement sur moi-même.

Je me suis aussi remis au hatha yoga et j'ai cessé de fumer, de sorte que ma forme physique s'est améliorée rapidement et de façon spectaculaire.

Nous étions si emballés par le Lotus, ma compagne et moi, que nous avons décidé de nous inscrire au grand ashram qui chaque été avait lieu près d'Arundel, au nord de Montréal, en pleine forêt. Il fallait le vouloir vraiment, car cet ashram s'étendait de la fin du mois de juin à la fin du mois d'août. Nous devions donc nous libérer du travail pour deux mois, organiser le séjour des enfants de Lise avec nous, et bien sûr, trouver l'argent, car le séjour n'était pas donné. Mais décidés, nous l'étions.

C'est ainsi qu'après la Saint-Jean, nous nous sommes retrouvés, Lise et moi, en compagnie de 56 autres personnes, sympathiques pour la plupart, au centre d'été du Lotus. Nous dormions sous la tente. Les repas collectifs (végétariens bien entendu) étaient également pris sous une tente. Le seul lieu couvert de l'ashram était un grand chalet. C'est là qu'avaient lieu les cours de hatha yoga, les séances de méditation et les causeries.

Nous étions réveillés tôt. Après la séance de yoga et la méditation, on nous servait des fruits. Nous prenions deux repas par jour. Le premier était un brunch vers 10h. Le souper avait lieu vers 17 h. Nous avions droit, outre les fruits du matin, à deux collations. C'était une excellente formule, à laquelle je me suis adapté facilement.

L'après-midi, sauf les journées à thème, nous étions libres. Quand il faisait beau, nous en profitions pour aller nous baigner à la rivière Rouge. Les soirées, elles, étaient consacrées aux causeries de Swamiji. Cet homme pouvait parler pendant des heures, sans la moindre note, et c'était toujours passionnant. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un maîtrisant à ce point le don de la parole.

Certaines journées, je l'ai mentionné, étaient thématiques. C'est celles dont je garde le souvenir le plus vif. Un jour, par exemple, la moitié du groupe devenait aveugle. On nous bandait les yeux le matin et nous devions nous laisser diriger par l'autre moitié du groupe, qui multipliait les expériences. Le lendemain, les rôles

étaient inversés. Le soir, lors des causeries de Swamiji, nous avions l'occasion d'approfondir ce que nous avons vécu.

Nous apprenions beaucoup au cours de ces journées, à condition bien évidemment de lâcher prise, car autrement, j'imagine bien, les expériences devaient être pénibles. Mais pour ma part, j'y allais à fond, sans réticences. Lise également.

Ce grand ashram nous rapprochait, même s'ils nous arrivaient encore de « nous envoyer en enfer », comme nous le disions à l'époque. C'était toutefois plutôt rare. Dans l'ensemble, cette expérience nous réussissait bien.

À la fin de l'ashram, nous avons reçu chacun un nom d'initié. Ce nom, nous ne l'avons jamais porté en public. Mais pour quelques amis proches, comme pour les gens du Lotus que nous avons continué à rencontrer, nous étions devenus Alhadini et Aishwaria.

J'étais tellement inspiré par cette transformation spirituelle qu'il aurait été difficile de reprendre mon poste de directeur de la section des Arts et Spectacles. Heureusement, avant de partir pour l'ashram, j'avais réussi à convaincre mes patrons de me confier au retour un poste de reporter affecté à tout ce qui était Nouvel Âge et santé naturelle. J'étais sans doute quelqu'un de persuasif. J'ai raconté dans le chapitre sur ma carrière à quel point cette nouvelle affectation a été frustrante au début. Je n'y reviendrai pas ici.

Réintégrer la société ordinaire, si je puis dire, n'a pas été facile non plus. Certes, j'avais pris pour nom d'initié celui d'un sage qui avait choisi de poursuivre sa quête du bonheur dans la société plutôt que de s'isoler dans une vie monacale. Mais essayer de devenir un sage dans le monde en général et dans une salle de rédaction en particulier n'était pas simple.

Certains collègues prenaient mal ma transformation. Michel David, qui allait devenir ultérieurement chroniqueur vedette au *Devoir* et de qui j'avais été assez proche au *Soleil*, s'était montré

déçu par mes reportages et m'avait reproché d'écrire sur des sujets farfelus.

Heureusement, au retour de l'ashram, nous étions allés nous installer à Neuville, un beau village, à 35 kilomètres de Québec, où nous avons acheté une maison avec une splendide vue. On pouvait y admirer le Saint-Laurent depuis le pont de Québec jusqu'à Lotbinière, sur une soixantaine de kilomètres.

Je passais beaucoup de temps dans cette maison de campagne, où nous recevions surtout des amis qui fréquentaient le Lotus et qui partageaient notre recherche de sérénité et de sagesse. Je ne me rendais en ville que deux fois par semaine pour remettre mes textes et réaliser mes entrevues. Pour l'écriture, les lectures et les recherches, je restais confortablement dans ce joli chez-moi, où la vie, au début du moins, était bien agréable.

Un nouveau gourou

À la fin de 1984, Lise et moi nous nous sommes séparés. L'année avait été pénible ; nous nous étions peu à peu éloignés. J'ai quitté la maison de campagne pour me retrouver dans un petit appartement de la basse-ville de Québec. Comme je l'ai déjà écrit, j'avais l'impression d'avoir été chassé du paradis terrestre.

J'ai pris peu à peu mes distances à l'égard du Lotus. Mais je continuais à pratiquer le yoga et à méditer en plus de m'initier à divers types de massage.

J'ai demandé à quitter le reportage pour retourner au pupitre week-end, une démarche que mes patrons ont acceptée avec empressement.

Je vivais seul et la semaine de travail ne durait que trois jours, ce qui me laissait beaucoup de temps libre. J'avais l'intention d'écrire. Je n'avais aucun projet de roman. Je songeais plutôt à un essai. Sur quoi ? C'était assez vague, mais cela devait porter sur ma démarche spirituelle.

Cependant, je n'ai pratiquement pas écrit. Je me suis remis à jouer au tennis, un sport que j'avais aimé passionnément dans ma jeunesse, mais que j'avais délaissé depuis des années. Là, je jouais trois fois par semaine. La pratique de ce sport m'occupait beaucoup. D'autant que je me suis fait du coup de nouveaux amis. Je travaillais aussi avec eux et nous nous amusions énormément. Nous sommes devenus très proches.

Ma quête spirituelle ne m'éloignait plus du monde. J'y avais de nouveau trouvé une place. Mais je n'avais pas renoncé pour autant à cette quête. Elle était juste devenue plus discrète.

C'est à cette époque que je me suis mis à lire Arnaud Desjardins. Ce Français s'était d'abord fait connaître en tournant des documentaires sur l'hindouisme, le bouddhisme tibétain, le zen et le soufisme d'Afghanistan. Ses premiers livres, la trilogie des

Chemins de la sagesse, étaient profondément influencés par l'enseignement de son gourou, Swami Prajnanpad, auprès duquel il s'était rendu chaque année pendant une longue période. Après un dernier séjour de trois mois et demi, il était lui-même devenu, disait-on, un sage.

Par la suite, il a commencé à publier des ouvrages plus personnels, où il proposait, selon Wikipédia, « une synthèse des religions traditionnelles et des découvertes de la psychologie moderne ». C'est une jolie formule qui me semble assez juste. D'autant que Swami Prajnanpad, qui avait étudié avec intérêt la psychanalyse, pratiquait également une méthode de « mise au jour du subconscient ». Comme les séances se faisaient en position couchée, il les avait baptisées « lyings », une appellation qu'Arnaud, comme l'appelaient affectueusement ses disciples, avait conservée.

En 1985, Arnaud a publié *Pour une vie réussie, un amour réussi*. Cet ouvrage, qui apportait un nouvel éclairage sur l'amour et le couple a changé ma vie. Je l'ai fait lire à Lise, que je revoyais à l'occasion. L'ouvrage l'a aussi beaucoup touchée. Il nous aidait à comprendre ce qui avait achoppé dans nos amours et à corriger le tir.

Arnaud y révélait, entre autres, ses clés pour un amour réussi. Nous en possédions déjà quelques-unes.

- 1) Ainsi, nous étions depuis le début « **les deux meilleurs amis** ». Nous avions déjà le sentiment de ne pas être seuls au monde, d'avoir trouvé une vraie compagne, un vrai compagnon.
- 2) Nous avions aussi « **deux natures pas trop différentes** », capables à travers les années d'une communion de plus en plus profonde.
- 3) Et nous étions animés tous les deux par « **une forte impulsion à rendre l'autre heureux** ».
- 4) En revanche, nous n'avions pas « **une complète foi et une grande confiance en l'autre** », sans doute en raison du style de couple que nous avons choisi. Nos premières années de relation

avaient engendré une crainte de l'autre qui n'était pas saine et qui nous empêchait de fonder un amour durable.

5) En outre, s'il y avait entre nous une fascination amoureuse, il n'y avait pas « **aisance et facilité** ». Au contraire, il suffisait d'un rien pour que notre relation vire brusquement au drame. Dans ces moments-là, comme je l'ai écrit précédemment, on s'envoyait en enfer. On s'aimait, mais on se rendait malheureux.

À partir de là, nous avons veillé notamment à faire en sorte que chacun de nous ait davantage confiance en l'autre. Nous avons aussi travaillé fort pour « ne pas gaspiller une grande quantité d'énergie en émotions ». Nous avons noué une nouvelle relation sur ces bases et nous avons repris la vie commune en 1987.

Desjardins était devenu notre maître à penser. Nous dévorions tout ce qu'il avait écrit et tout ce qu'il continuait à écrire. Lise avait eu l'occasion de le rencontrer brièvement en 1984. Ce fut à mon tour deux ans plus tard. En septembre 1990, nous avons participé au séminaire de dix jours qu'Arnaud était venu animer au Québec, en compagnie de sa compagne Véronique, qui dirigeait les ateliers de yoga.

Si les causeries du maître étaient passionnantes (lui aussi avait le don de la parole), l'atmosphère du séminaire était austère. Les repas étaient pris en silence et les couples étaient séparés, non seulement la nuit, mais même pendant les rencontres, les femmes formant un groupe à droite, les hommes à gauche. Il fallait aussi, pendant les causeries, se couvrir d'un tissu qui cachait le corps des épaules jusqu'aux pieds.

Heureusement, je m'étais joint à un petit groupe qui, une fois à l'extérieur, rigolait beaucoup. C'est ainsi que nous réagissions à l'atmosphère pesante créée par les directives d'Arnaud et par la sévérité de son entourage. Nous étions peu nombreux, mais nous n'étions pas discrets ; il nous arrivait souvent de rire bruyamment. De fait, je me suis rarement marré à ce point.

Beaucoup voyaient notre joyeuse humeur d'un mauvais œil. Aussi s'en sont-ils plaints. La chose est venue aux oreilles du

maître, qui a refusé de nous blâmer. Tout au contraire, il a dit devant le groupe que ce dont il était témoin, c'était très bien. Les dissidents du rire en étaient ravis.

Peu de temps après, j'ai été licencié du *Soleil*. Dans un chapitre précédent, j'ai décrit à quel point ma démarche spirituelle m'avait aidé à tenir le coup. Ce n'était pas si surprenant au fond, ne serait-ce que parce que l'enseignement d'Arnaud, c'était d'abord et avant tout le oui à la vie. Et le oui pour ce maître spirituel, ce n'était pas seulement un oui à ce qui va bien, au soleil qui brille, aux oiseaux qui chantent, aux prés verdoyants, aux belles amitiés ou à un amour réussi. Ce serait trop facile. C'était un oui à tout ce qui arrive, y compris à ce qui survient de difficile, voire de choquant ou de révoltant. Arnaud nous répétait souvent que le principal gourou, c'est en fait la vie. « La voie, répétait-il, est sous vos pieds. » L'existence venait de m'offrir une belle occasion de faire face à des épreuves et de me montrer à la hauteur. Je n'allais pas rater l'occasion.

En outre, cet enseignement nous apprenait à ne pas nous identifier à notre ego. Le danger quand on est renvoyé comme je l'ai été, c'est de se déprécier. Il est facile de se demander : pourquoi moi, qu'est-ce que j'ai fait que je n'aurais pas dû faire, suis-je un cadre médiocre ? J'étais loin de l'état sans ego, je serai honnête. Mais j'avais suffisamment travaillé sur moi-même pour ne pas me laisser diminuer par un renvoi. Je pouvais comprendre pourquoi, de tous les cadres, c'est moi qu'on avait d'abord choisi d'éliminer. Mais cela n'enlevait rien à ma valeur.

Pour la suite des choses, en revanche, certains éléments de l'enseignement d'Arnaud m'ont désorienté au lieu de m'aider. Il était très critique à l'égard des médias, qu'il accusait de soulever les passions et de brasser les émotions. Il faut savoir que, dans la tradition dont se réclamait Arnaud Desjardins, les émotions étaient vues comme malsaines.

Il faudrait apporter ici des nuances importantes. Arnaud ne prônait pas l'insensibilité, tant s'en faut ! Il faisait une nette distinction, par exemple, entre l'amour attentionné et dévoué

d'une mère pour son enfant et l'amour d'un homme qui tue sa femme par jalousie. Dans le premier cas, l'amour est un sentiment, dans le second, une émotion. Il déplorait d'ailleurs qu'on utilise le même mot, « amour », pour décrire ces deux états aux antipodes.

Pour lui, les médias étaient bien plus du côté des émotions : inquiétude, frayeur, peur de l'autre, hostilité, colère, agressivité, mépris, méfiance, etc. Je pense qu'il aurait été horrifié par les réseaux sociaux.

Il n'avait pas complètement tort, bien sûr. Depuis le début de la pandémie provoquée par le Covid-19, par exemple, beaucoup de manchettes sont inutilement alarmistes. Les médias, donnant dans la surenchère, font des drames avec des cas mineurs dont ils n'auraient même pas dû parler. Ou montent en épingle des projections très alarmistes, supposément scientifiques, mais le plus souvent fausses. En un mot, les médias jouent parfois mal leur rôle en soulevant émotions et passions plutôt qu'en aidant à comprendre le monde complexe qui nous entoure.

Cela dit, Arnaud exagérait dans sa critique des médias, car, si imparfaits soient-ils, nous en avons grandement besoin. On le voit bien dans les pays qui les contrôlent, voire les éliminent. Il faut plutôt travailler à les améliorer. Mais à l'époque, je me considérais comme son disciple. Je me méfiais donc des médias, ce qui me plaçait dans une position inconfortable en tant que journaliste et particulièrement en tant que chef de pupitre, où j'avais eu à choisir les manchettes du *Soleil*. Je me suis dit que le moment était peut-être venu pour moi de quitter ce métier.

J'ai écrit ailleurs qu'il aurait été préférable que je mette le cap sur Montréal pour trouver un nouveau job. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que je n'étais plus du tout certain de vouloir poursuivre ce métier.

Toutefois, ma réorientation a échoué. Je suis revenu vers le journalisme et je suis entré à *La Presse*. J'y travaillais depuis presque un an quand Arnaud est revenu au Québec. Je me suis de nouveau inscrit à son séminaire. Les conditions étaient bien

différentes cette fois-ci. Je ne me portais pas bien. J'étais très souvent angoissé. Je voyais un psy, mais les résultats tardaient. Connaissant mon admiration pour Arnaud, ce thérapeute m'avait dit : « Sa venue va te faire du bien. » Mais ce ne fut pas le cas.

Bien sûr, les causeries étaient toujours intéressantes, tout comme les méditations guidées. J'étais heureux de revoir Arnaud. J'étais content également de renouer avec les disciples de Québec, que j'avais perdus de vue en m'établissant à Montréal. Mais cet ashram ne m'apportait aucun véritable réconfort.

Je conserve cependant un excellent souvenir du dernier soir de ce séminaire. Traditionnellement, on terminait ces ashrams par un spectacle. Un ami m'avait proposé que l'on fasse une séance de « lying », mais à la québécoise, c'est-à-dire en employant un vocabulaire que ni Arnaud ni son entourage de Français ne comprendraient. J'ai écrit le texte, Yvon Jinchereau a joué le rôle du maître qui dirige la séance de psychanalyse et Suzanne Bernard, celui du disciple qui divague. Une cinquantaine de personnes ont ri à gorge déployée alors que les Français, médusés, ne comprenaient que dalle. Le moment était très agréable. J'aime faire rire.

Une remise en question

Peu à peu, je me suis éloigné d'Arnaud et de son enseignement. Quand son disciple Éric Edelman est venu s'établir au Québec et qu'un groupe s'est formé autour de lui, je n'y ai pas participé. J'ai trouvé une bonne psychologue et je me suis libéré de mes angoisses. Cette expérience s'est révélée importante. Je découvrais, à mon étonnement, que c'est une bonne vieille thérapie qui m'avait guéri, malgré tous les espoirs que j'avais mis dans la spiritualité.

À partir de là, sans renier pour autant ce que j'avais fait et ce que j'avais appris, je me suis peu à peu éloigné du chemin spirituel, ou plutôt d'un certain chemin spirituel. Je n'ai pas eu d'autres maîtres et je n'en ai pas cherché non plus.

Le Lotus m'avait beaucoup appris. D'autant que ses enseignements étaient éminemment pratiques. Quand je suis devenu chef de pupitre, j'avais senti tout de suite que les expériences que j'y avais faites, notamment à son ashram, m'avaient bien préparé pour ce poste exigeant et stressant. Au contraire, l'enseignement d'Arnaud, plus traditionaliste et plus oriental, me plaçait en porte-à-faux avec mon métier. Il me poussait vers un modèle de sagesse difficilement compatible avec le journalisme.

La sagesse orientale, je l'ai mentionné, ne fait pas bon ménage avec les émotions. « L'émotion n'est jamais justifiée », affirmait Arnaud, qui, comme la plupart des sages, faisait l'éloge de la sérénité et se méfiait des arts, jugés trop émotifs. Difficile alors de continuer à aimer l'opéra italien ou d'adorer les films qui font pleurer quand on se considère comme un disciple. J'avais continué, il est vrai, à écouter Verdi ou Puccini et à courir voir les films émouvants, mais ma passion pour ces œuvres dramatiques, bouleversantes et poignantes ne faisait qu'illustrer à quel point, malgré tous mes efforts, je restais un disciple médiocre.

Même cul-de-sac du côté du bouddhisme. J'en découvrais un visage bien différent de celui que j'avais entrevu en lisant « *Les clochards célestes* ». Pour les bouddhistes, en effet, l'incarnation, c'est la souffrance. Certes, le Bouddha ne prône pas l'austérité excessive ou l'ascétisme. Certes, il nous promet la libération. Mais pour parvenir au nirvana, il faut se débarrasser à l'ego. Il faut aussi renoncer au désir, car il mène à l'attachement et du coup, à l'esclavage. Aussi est-il cause de douleur et de souffrance. « *La peine est permanente / Tant que le désir n'est pas éteint en soi* », peut-on lire dans *Les vers de la Doctrine*. En fait selon le Bouddha, il faut renoncer à tout désir autre que le nirvana.

Je me suis plutôt rapproché d'Épicure. Ce sage grec est souvent mal compris. Dans le vocabulaire courant, « *épicurisme* » est devenu un synonyme de « *hédonisme* », une morale qui propose la recherche du plaisir et l'évitement de la douleur. Mais l'épicurien n'est pas ce qu'on appelle un bon vivant. Ce n'est pas un jouisseur, un noceur, un viveur ou un libertin. Épicure n'est pas Rabelais. Contrairement au Bouddha cependant, Épicure ne s'oppose pas aux plaisirs. « Dès leur naissance, soutient-il, les êtres vivants recherchent le plaisir et fuient la douleur par une inclination naturelle. » Pour le sage grec, le bonheur est indissociable des plaisirs.

Cela dit, Épicure conseille de hiérarchiser les plaisirs et de ne privilégier que ceux ouvrant sur le bonheur. Il faut apprendre à calculer le ratio plaisirs/peines. En effet, si le plaisir est en principe bon, tout plaisir n'est pas à poursuivre. Suivant cette logique, il convient de laisser de côté les plaisirs qui entraînent plus de désagréments que d'avantages.

Dans son ouvrage *Bouddha et Épicure*, Frédéric Lenoir explique que les plaisirs parfaits sont ceux qui ne suscitent aucune souffrance pour le corps et aucun trouble pour l'âme. « On est à mille lieues ici de Platon, note encore Lenoir, et de son mépris pour les plaisirs ayant pour objet le corps. » Lenoir mentionne Platon, mais il aurait pu ajouter toutes les religions. Le catholicisme de mon enfance était impitoyable à l'égard des

plaisirs charnels. Épicure, en revanche, ne sépare pas l'âme du corps, pour lequel il n'a pas de dédain.

La découverte d'Épicure m'a rappelé le bouddhisme à la Jack Kerouac. De nouveau, grâce cette fois à ce philosophe grec, je renouais avec une spiritualité qui était compatible avec les désirs et les plaisirs, et qui plus est, ne m'obligeait pas à changer radicalement de vie.

Avant de découvrir l'enseignement d'Épicure, j'avais l'impression de tourner en rond. Depuis des années. Pire, depuis des lustres. J'avais beau me consacrer depuis plus de trente ans à la recherche de la sagesse, je n'y parvenais pas. Malgré des heures de méditation, les multiples séminaires, les ashrams, je me sentais bien loin de ces êtres réalisés que j'admirais tant. Je désespérais d'en devenir un. Je n'étais pas devenu serein non plus, les émotions me bouleversaient toujours. J'avais même connu de grandes périodes d'angoisse.

Malgré mes faibles progrès, je n'avais pas renoncé pas à ma quête de sagesse. Je gardais le cap. Mais plus j'essayais de m'en rapprocher, plus elle s'éloignait. Je me sentais comme quelqu'un qui, dans la plaine, avance lentement et péniblement vers une haute montagne, sous un soleil de plomb. Elle paraît proche, mais des heures plus tard, on a l'impression de ne pas avoir marché. Il m'a fallu du temps pour saisir que je faisais fausse route. Aujourd'hui, cette montagne me semble définitivement inaccessible.

Suis-je déçu ? Pas vraiment. Cette découverte a été plutôt un soulagement. Je crois maintenant, tout comme Emmanuel Carrère l'a exprimé dans son formidable « Yoga », que le yoga et la méditation, c'est bien. Mais, ajoute aussitôt l'écrivain, « pas le yoga méditatif » voué à l'extinction du mental et de l'ego. En un mot, cherchons un mieux-être, mais ne poursuivons pas un idéal qui se confonde avec l'inaccessible étoile.

Moi aussi, je ne cherche plus à sortir du *samsâra*, ce « cycle des existences conditionnées successives, soumises à la souffrance, à l'attachement et à l'ignorance ». Je n'essaie plus d'atteindre

l'état sans ego, « cette pure conscience, cet état d'éveil tranquille et serein où l'ego individuel se dissout dans la pure Intelligence infinie ».

Chemin faisant, j'ai beaucoup appris. Toute cette quête, j'aime à le croire, n'a pas été inutile. Reste qu'en tentant de vivre une vie de sage, je suis un peu passé à côté de ma vie d'homme. Et dans mon cas, cette vie passait par les arts, la créativité et les émotions. Mon destin n'était pas de me réaliser en sage mais en créateur. Je ne dis pas que je serais devenu un Balzac, un Maupassant ou un Proust. Je n'ai évidemment pas cette prétention. Mais j'avais sans doute un certain talent et je portais en moi quelques livres. J'aurais pu essayer en tout cas. Aujourd'hui, il me paraît trop tard pour créer une œuvre. Mais peut-être serai-je capable de mener à terme un opus ou deux de plus.

Le mystère de l'univers

Je ne suis pas revenu pour autant à l'athéisme de ma jeunesse. Je me définis maintenant comme un agnostique. « Ou, plutôt, comme le dit si bien le sociologue Edgar Morin, je crois que l'univers comporte un mystère qui échappe aux capacités de nos esprits. » C'est aussi ce que dit Hubert Reeves. « Sur le plan scientifique, la nature est extrêmement intelligente, a déclaré l'astrophysicien au journal *Le Temps*. Je pense qu'elle est infiniment plus intelligente que nous. Maintenant, si la question est de savoir si un grand architecte est présent, je ne crois pas au hasard, mais c'est une opinion personnelle. Je pense qu'il y a une présence intelligente. Mais quelle est-elle ? Je n'en sais rien, même si cela m'intéresse énormément. »

On est très proche ici du Dieu de Einstein, qui est en fait celui de Spinoza. Ce n'est pas, tant s'en faut, le Dieu des religions révélées, un Dieu qu'on prie et qu'on implore. Ce Dieu ne s'occupe pas des humains. Il s'agit plutôt d'un esprit universel qui gère l'ensemble de la création. Nous sommes une partie de Dieu et tout ce qui existe dans l'univers est Dieu. Chez Einstein comme chez Reeves, ce sentiment vient de l'émerveillement devant un monde, peuplé de dizaine de milliers de galaxies, qui est loin d'être chaotique. « Je refuse de croire, disait Einstein, en un Dieu qui joue aux dés avec le monde. »

Je reste donc ouvert à ce mystère d'un Dieu-intelligence. Mais je ne cherche à percer ce mystère, me contentant, comme Albert Camus, de faire mon métier d'homme, ou pour employer une terminologie d'aujourd'hui, mon métier d'humain. Pour le moment, il me suffit.

Mes convictions sont simples. Se savoir relié à l'univers tout entier. Donner à l'ego sa juste place au lieu de le laisser enfler comme la grenouille de la fable ou comme le Trump de la politique américaine. Être bienveillant et ouvert. Cultiver la simplicité volontaire plutôt que le consumérisme. Opter pour le

partage plutôt que le chacun pour soi. Chercher les désirs simples plutôt que les désirs malsains. Aimer l'univers en général et ses proches en particulier, notamment sa compagne ou son compagnon. Faire fructifier ses talents. Respecter la planète, militer contre les changements climatiques et la perte de la biodiversité. Combattre les inégalités et le racisme.

Pendant toute ma quête spirituelle, la réincarnation m'était apparue comme un espoir. Après tout, renaître dans un autre corps, ce serait continuer à vivre. Certes, dans un autre véhicule, mais sur cette bonne vieille Terre, que je ne suis toujours pas pressé de quitter. Je me disais que, malgré les aléas de mon existence, j'avais plutôt tiré un bon numéro. Assez en tout cas pour être tenté de courir le risque d'en piger un autre.

Avec le temps cependant, cet espoir m'est apparu moins séduisant, ne serait-ce que parce que la vie n'est pas un long fleuve tranquille. Tant s'en faut ! Je n'ai jamais connu la misère et j'ai plutôt été épargné par la maladie, jusqu'ici du moins. Mais on m'a mis à la porte quand j'étais cadre au *Soleil*. J'ai travaillé avec quelques peaux de vache que je n'aimerais pas recroiser. Et puis les ruptures en amour, quel enfer ! Qu'on les subisse ou qu'on les fasse subir.

Ce qui me turlupine aussi, c'est dans quel corps je renaîtrais. Je me posais la question, attablé dans un café du centre-ville, en regardant passer les gens. Primo, je ne voudrais pas être laid. Je n'aimerais pas non plus être idiot. Il me serait insupportable, par exemple, d'avoir du mal à lire et à comprendre. C'est pourtant le cas de pas mal de gens, près de la moitié des Québécois si l'on en croit les statistiques. J'ai même lu que les deux tiers des chômeurs étaient des analphabètes fonctionnels. Ils sont incapables de déchiffrer un texte le moins complexe. Est-ce que j'aimerais renaître dans le corps d'un chômeur laid et un peu idiot, qui ne sait ni lire ni compter ? Il est facile de s'imaginer en Mozart. Encore qu'il soit mort bien jeune et, apparemment, bien pauvre. Mais bon, il avait le génie, un des plus grands de tous les temps. C'est séduisant. Mais imbécile ?

Et puis, revivre où ? Vous avez beaucoup envie, vous, de renaître en ce moment en Syrie, au Yémen ou au Darfour ? De vivre dans la crainte des bombes, dans un camp de réfugiés, dans le dénuement et affamé ? Dans un pays d'Afrique ravagé par les sécheresses ? Sur une île en train de disparaître en raison de la montée des océans ? « Pour des milliards d'êtres humains, écrit Henning Mankell dans « *Sable mouvant* », la simple possibilité de réserver du temps à la réflexion est un luxe inaccessible. »

Et finalement, une question qui vous enlèvera peut-être tout désir de vous réincarner : quand ? Selon une étude parue dans la revue *Nature*, il reste tout au plus une vingtaine d'années pour stopper la course du réchauffement climatique. Après ? On nous annonce l'effondrement des écosystèmes. Les catastrophes nous guettent ; les ouragans, les cyclones, les typhons, les tornades, les incendies de forêt, les déluges seront plus nombreux. La crise des migrants ne serait qu'une répétition générale. Les risques de guerre s'amplifieraient.

Je ne veux pas jouer les prophètes de malheur. Peut-être que tout cela est trop alarmiste. Reste que dans vingt ans, si je suis encore là, peut-être n'aurais-je plus la moindre envie de revenir sur une planète bleue où les glaciers auraient fondu.

Cela dit, au moment de passer l'arme à gauche, la croyance en la réincarnation peut constituer un baume pour qui ne croit pas au ciel. Il y a dans cet espoir quelque chose de follement romantique, surtout lorsqu'on croit aussi que les êtres chers se retrouvent d'incarnation en incarnation. La mort n'est alors plus un adieu, c'est un au-revoir.

Ma propre mère, élevée pourtant dans la plus pure tradition catholique, était devenue une adepte de la réincarnation à la fin de sa vie. Plutôt sereine, elle m'avait confié, quelques jours avant de mourir : « Je ne crois pas qu'on vive juste une fois. » Allez savoir !

10. La vieillesse

*« Tu vas bientôt entrer dans l'âge
le plus heureux de ta vie, la vieillesse. »*

- George Sand



La vieillesse, c'est super !

Il y a un peu plus de deux ans, mon cardiologue m'avait envoyé passer un test de résistance à l'effort. Test que j'ai réussi avec grande distinction, à tel point que la jeune femme qui le supervisait m'a lancé à la fin : « Un jeune homme de 73 ans ! » Vaniteux comme je suis, le compliment m'a fait plaisir, vous pensez bien ! Aussi ai-je dit le jour de mon anniversaire, quelques semaines plus tard : « Je suis un jeune homme de 74 ans », phrase que j'ai répétée souvent au cours de l'année qui a suivi.

Maintenant que j'ai 76 ans, je préfère dire que je suis un super vieux. Vous me ferez peut-être remarquer que je demeure dans la vantardise, et vous n'aurez pas tort. J'aime bien souligner, il est vrai, que je suis en pleine forme, du moins pour un homme de mon âge.

Cela dit, il y a une différence entre être un jeune homme de 76 ans et un super vieux de 76 ans. Dans le premier cas, le risque est de flirter avec le mythe de l'éternelle jeunesse. Or un mythe, ce n'est vrai que dans les légendes. Dans la vraie vie, les jeunes vieux ont bien du mal à cacher leurs cheveux gris, leurs rides, leur raideur ou leur lenteur. Et s'ils sont un peu honnêtes, ils ne pourront s'empêcher de constater que leurs performances physiques, si en forme soient-ils, déclinent lentement mais sûrement. Depuis un an, comme je l'ai raconté le jour de mon dernier anniversaire, j'ai souvent été frappé par le fait que pas mal de gens marchaient plus vite que moi. C'est drôle, mais avant ça n'arrivait presque jamais. Et là maintenant, on me dépasse allégrement.

Pourtant, je ne marche pas lentement. Je marche tous les jours, assez longtemps et assez vite. Mais comme un super vieux, pas comme un jeune homme. Vous voyez la différence. Un vieux jeune homme ne sera jamais à la hauteur. C'est un faux jeune homme, quelqu'un qui joue les jeunots. Et cette usurpation de la

jeunesse est difficile à porter. Le jeune homme de 76 ans risque de souffrir du syndrome de l'imposteur. Alors que le super vieux est libre de vieillir. De bien vieillir.

Sur le plan intérieur, je me sens plus serein face au vieillissement. *Balade avec Épicure*, de Daniel Klein, m'y a aidé. Je n'hésite pas à conseiller cet ouvrage à tous ceux qui vieillissent. Ce philosophe américain est allé réfléchir au grand âge sur une île grecque, où il a relu le sage Épicure, encore lui, qui fait l'apologie des plaisirs simples et sains.

Klein nous met en garde contre la tentation de ce qu'il appelle le « toujours jeune », cette obsession de la jeunesse qu'il considère comme un miroir aux alouettes. « Derrière chaque objectif que l'on s'est imposé d'atteindre avant de mourir, écrit-il, s'en cache un autre, puis un autre encore. Et, bien évidemment, l'horloge tourne – assez bruyamment à vrai dire. Et nous n'avons plus le temps d'apprécier avec calme et recul, les années de notre crépuscule, par de longs après-midi exquis, passés à rester assis avec ses amis, à écouter de la musique ou à méditer sur l'histoire de notre vie. Et nous n'aurons jamais une autre chance de le faire. »

Klein oppose au « toujours jeune » la lenteur, dont il fait l'éloge. Si ce philosophe fréquente les campings, il y trouvera sans doute de nombreux adeptes de ce beau farniente. En me remémorant mes années de caravaning, j'ai notamment revu ce voisin du Naples Resort en train de lire, confortablement allongé sur une chaise longue, son chien bien installé sur son ventre. Je pourrais aussi citer ce couple dont la femme marchait lentement appuyée sur sa canne, l'autre main dans celle de son mari voûté, l'un et l'autre suivis de leur vieux toutou claudicant. Ils n'en semblaient pas moins heureux.

Il est vrai, en effet, qu'il vaut mieux éviter, en vieillissant, de chercher à rivaliser avec les jeunes, car on aura beau faire du jogging, pratiquer le yoga, tenter de cacher ses rides et ses cheveux blancs, aller de lifting en liposuccion, suivre les grandes tendances, courir les restaurants à la mode ou regarder les émissions au goût du jour, on finira inévitablement par se sentir

vieux. Les jeunes resteront toujours plus jeunes et plus beaux.

Il y a à Montréal, particulièrement dans les quartiers du centre, ceux précisément que je fréquente, de beaux jeunes gens. Pour ma part, je préfère les femmes et je suis plus sensible à leur beauté. Mais les jeunes hommes aussi ont fière allure, du moins ceux qui n'ont pas une casquette rivée sur la tête, la visière tournée vers l'arrière. Je les regarde et je ne suis pas envieux. Au contraire, leur beauté me fait du bien, elle me fait aimer la vie. Je me dis que c'est de leur âge. Il y a un temps de la vie, en effet, pour être aussi beau. Elles, ils le sont. Je les trouve magnifiques ! Mais si j'étais resté un jeune homme de 76 ans, je crois que j'en crèverais d'envie.

Ce qui ne veut pas dire que l'épreuve du miroir est toujours facile. Comme l'écrit si bien Laure Adler, dans *La voyageuse de nuit*, « encore faut-il avoir le courage, non de se regarder, mais de se voir ».

En 2014, j'ai écrit : « À quelques jours de mon anniversaire, j'ai comparé mon image à celle de l'an dernier. Je me suis habitué peu à peu à cet homme aux cheveux gris qui s'est emparé de mon miroir. Je me suis fait à ses poches sous les yeux, aux rides qui se sont creusées, à la peau qui cède aux lois de la gravité. C'est moi. Incontestablement !

« Ce qui m'inquiète un peu cette année, et c'est nouveau, c'est l'état de ma belle chevelure. Elle ressemble de plus en plus à la forêt laurentienne. Vue d'en bas, elle paraît en bon état. Mais dès qu'on s'élève, on découvre avec stupéfaction l'étendue des coupes à blanc. C'est sans doute mon karma pour m'être trop moqué des chauves. Heureusement, il y a parfois ce sourire radieux qui me rappelle ma mère, même à un âge avancé. Tant que je l'aurai, je serai rassuré. »

L'année suivante, je me réjouissais de ce que le trou dans la couche d'ozone de ma chevelure n'ait pas pris d'ampleur ; enfin, pas trop. « En revanche, écrivais-je, les poches sous les yeux ont gagné en volume. Plus inquiétant, j'ai découvert de chaque

côté du menton un affaissement mollasson qui me rappelle les ex-premiers ministres Joe Clark et John Diefenbaker. J'ai pensé à me laisser pousser un bouc pour cacher ces deux protubérances peu esthétiques, mais j'ai eu peur de ressembler à un vieux bouc. J'ai plutôt essayé la barbichette. C'est mieux qu'un lifting ou que le botox, non ? » Et je terminais l'épreuve du miroir en disant : « Lise trouve aussi que j'ai pris du biscuit autour de la taille. Elle a sans doute raison. Mais j'ai encore l'air svelte. Ça me va. » Quelques années plus tard, le petit bedon est toujours là, m'obligeant à rentrer le ventre sur les photos.

En 2016, j'ai continué à surveiller ma perte de cheveux. « C'est devenu une obsession. La faute en revient aux satanés miroirs de la salle de bains de notre autocaravane, ai-je écrit sur mon blogue. Vue des miroirs de face, ma chevelure paraît encore abondante. Mais les miroirs de côté révèlent brutalement le dessus du crâne, de plus en plus dégarni. C'est pourquoi je préfère maintenant être entouré de gens plus petits que moi. Les poches sous les yeux gagnent aussi du terrain. L'affaissement mollasson de chaque côté du menton ne s'est évidemment pas résorbé, mais j'ai renoncé à la barbichette pour le dissimuler. Je trouve qu'une barbe grise me vieillit. »

Le 15 janvier suivant, je notais que j'étais devenu incontestablement plus raide, même si je n'étais pas perclus de rhumatismes. « Il est vrai que le climat humide de Montréal n'aide pas les articulations vieillissantes. Le matin au réveil, je regrette la chaleur sèche de l'Arizona. Mais je ne retournerai pas de sitôt au pays des trumpistes. Alors, je me suis remis au yoga pour huiler la machine. Combinés à la marche, les résultats sont bons. »

Un super vieux sait qu'il a d'autres atouts. Il peut continuer à vieillir et aimer la vie. Plus que jamais peut-être. Pour ma part, je suis d'accord avec George Sand qui dit à Flaubert : « Tu vas bientôt entrer dans l'âge le plus heureux de ta vie, la vieillesse. »

La vieillesse pourtant est censée être un naufrage. C'est en tout cas ce qu'on répète volontiers. J'ai même vu passer sur

Facebook un texte affirmant qu'il ne faut pas souhaiter vivre plus de 75 ans. Quitte, le cas échéant, à précipiter le dénouement. Selon cette logique, j'aurais déjà mis fin à mes jours.

Un vieux heureux

Pour être un vieux heureux, il faut, il est vrai, une bonne santé, toute sa tête, beaucoup d'humour et un goût intense du bonheur. Il est bien aussi d'avoir apprivoisé ses démons. Il est préférable enfin de ne pas avoir de soucis financiers.

Commençons par la santé. « Devenir vieux pourrait être un privilège, voire un supplément d'âme, écrit Laure Adler, à condition bien sûr que la maladie vous épargne. » Je suis d'accord avec elle. Si j'aime tant jusqu'ici les années de ma vieillesse, c'est en bonne partie parce que je suis en bonne santé.

Bien sûr, lorsqu'on atteint un certain âge, pour ne pas dire un âge certain, il faut voir les médecins. Même en santé, on n'y échappe pas ; vérifications et mises au point s'imposent. C'est ainsi que j'ai baptisé l'automne la saison des médecins. C'est pendant cette période que je vois habituellement ma docteure, l'optométriste, l'ORL et l'ophtalmologiste. Je rencontre aussi mon sympathique cardiologue quand il n'est pas trop occupé. Mais il ne semble pas trop préoccupé par mon état de santé. Il faut préciser que j'ai passé avec succès le dernier test à l'effort, comme je l'ai déjà mentionné, que la dernière échographie était rassurante, que ma pression est parfaite et que mon rythme cardiaque est lent et régulier.

Voilà plus de dix ans maintenant que je n'ai pas fait une crise d'arythmie. À tel point que mon cardio m'a demandé quel était mon secret. Habituellement, les troubles du rythme s'aggravent avec l'âge. Il est vrai que j'ai subi avec succès en 2010 une opération pour corriger les emballements intempestifs du cœur. Mais les effets positifs ne dépassent habituellement pas cinq ans.

Pour le moment, tous les voyants sont au vert. Les gouttes ont fait leur effet, tant et si bien que la pression des yeux est normale. L'ophtalmo est content. Tout comme l'ORL ; les polypes dans le nez ne sont pas réapparus et je n'ai jamais mieux respiré depuis des lustres. Quant à ma docteure, elle n'a que des bons mots

pour mon bilan de santé. Taux de sucre et triglycérides se situent à un niveau optimal. Même le cholestérol, qui inquiétait tant mon médecin précédent, est redevenu normal. Et sans les satanées statines que je refusais de prendre. J'ai eu bien raison de m'entêter.

En outre, je dors bien, ma mémoire ne faiblit pas et j'ai beaucoup d'énergie. Il faut ajouter enfin que je n'ai pas vécu de crises d'angoisse depuis plus de dix ans, ce qui n'est pas négligeable non plus. Pour l'heure donc, mon niveau de santé est excellent pour un homme de mon âge. Cela peut durer et c'est évidemment ce que je souhaite. Mais cela peut basculer soudainement, j'en suis bien conscient.

À la fin de 2020, j'ai eu un moment d'inquiétude. Sans crier gare, j'ai éprouvé un vilain mal de dos. Pendant des années, c'était un problème récurrent, notamment dans la quarantaine quand je jouais beaucoup au tennis et dans la cinquantaine quand j'étais répartiteur au pupitre. Depuis, les crises sont rares et ne perdurent pas.

Cependant, juste avant Noël, le bas du dos a coincé. Le mal est survenu pendant une période où j'essayais de guérir une douleur tenace au pied gauche. J'avais essayé sans succès des traitements d'ostéopathie et de physiothérapie. Et mon médecin avait demandé une échographie avant de tenter quelque traitement que ce soit. De plus, mon épaule droite était parfois douloureuse. Les traitements de physiothérapie et des exercices avaient aidé à chasser la douleur, mais elle n'avait pas complètement disparu.

Tant et si bien que, pendant plus d'une semaine, je me levais mal en point, touché au dos, au pied et à l'épaule. Je devais prendre de l'ibuprofène pour calmer la douleur. Mais les comprimés me rendaient amorphe et endormi. Je ne me sentais plus ni comme un super vieux ni comme un jeune vieux. Je me sentais juste vieux. Et j'ai eu tout d'un coup une vision bien moins optimiste de la vieillesse.

Deux traitements d'ostéopathie ont remis mon dos d'aplomb et

les exercices pour renforcer l'épaule ont fini par porter leurs fruits. Quant aux douleurs au pied, ma docteure a trouvé la potion magique : fini le mal et en prime, un léger sentiment d'euphorie.

Quand je pense à mon avenir, c'est ce qui me préoccupe le plus, mon état de santé. Dans le chef-d'œuvre de François Truffaut, *Jules et Jim*, un des personnages dit : « Mon Dieu, protégez- moi des douleurs physiques. Les douleurs morales, je m'en charge. » Ce n'est pas juste parce que la maladie freinerait ma belle vitalité. C'est aussi parce que je crains la lourdeur des traitements, qui me semblent parfois pires que le mal. D'autant que je n'ai pas très envie de me retrouver dans notre pauvre système de santé, lui-même très malade, même si on y croise des soignants remarquables.

C'est pourquoi je me méfie comme la peste de l'hyperprévention. Il y a quelques années, j'ai changé de médecin. Ce n'était pas un mauvais docteur, bien au contraire. J'ai rarement rencontré quelqu'un qui se souciait autant de la santé de ses patients. Mais cette femme était une inquiète ; elle me stressait. J'arrivais à son bureau en santé et j'avais l'impression d'en ressortir malade. Pour moi, la prévention véritable ne consiste pas à prendre des pilules au cas où, à subir des tests au cas où et à aller voir des spécialistes au cas où. Elle consiste surtout à cultiver de saines habitudes de vie.

Ne cherchez pas mon secret ; je n'en ai pas. Ma recette de santé est plutôt banale. Je suis heureux en amour ; Lise et moi avons célébré au début de 2021 nos 42 ans de vie commune. Je suis plutôt bien entouré, même si la pandémie a réduit mes contacts à la virtualité. Je mange bien. Pendant une vingtaine d'années, j'ai pratiqué le végétarisme. Aujourd'hui, je suis plutôt un adepte du régime méditerranéen. Je fais de l'exercice. Pas mal de marche, un peu de yoga. Je dors suffisamment. Je médite quotidiennement. Je voyage, j'écris, je lis, je vais au cinoche, j'écoute de la musique, je regarde le tennis à la télé ou sur mon ordinateur. Un peu plus et je manquerais de temps.

En un mot, j'ai la pêche, comme on dit dans l'Hexagone. La mécanique date de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, mais

elle ne couine pas trop. Cela dit, je reste conscient que le physique est le point faible de la vieillesse. J'ai parfois l'impression de marcher sur un fil au-dessus des chutes du Niagara. Un vieux en bonne forme physique est quand même un vieux.

Pour ce qui est de la tête, elle va bien. Il faut dire qu'il est plus facile de conserver la vivacité de l'esprit que du corps. La diminution des facultés intellectuelles, à moins d'être atteint de démence, est lente et survient tard. Si la carrière d'un joueur de tennis tire à sa fin au milieu de la trentaine, celle d'un mathématicien, d'un écrivain ou d'un musicien peut se prolonger même dans la grande vieillesse. Il ne manque pas d'exemples de créateurs qui ont donné de grandes œuvres au-delà de 80 ans, voire de 90 ans.

Pour ma part, je m'efforce de garder mes neurones en bon état par l'apprentissage des langues. Chaque jour, je consacre du temps à améliorer mon italien et mon anglais. À 75 ans, je m'étais même mis à l'espagnol. Mes progrès n'étaient pas mauvais. Je me suis servi de ma nouvelle langue lors d'un séjour en Espagne. Mais cet apprentissage se faisait au détriment de la langue de Dante, qui en voulait un peu à Cervantes. Je commençais à parler italoespagnol, comme je l'ai écrit sur mon blogue. J'ai estimé qu'il serait plus sage de m'en tenir à l'italien. D'autant que je ne suis pas tenté de retourner en Espagne ou au Mexique. Les langues, ce n'est pas bon seulement pour les neurones. C'est excellent aussi pour la mémoire. La mienne reste solide.

Ce n'est pas la fin

Au milieu de la soixantaine, j'avais peur de mourir. J'y pensais souvent. Presque tous les jours en fait. J'étais obsédé par l'idée de ma finitude. Je me disais : l'espérance de vie chez les hommes de notre pays est de 78 ans. Il me reste donc théoriquement une douzaine d'années à vivre. Ensuite, j'ai appris que, lorsqu'on atteint 65 ans, l'espérance n'est pas de 78 ans, mais de 84 ans, car nous avons échappé à la mortalité infantile ainsi qu'aux maladies du milieu de vie. Je venais de gagner quelques années. N'empêche, il y aurait une fin et elle serait de plus en plus proche. Je me demandais comment on se sent quand on vieillit. A-t-on l'impression que la mort rôde ? Peut-on continuer à vivre sereinement ?

Un soir au restaurant, j'en ai parlé avec des amis très chers, Daniel et Louise. Cette dernière a fait une remarque qui m'a frappé. « Le problème, a-t-elle dit, vient de ce qu'on voit la mort avec nos yeux actuels. Mais au moment de mourir, notre regard sera peut-être complètement différent. » Son propos m'a fait réfléchir. Il est vrai que la perspective n'est pas la même, par exemple, quand on souffre du cancer depuis plusieurs années, que les traitements sont pénibles, que les douleurs sont intenses et que la qualité de vie a été réduite comme une peau de chagrin.

Peu à peu, j'ai commencé à moins m'en faire avec un dénouement dont je ne connaissais ni le moment ni les circonstances. Je n'avais pas pour autant atteint le détachement d'Épicure, qui nous incite à ne pas craindre la mort, disant : « L'homme et la mort ne se rencontrent jamais, car quand il vit, elle n'est pas là et quand elle survient, c'est lui qui n'est plus. »

Toutefois, l'inquiétude s'est peu à peu dissipée. Pourquoi ? Je ne sais trop. Peut-être parce que la santé va bien, et que partant, je peux espérer vivre encore longtemps. Mais je ne cherche pas à voir trop loin. Quand arrive un nouvel anniversaire, je me dis : une nouvelle année, c'est merveilleux !

Au début de 2020, quand j'ai fêté mes 75 ans, le chiffre m'a impressionné. C'est l'âge fatidique où mes deux grands-pères avaient cassé leur pipe. Mon père, lui, n'a même pas franchi le cap des 70 ans. Jeune, je croyais que je mourrais au début de la cinquantaine comme mes idoles, Balzac et Proust. Je ne croyais pas fêter un jour mes trois quarts de siècle. Maintenant que j'ai dépassé ce cap, je ne voudrais pas que ça s'arrête. Pour le moment du moins. J'ai l'intuition que ma date de péremption est de 90 ans. Mais en vérité, je n'en sais rien.

Évidemment, si j'avais la conviction d'une vie après la mort, je serais sans doute plus serein encore. C'était le cas de mon père, qui m'avait dit vers la fin de sa vie et déjà très malade : « Je peux vivre encore une journée, une semaine, un mois ou un an », sans que je sente la moindre inquiétude dans sa voix. C'était plus que des beaux mots. Il était profondément croyant. Ma mère, je l'ai raconté dans un autre chapitre, croyait plutôt à la réincarnation à la fin de sa vie.

Pour ma part, je ne sais pas s'il y a une vie après la mort et je ne cherche plus, pour l'heure du moins, à le savoir. J'ignore également si nous nous réincarnerons. Je ne suis pas fermé à cette possibilité, mais comme je l'ai écrit précédemment, je ne suis pas sûr qu'elle soit rassurante.

Je reviens encore aux mots d'Edgar Morin : « L'univers comporte un mystère qui échappe aux capacités de nos esprits. » J'apprends juste à vivre avec les conséquences de cette incertitude. Je me concentre sur le moment présent. Le ici et maintenant.

J'en profite notamment pour écrire. Jeune, je voulais devenir écrivain, mais c'est maintenant que je réalise mon rêve. Au cours des dernières années, j'ai écrit, outre mes carnets de blogue, le récit de notre long voyage en caravanning, *Deux itinérants en Mercedes*, et cette autobiographie. De plus, je viens de terminer la quatrième édition de mon *Lexique* des difficultés du français, que je compte faire revivre grâce à l'internet.

Dans la vingtaine, il me semblait que je savais écrire, mais que

je n'avais rien à dire. Rien d'intéressant, en tout cas. J'ai entrepris quelques livres dans mes années de maturité. J'ai fini par les abandonner. Je m'ennuyais moi-même à me relire ; j'aurais été gêné de les imposer à des lecteurs.

Bien sûr, j'étais très perfectionniste et sans doute trop exigeant vis-à-vis moi-même. Mais je ne crois pas me tromper en disant que ma prose n'avait alors rien de personnel et de passionnant. Aujourd'hui, j'éprouve beaucoup de joie à écrire. Je me suis libéré des modèles écrasants. J'ai trouvé mon style. Ce n'est pas la prose étincelante de Colette ou de Sylvain Tesson, que j'admire tant ; je n'écrirai jamais comme eux. Mais ils ne me donnent plus de complexes. J'ai trouvé ma manière et j'en suis heureux.

J'ai surmonté aussi le fait que je ne serai jamais, à moins d'une surprise, un romancier. C'est pourtant ce que je rêvais d'être. Pour moi, le roman, c'est le « cent mètres » de la littérature, sa discipline reine. Mais je ne crois pas que cela soit la mienne. Je me barre les pieds dans les blocs de départ. Je suis plus à l'aise pour parler de ma propre vie. Mon écriture, c'est un mélange de narration et de réflexion, épicé d'humour. J'aime à me promener librement entre la gravité et la légèreté.

Sur le plan que j'appellerai psycho-spirituel, la vieillesse n'entraîne nulle perte, nul recul. Bien au contraire. Le vieil âge est un art de vivre, où l'on peut gagner en joie, en liberté et en sérénité. L'ego devient moins tyrannique. L'obsession de la performance s'amenuise. Les attentes deviennent plus réalistes. Les petits bonheurs sont plus nombreux.

Je travaille sur moi depuis longtemps. J'en récolte aujourd'hui les fruits. De thérapies en ashrams, de réflexions en introspection, je me rapproche d'une certaine sagesse. Pas celle des grands sages, qui me paraît inaccessible. Mais j'acquiers peu à peu un discernement, une philosophie, un humanisme, une expérience qui m'apportent une paix intérieure et qui m'aident à cheminer dans la vie. Je suis ce que les stoïciens appellent un

« progressant ». Certes, j'ai encore des phobies, mais les grandes angoisses existentielles s'évanouissent. D'ici mon centième anniversaire, je devrais être tout à fait serein.

Tout n'est pas parfait, bien sûr. Je dois travailler fort à contrer mon pessimisme quant à notre pauvre monde, qui ne se porte pas bien. J'essaie de ne pas être trop affecté par la dégradation de l'environnement, l'épuisement des ressources naturelles, les changements climatiques, la hausse des inégalités sociales, les infox sur les réseaux sociaux, les campagnes de haine sur Facebook ou sur Twitter, la montée du populisme et de la xénophobie, ou encore, par le règne des démocraties. Pestant contre le genre humain, qui a souvent si mauvais genre, il m'arrive de devenir misanthrope. Mais je m'efforce de garder espoir et de ne pas jouer aux alarmistes.

Tous les matins, je remercie la vie, avec un petit ou un grand V, pour cette nouvelle journée, au cours de laquelle souvent je croise la joie, parfois l'extase et quelquefois le bonheur. Et tous les soirs, avant de m'endormir, je me remémore les petites joies de la journée. Elles sont nombreuses.

Je n'ose pas mettre ici le mot FIN à cette autobiographie. J'attends la suite avec ouverture et quiétude.